LE ROMAN CANADIEN

Nov. 1928

Le Secret de l'orpheline



Beauceville NOVEMBRE 1928 Montréal

Le Secret de l'Orpheline

Roman canadien inédit

PAR

Andrée Jarret

Illustrations d'Albert Fournier



Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth

Montréal

DU MEME AUTEUR A LA MEME LIBRAIRIE

Le médaillon fatal, roman **25c**

L'Expiatrice, roman **25c**

La Dame de Chambly, roman **75c**

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial; chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

LE SECRET de l'Orpheline

par

Andrée Jarret

Illustrations d'Albert Fournier



PREMIERE PARTIE

I

Georgine interrogea, d'un rapide coup d'oeil, le mignon chronomètre qu'elle portait au poignet.

—Mon Dieu, murmura-t-elle, il ne faut pas que je m'attarde davantage car toute l'affaire sera à reprendre.

Aussi bien était-elle prête, archi-prête. Pas un détail qui lui eût échappé. Une dernière longue contemplation de la glace qui la reflète toute et, enfonçant avec précaution son chapeau sur les ondulations Marcel de sa belle chevelure, Georgine déclare, cette fois :

—Le sort en est jeté, M. le Photographe. A nous deux! car je m'en vais, de ce pas, vous trouver.

Bientôt, le pas discret et lent de la jeune fille se fait entendre, dans l'escalier.

—Bonjour, Mme Verdon!

—Bonjour, Mlle Favreau. Vous ne partez pas pour la campagne.

—Mais non. Vous n'y pensez pas, Mme Verdon. Je ne partirais pas sans avoir embrassé tout le monde... surtout Emile.

Cette gaminerie lancée, Georgine ne sait plus trop si elle a eu tort ou raison de la

dire. Mme Verdon serait peut-être en droit de s'en offenser.

Mais la digne veuve qui est la logeuse de Georgine ne laisse paraître aucun mécontentement. Elle sourit, plisse les yeux et déclare seulement :

—Pauvre garçon!... Il ne se doute pas que vous lui faites en ce moment l'honneur de prononcer son nom.

Et, sans bruit, à son habituelle manière, elle referme sur Georgine la lourde porte.

Une fois dans la rue, la jeune fille imprime à ses traits une stricte gravité et elle a soin de marcher d'un pas lent et rythmé. Autrement, elle pourrait s'échauffer, par cet ardent après-midi d'été, et sa figure en serait gâtée, sans doute.

L'accident est-il à redouter autant qu'elle croit? Mlle Favreau possède une si belle santé, un si merveilleux équilibre physique. Son attrayant visage, au teint clair de brune, il n'est pas de fatigues pour l'enlaidir.

Ce privilège n'est d'ailleurs pas le seul que détienne Mlle Favreau, car elle est née sous une bonne étoile.

A vingt-deux ans, maîtresse absolue d'elle-même, n'ayant pas connu ses parents, ce qui tempère pour elle l'amertume d'en être privée, vouée à un travail honorable, intéressant et lucratif, bien portante, sans ennemis, fièrement indépendante vis-à-vis ses nombreux amis, que lui manque-t-il, en vérité, pour être comblée? Son portrait, peut-être...

Dans quelques jours elle l'aura, bien à elle, en quelque sorte, impérissable. Ce sera elle à vingt-deux ans, en pleine jeunesse, en pleine joie de vivre.

Pour l'obtention d'un document de cette valeur, elle a décidé d'aller chez Gill, le photographe en vogue de l'Ouest.

Après bien des minutes de marche, la voici d'ailleurs arrivée. La porte est ouverte sur un large escalier de fer, mais avant de le gravir, Georgine s'attarde à considérer les photos qui sont en montre, de chaque côté de la porte.

Il y a là des types assez bien, ma foi. Quelques-uns sont même remarquables; est-ce dû au talent de l'artiste? Mais Georgine se rend cette justice qu'aucun de ces Anglais et de ces Anglaises ne possède ses beaux yeux de Canadienne. Et elle entre.

L'escalier gravi, elle pousse la porte d'en face, ainsi qu'une pancarte l'invite à le faire et la voici dans une grande salle entièrement tapissée de photographies de toutes les dimensions. Georgine recommence à examiner, à admirer, à comparer. En faisant ainsi le tour de la pièce, elle est amenée jusqu'à un pupitre où une employée attend en toute patience.

—Je désirerais faire prendre mon portrait, lui confie Georgine.

Condescendante, l'employée s'informe alors du genre de portrait qu'on désire : grand ou petit? et quel prix désire-t-on y mettre.

Georgine s'explique, puis, ayant feuilleté un album qu'on lui présente, elle fixe définitivement son choix : c'est ainsi qu'elle désire se voir, dans cette pose, l'image finie en sépia et le cadre en ovale.

—C'est bien, fait l'employée qui, ayant noté ces explications, ouvre un peu la porte d'un cabinet de toilette en invitant :

—Si vous voulez vous préparer... M. Gill, ajoute-t-elle, vous attendra en haut.

C'est que prête, Mlle Favreau l'est déjà. Mais sans doute ne sera-t-il pas mauvais qu'elle revoie sa coiffure à laquelle le chapeau aura infligé quelque avarie. Là, c'est fait. Toutefois, devant la glace dont l'eau claire reflète sa gracieuse personne, Georgine se reprend à s'étudier, à se détailler, comme un peu plus tôt, dans sa chambre. Mlle Favreau est une personne d'ordre; elle tient à bien faire ce qu'elle fait.

Ainsi ne devra-t-elle pas oublier, elle se le remémore au dernier moment, d'incliner légèrement la tête en avant ce qui, tout en affinant encore l'ordre presque classique de son visage, mettra en valeur ses très beaux yeux. L'ennui c'est qu'alors son nez, qu'elle a fort et osseux, va paraître plus long sinon plus volumineux. Par contre, la riche chevelure apparaîtra au mieux, avec ses ondes bien égales...

Ayant oui dire qu'un vêtement sombre donne de meilleur résultat, en photographie, Georgine a revêtu pour la circonstance certaine robe soyeuse, d'un noir jais : on ne pourrait exiger plus sombre. Pour égayer un peu cette austère toilette, elle a passé à son cou un fil de perles. Outre que les petits grains nacrés sont, par eux-mêmes jolis, ils ne manqueront pas de distraire l'attention et de faire oublier qu'un cou plus long eût ajouté à la perfection... relative de Georgine.

Au moment de se détourner de la glace,

Mlle Favreau s'avise d'une constatation qui amène, en son coeur, une ombre de regret : elle a choisi de se faire poser en buste ce qui fait que ses mains ne paraîtront pas. Ce sera dommage. Elle a de jolies mains dont les proportions résument sa personne même : fines, ni trop longues ni trop courtes, ni trop minces ni trop épaisses. Quel dommage, encore une fois : à demi cachées dans les plis de sa robe foncée, elles eussent fait une petite tache des plus agréables à voir... Mais ce sera pour une autre fois. Georgine a des principes et elle est résolue à ne pas dépenser, pour son portrait, un sou de plus que ce qu'elle a primitivement décidé.

Ainsi affermie dans sa ligne de conduite, elle s'engage dans l'escalier qui conduit directement à l'atelier de Gill.

Celui-ci l'attendait. C'est un jeune homme, l'air d'un adolescent. De taille moyenne, mince, les cheveux d'un châtain clair indécis, le teint ambré, il a un grand front bombé qu'à plaisir, il plisse de rides en voyant s'avancer vers lui Mlle Favreau. D'un coup d'oeil qui n'hésite pas il prend son empreinte, si l'on peut dire, la juge, la classe et, finalement invite :

—Voulez-vous prendre place sur ce siège, mademoiselle.

De sa longue main fine, c'est un tabouret qu'il lui indique.

—Mettez-vous à votre aise, suggère-t-il.

Mais déjà, Georgine a pris la pose qu'il fallait. Rien à corriger. Il en fait tout haut la remarque et le rayonnement se fait plus chaud au fond des yeux marron de la jeune fille.

—Vous regardez ici, n'est-ce pas? Ce ne sera pas long...

Ses doigts ont pressé la poire de caoutchouc.

—C'est fait, déclare-t-il. Maintenant, une autre pose.

A son tour, Georgine analyse et détaille son compagnon. Si jeune, se dit-elle, et déjà si bien assis. Ces Anglais sont vraiment des hommes d'affaires de tout premier ordre. Mais celui-ci est-il aussi jeune qu'il le parait? Sa chevelure est bien mince. Ses tempes découvertes pourraient bien devoir leur nudité à la calvitie. Enfin, il a certainement l'air distingué, de bon ton. Je comprends qu'il soit recherché surtout s'il possède bien son art.

Troisième pose.

Gill veut que sa cliente sourie. Oh! elle sait le faire et elle n'a pas honte, non plus, de montrer le bout de ses jolies dents blanches.

Parfait. L'affaire est classée et Georgine peut se retirer. Gill se porte garant du succès.

—Vous aurez, promet-il sur un ton archi-discret d'admiration et tandis que son regard brun clair effleure le visage de la jeune fille, vous aurez un beau portrait. Vous n'êtes pas nerveuse, ajoute-t-il. Les personnes nerveuses sont notre désespoir à nous, photographe. Au moment le moins prévu, une contraction imperceptible au vulgaire vient durcir les traits, gâter la plus charmante physionomie.

Georgine s'en retourne donc, satisfaite d'avoir réglé cette grosse question de sa photographie. Heureuse d'emporter la certitude que son portrait sera bon, contente enfin de n'être pas nerveuse et que ce soit une qualité, photographiquement parlant. Bah! ne serait-ce pas une qualité tout court? Qu'y a-t-il de plus fatigant à supporter que ces personnes dites *nerveuses,* toujours en équilibre instable, toujours à se répandre au-dehors, sans cesse occupées de leurs maux réels ou imaginaires et en accueillant les autres, par surcroît

Avec son clair bon sens, Georgine ne peut comprendre l'acharnement de certaines personnes à se prévaloir de la tyrannie de leurs nerfs. Croient-elles, par là, se rendre intéressantes? Mais justement, leur espèce foisonnant de par le monde, l'originalité consisterait bien plutôt à s'en distinguer. Pour sa part, Mlle Favreau est bien résolue à accentuer encore cette maîtrise qu'elle possède de son système nerveux. Elle aura toujours pour elle des approbations de valeur comme celle de Gill.

—Où allez-vous donc, belle enfant? Quelle gracieuse désinvolture... On croirait que le monde vous appartient.

Georgine éclate de rire puis elle se retourne.

Elle aperçoit la minuscule personne de Charlotte Lépée, une compagne de travail, ses immenses yeux gris, quelque chose de ses cheveux châtains.

—Demandez-moi plutôt d'où je viens, répliqua-t-elle. Ce sera plus intéressant.

Charlotte passe sous le sien son bras maigrelet.

—Et d'où venez-vous, Georgine chérie?

—Je viens de rendre visite à un jeune monsieur, très bien de sa personne, front élevé, cheveux aplatis, complet gris-été, enfin que sais-je?... Premier de concours, médaille d'or à l'exposition de Paris. Mais ne m'en demandez pas trop. Mon éloquence n'y pourra suffire, à la fin.

—Eh bien, laissons ses titres, à ce monsieur, et dites-moi s'il vous a bien reçue?

—A bras ouverts. Mais pas du tout. Où en suis-je donc? Vous me faites dire des choses, Charlotte... C'est tout le contraire : il a d'abord froncé le sourcil, en m'apercevant, mais, lorsque j'ai fait mine de me retirer, il m'a prédit un brillant avenir et il m'a fait un compliment. Car les visites font toujours plaisir, vous ne l'ignorez pas. Lorsque ce n'est pas à l'arrivée, c'est au départ.

Accoutumée à la verve de sa compagne, Charlotte ne s'en amuse pas plus que de raison. Seulement, devant les renseignements trop vagues qu'on lui sert, sa curiosité féminine doit abdiquer.

—Si c'est quelqu'un que je connais, avoue-t-elle, je ne le reconnais plus.

Georgine reprend soudain toute sa gravité.

—C'est Gill, le photographe, dit-elle. Je viens de me faire poser.

—Vraiment! Oh vous m'en donnerez une de vos photos, petite amie?...

—C'est promis, assure Georgine. Comme, à défaut de famille, je ne manque pas de relations, j'en ai commandé deux douzaines. Il y en aura une pour vous bien sûr, Charlotte.

—Je la mettrai bien en vedette, sur mon piano, promet à son tour la petite Française, et d'ici un an, vous serez mariée et avec un compatriote, encore.

—Je prends note. Mais, entre nous, vous savez, rien ne presse.

—Je vous crois! riposte avec feu Mlle Lépée. Jouissez de vos belles années, Georgine. Malgré les voeux de mon amitié, je ne puis croire que l'avenir sera pour vous meilleur que le présent. Cela me parait impossible.

—Vous n'êtes guère encourageante. Mais c'est curieux : je ne puis me faire à l'idée que la vie me sera moins clémente, plus tard. J'ai foi en l'avenir. Le tempérament doit être pour quelque chose dans la part qui nous échoit et vous savez que le mien est heureux.

—Puissiez-vous dire vrai, amie! Mais permettez une question : je vous vois encore en ville, avez-vous donc renoncé à la campagne pour vos vacances de cette année?

—Pas du tout. Je pars demain pour les Laurentides.

—A la bonne heure! Amusez-vous bien, amie. Prenez ample provision d'air et oubliez mon pessimisme. Nous écrirez-vous?

—Plutôt souvent. La correspondance n'est-elle pas la grande distraction des villégiatures?...

—Au revoir donc et bon voyage, Georgine. Je ne puis vous accompagner plus longtemps. Ma mère m'attend, vous le savez.

—Au revoir et merci, Charlotte.

II

—Vous venez, Mlle Favreau?

—Non.

—Ne vous faites donc pas prier, ce n'est pas joli.

—Inutile.

—Eh bien, nous allons vous laisser absolument seule, ici. Songez-y : seule dans ce désert et ces ténèbres. Venez-vous?

—Non.

Le refus est sec mais, chaque fois, Georgine l'a souligné d'un sourire et si la bande joyeuse déplore son abstention personne n'osera garder à la jeune fille rancune de son caprice.

Caprice? Soit, mais qu'un impérieux besoin de solitude a commandé. Tant mieux si les maîtres de la maison eux-mêmes sont absents. Il fera bon rêver quelques minutes dans le silence et le calme.

Les vacances de Georgine tirent déjà à leur fin. Ces annuels quinze jours de congé passent bien vite, comme la neige au soleil, suivant l'expression toujours vraie. Quoi qu'il en soit, Georgine emportera la satisfaction d'en avoir joui sans lésiner. Promenades à pied, courses en auto, parties de canotage, ou de dames ou de cartes les jours de pluie, à la maison, chant, ris, bavardage, lecture, correspondance, tel est à peu près le bilan. Et, se remémorant sa quote-part d'entrain à la gaieté commune, Georgine s'accorde qu'elle a bien mérité qu'on allât à la poste sans elle, ce soir.

Que lui apportera le courrier de ce soir? Peut-être rien du tout car ses correspondants n'ignorent pas que, dans deux jours, elle sera revenue à la ville et de nouveau attelée à la besogne pour un an encore. Toutefois, la jeune fille préfère attendre le retour des excursionnistes avant de se retirer dans sa chambre.

Couverte d'un chaud chandail, car la fraîcheur du soir est piquante, elle sort sur la galerie une chaise berceuse et s'y installe. Dans le calme impressionnant de la nuit qui s'avance, elle revient pour quelques instants à ses impressions de vacances et un sourire d'aise épanouit ses lèvres. L'entourage sympathique, la température à peu près idéale, et, comme toujours, l'absence de soucis, de regrets, d'inquiétudes; Mlle Favreau recommencerait volontiers ce congé de quinze jours. Et cependant, non. Toujours s'amuser, toujours se laisser vivre, cela deviendrait insipide, à la fin. Même la pauvre Charlotte s'en lasserait. C'est une loi sage qui veut que le travail alterne avec le repos.

Tout doucement, alors, comme elle se pencherait sur le berceau d'un enfant, Georgine incline son esprit vers les années les plus lointaines de sa petite enfance.

C'est que, demain, elle inaugurera son "journal" et, en un récit sommaire, elle aurait aimé y inscrire d'abord l'histoire de ses jeunes années.

Son premier souvenir la reporte à Hull, la ville des allumettes, la vaillante et... sale voisine d'Ottawa, la capitale. Comment Georgine Favreau avait-elle échoué là? De naissance, lui avait-on conté, elle était citoyenne américaine, ayant vu le jour à Chicago. Sa mère était Canadienne, son père petit-fils d'un Français de France. Pourquoi le vieux Foley, Pat et Maggy de leurs petits noms, s'étaient-ils trouvés chargés d'elle? Mystère. Elle n'avait que dix ans, lorsque le vieux Pat était mort et Maggy frappée de paralysie au lendemain des funérailles, son pauvre cerveau troublé pour toujours, avait été transportée à l'hôpital qu'elle ne devait plus quitter que pour le cimetière. En même temps, Georgine était mise au couvent.

Elle n'était alors rien moins qu'un mauvais sujet, une sorte de gibier de potence en herbe, s'il fallait en croire les bonnes femmes de Hull. La faute en était d'abord aux Foley. Ce vieux couple de célibataires au coeur si tendre et ardent, sous des dehors crasseux, lui avait voué une de ces affections qui confinent à l'idolâtrie. A laisser ainsi déborder leur coeur, ils avaient étouffé le sien. A se traîner à ses pieds et à l'encenser sans relâche, ils avaient laissé prendre au démon de l'orgueil qu'elle portait dans son sein des proportions formidables.

—Oui, s'avoue Georgine, j'étais bien orgueilleuse et j'ai été longue à me corriger de ce défaut.

A dix ans, lorsque ses protecteurs lui avaient manqué, Georgine n'avait encore jamais fréquenté l'école. Elle avait fait sa première communion privément et le vieux Pat s'était chargé de lui enseigner lui-même — de peine et de misère — les rudiments des deux langues. Qu'elle avait été ingrate envers ses parents adoptifs et comme son âme avait tressailli d'un premier et terrible remords lorsque terrassé par une maladie si vite suivie de la mort, de l'irréparable mort, le vieux Pat lui avait échappé!

D'ailleurs, les voisins ne ménageaient pas leurs avertissements au couple débonnaire. Pourquoi ne l'envoyait-on pas à l'école cette petite sauvage aux allures émancipées. Attendaient-ils, pour exercer leur autorité qu'elle eût pris de l'âge et fût devenue intraitable? Pat ou Maggy clignaient leurs yeux finauds et se répandaient en doléances. O les jaloux qui auraient tant aimé les voir séparés de leur mignonne, la joie de leurs yeux, le rayon de soleil de la maison. Sans doute, s'ils en avaient eu cinq ou six en charge n'auraient-ils pu y suffire, mais puisque le ciel ne leur en avait accordé, une seule petite *darling*, il ne serait pas dit qu'ils s'en remettraient à d'autres du soin de la former.

—Elles nous échappera bien assez tôt, soupiraient-ils. Mais, Dieu merci, rien ne presse encore. Elle n'est pas vieille, vous savez. Elle n'a que...

Et ils la rajeunissaient d'un an ou deux ou trois.

Le jour où, pour la première fois, elle avait discerné ce mensonge, Georgine en avait été choquée. Bien des petites choses la froissaient déjà, dans cet intérieur misérable et, au couvent, le souvenir de certains détails la faisait rougir. Aujourd'hui, elle s'attendrissait seulement; surtout, elle com-

prenait le pourquoi de ses délicatesses et il était plus honorable qu'humiliant.

Et puis, c'avait été le couvent. Certes, la petite indisciplinée qu'elle était n'y entrait pas sans terreur. Il avait fallu que les circonstances fussent là, inexorables. La perturbation fut même si forte, dans son organisme qu'à peine arrivée, elle tombait gravement malade. On désespéra un moment de sa vie mais, finalement, sa vitalité avait pris le dessus.

Georgine sortait de cette épreuve grandie, physiquement, et, moralement, toute changée. Autant elle avait boudé l'étude, jusque-là, autant elle l'embrassa avec ardeur sitôt que ses forces revenues lui permirent de tenir un livre entre ses mains. Ses progrès furent incroyables. De mémoire de religieuse, jamais pareille richesse de cervelle ne s'était rencontrée au couvent. Quelle que fût la matière proposée, Georgine se classait, non sans travail, mais sans grand effort, première. L'encens se reprit à fumer autour du jeune prodige. Si ses maîtresses tentaient de l'étouffer, les petites compagnes étaient là pour l'offrir naïvement. En peu de temps, Georgine Favreau était devenue le personnage central de la pension. Son indépendance d'allure, la précocité de son jugement en imposaient même aux plus grandes. En récréation, sa bonhomie tout autant que sa fougue de jeune animal libéré de ses liens en faisaient le boute-en-train idéal que l'on s'arrachait.

Aussi, ces années de pensionnat, mortelles pour tant d'autres, avaient-elles été pour Georgine un petit coin du paradis terrestre. Elle n'en voulait aucunement à ses maîtresses qui la chapitraient sans cesse sur son orgueil et lui souhaitaient, disaient-elles, une bonne épreuve pour la briser enfin... L'épreuve n'était pas encore venue et lorsqu'il lui arrivait de retrouver ses mères, l'incorrigible leur avouait qu'elle ne s'en portait pas plus mal. Aux vacances, après une dizaine de jours passés auprès de sa bienfaitrice, une dame de la ville vaguement alliée aux Foley, elle revenait au couvent partager la vie de ses maîtresses et cette intimité lui apprenait à les mieux connaître.

Enfin, l'heure avait sonné de quitter le couvent pour le monde. La bienfaitrice de Georgine était morte et la dernière année de cours restait due. Aussi la jeune fille devait-elle se mettre au travail sans tarder. Un heureux concours de circonstances l'avait conduite à ce journal anglais, où elle avait d'abord été préposée aux échanges téléphoniques pour en arriver et devenir la secrétaire du rédacteur en second, M. Hannett. Ce dernier poste, Georgine l'occupait depuis trois ans déjà, à la satisfaction de son chef, elle pouvait s'en rendre le témoignage.

Or, le bureau réussissait à Georgine aussi bien que le couvent et elle avait retrouvé, au journal des messieurs Hannett, les mêmes adulations qui avaient bercé sa petite enfance et grisé son adolescence. Elle n'avait donc pas tout à fait tort d'avancer à Charlotte, l'autre jour, que le tempérament d'un chacun y était pour quelque chose dans l'orientation que prend sa vie.

Maintenant qu'elle a plongé dans le passé et réappris, pour ainsi dire, sa première jeunesse, Mlle Favreau est prête pour la rédaction de son journal. Celui-ci n'aura pas l'importance ni surtout le tirage de celui auquel ses jours sont voués, mais c'est égal: Georgine espère de lui des jouissances d'un ordre tout intime et qu'elle s'étonne de n'avoir pas désirées plus tôt.

Les maîtres de la maison étant revenus, Georgine rentra. Elle causait avec eux depuis quelques instants, auprès de la lampe, lorsque le groupe des pensionnaires fit irruption. Le courrier de ce soir était volumineux comme jamais et Georgine reçut sa part avec une joie franche.

Outre deux cartes et une lettre, le dieu des Postes lui octroyait ce soir une enveloppe brune dans le coin gauche supérieur de laquelle s'étalait l'artistique signature de Gill le photographe. En voyant cela, Georgine sentit son coeur battre plus vite. Ses épreuves! La scène de cet après-midi où elle était allée chez Gill se reconstruisit toute, dans son imagination. Quelle merveille de se retrouver sur le papier telle qu'elle était à ce moment là...

Refrénant sa hâte, toutefois, elle monta à sa chambre et prit d'abord connaissance des trois missives. Les cartes venaient de petites amies elles-mêmes en villégiature, tardives réponses à ses propres amabilités. La lettre était signée de Mme Verdon. Elle souhaitait la bienvenue à Mlle Favreau, dont le retour était éminent et lui exprimait l'espoir que ses vacances lui auraient été profitables.

—On n'est pas plus aimable, murmura la jeune fille. Emile aurait pu y mettre sa griffe et c'eut été parfait! Mais je deviens méchante, se reprit-elle aussitôt. Que m'a-t-elle fait, cette pauvre Mme Verdon? Rien que du bien et je suis fermement résolue à rester sous son aile tant... que je ne trouverai pas mieux ailleurs. A nous deux, maintenant, M. Gill.

L'enveloppe ouverte, quatre rectangles de papier apparurent, couleur d'acajou et bien luisants. Georgine jeta à chacun un coup d'oeil et sa figure s'allongea. C'était elle, cette femme trop bien coiffée, au nez de rabin, le buste drapé de soie noire... Mais oui, c'était elle; il n'y avait pas à s'y méprendre.

Elle rejette sur la table les quatre épreuves et ferme un moment les yeux. La glace, là-bas, lui montrait une jeune fille toute gracieuse, les yeux en fête et Gill, l'enveloppant d'un dernier regard que tempérait cette fois la discrétion de l'homme du monde, lui avait promis : — "Vous aurez un beau portrait."

Mlle Favreau se lève alors et, comme chaque soir, elle procède à de menus rangements. Au moment de les terminer, elle se rapproche de la table et, s'emparant de la lettre de Mme Verdon, elle la relit posément. Puis, ce sont les épreuves qu'elle reprend.

Cette fois, l'impression est plus favorable. Chose certaine, elle tient là de petites images très artistiques. Au point de vue métier, Gill peut s'en faire gloire. D'ailleurs, le portrait qui la représente souriante est le meilleur de tous. Et, soudain, Georgine comprend ce qui lui manque, là-dessus : c'est son teint, sa fraîche carnation de brune pas trop brune, la grâce de ses lèvres vivantes. Pour le reste, c'est bien elle. Mon Dieu, comment en serait-il autrement. Elle pourra donc se consoler en songeant que la copie ne vaut pas l'original.

La voilà tout à fait rassérénée. Avant de les remettre dans l'enveloppe, elle les feuillette une dernière fois, tous les quatre. Sa robe ne l'avantage en aucune façon. Le portrait étant coupé au buste, ces plis du drapé amplifient inutilement la poitrine au détriment des épaules et du cou. Et puis, une robe sombre, des cheveux sombres, des yeux et des sourcils sombres, c'est bien obscur. On se croirait en pleine nuit.

D'un doigt preste, la jeune fille glisse les papiers dans l'enveloppe qui a protégé leur voyage jusqu'à elle. Une flamme gamine nait dans ses yeux tandis que des fossettes se creusent, longues comme des fèves, sur ses joues. De sa voix de contralto, elle jette en riant, et c'est le mot de la fin :

—M. Gill, périsse votre réputation : vous m'avez fait une tête de veuve.

III

Au journal, lorsqu'elle daigne y reparaître, Mlle Favreau se vit accueillir comme l'Enfant prodigue de l'évangile. Elle n'en fut pas surprise. C'est justement le contraire qui l'eut étonnée. Si le journal eut possédé des étables et si, dans ces étables, quelque veau gras se fut trouvé, il y aurait gros à parier que M. Hannett eût pétitionné pour le faire tuer.

Comme Georgine répondait aux congratulations de son chef en s'informant de la date choisie pour ses propres vacances, il réplique :

—Pas de vacances pour moi, cette année, Miss Favreau. Nous sommes trop occupés. Il s'est passé de grandes choses durant votre absence.

Georgine eut envie de se détourner pour rire. Au lieu de cela, préférant se fixer tout de suite, elle demanda quelles étaient ces grandes choses ? Son chef lui apprit qu'on venait enfin de mettre à exécution un projet depuis longtemps dans l'air en fondant une "*Page des Dames*". Déjà, pour la rédaction de l'indispensable *Courrier*, on avait retenu les services d'une vieille et docte dame, Mistress Munroe.

Debout, devant son employée assise, se balançant sur un pied, sur l'autre, et, par moment, se frottant les mains comme pour s'encourager. M. Hannett accumulait les détails. Georgine l'avait rarement vu aussi loquace. On fondait, assemblait-il, les meilleurs espoirs financiers sur cette *Page des Dames*. Comme promoteur, c'est lui qui en assumerait la haute direction même après l'arrivée de Mrs. Munroe.

Georgine ayant soudain rencontré l'éclair bleu de son regard fixé sur elle avec une sorte de complaisance attendrie, une inquiétude la prit. Elle fronça le sourcil, Est-ce que par hasard, son patron aurait l'idée de la transférer à la *Page des Dames ?* de l'adjoindre, par exemple, à Mrs Munroe ? ... Il en était bien capable.

Mais, c'est qu'elle avait son mot à dire, avant la conclusion du marché. Satisfaite, en somme, de ses relations avec son chef, elle entendait les continuer, voilà. Et l'on verrait bien qui rirait le dernier.

Ce souci tint Georgine en humeur tout le reste du jour. Mais, dès le lendemain, il n'y paraissait plus. Il n'était pas dans ses habitudes de broder longtemps sur les idées noires. M. Hannett avait d'ailleurs battu en retraite dès les premiers signes de mécontentement.

Seulement, la jeune fille s'était formellement trompée sur les intentions de son chef. Elle en eut la preuve une semaine plus tard lorsque M. Hannett l'entretint à nouveau de ses projets relativement à la *Page des Dames*.

—Miss Favreau, demanda-t-il tout d'un coup, en mordillant sa lèvre nerveuse, ai-je été trop ambitieux en songeant à vous pour un article hebdomadaire dans la *Page* ?

D'étonnement, Georgine s'était sentie rougir.

Lorsque, dans l'intimité, on lui demandait son opinion sur son patron :—Bel et bête, tranchait Georgine. Combien de fois n'avait-elle pas prétendu que c'était une perte de talent de travailler pour un tel homme. Bien qu'il fut talentueux de sa plume, elle voyait bien que l'imagination lui faisait défaut. Elle ne lui accordait aucune perspicacité et elle le jugeait borné. Aussi, n'aurait-elle jamais attendu de lui la proposition qu'il lui faisait en ce moment. Ce fut alors d'elle-même qu'elle répondit :

—Je ne sais, murmura-t-elle, si je manie assez bien l'anglais pour signer des articles littéraires...

Mais lui la rassura immédiatement. Il prenait toute la responsabilité à ses charges et il priait sa secrétaire de réfléchir et de lui faire ses conditions.

—J'essaierai, promit-elle.

Le soir même, après souper, au lieu de s'attarder dans la salle à manger, comme elle avait coutume de faire, lorsqu'elle ne sortait pas, elle gagna immédiatement sa chambre.

On était au début de septembre et une fine mélancolie se glissait dans l'air plus frais. Georgine ayant regardé par sa fenêtre les arbres extrêmement immobilisés dans l'ombre naissante éprouve une petite contraction au coeur. Machinalement, au haut de la feuille blanche étoilée sur son secrétaire, elle écrivit : "Etre seul".

Longtemps, sa plume courut sur le papapier. Elle s'arrêtait parfois, raturait, recommençait, absorbée au point de perdre conscience d'elle-même. Ce qu'elle voyait naître sous ses doigts, lui semblait si charmant qu'elle ne se lassait pas de le polir et de le reprendre.

Enfin, la copie fut mise au propre et signée du personnage choisi dès le premier moment — Faverol. Au journal, on la reconnaîtrait vite sous ce voile transparent, car personne n'ignorait que Mlle Favreau était de *Faverol*. Par modestie — et par habitude — elle se contentait généralement de la moitié de son nom. Il n'empêche que son arrière-grand-père, le Français, était marqué de Faverol. Il s'était enfui de son pays assez mystérieusement, durant des troubles politiques, et les vieux Foley de qui Georgine tenait le renseignement racontaient qu'il avait traversé l'Atlantique en canot d'écorce. Cette dernière assertion, la jeune fille leur en laissait toute la responsabilité, mais pour le reste, leurs dires ayant été corroborés par une famille de Hull, originaire elle aussi de Chicago, Georgine y adhérait pleinement.

En se relisant, la chroniqueuse improvisée fut plus charmée encore qu'au début. Pourrait-elle jamais donner mieux. Elle venait d'écrire là, un petit chef d'oeuvre de billet parfumé. C'était net, à la fois crâne et gracieux, bien féminin surtout, et teinté d'une mélancolie très fine, si légère qu'un souffle l'eut fait s'envoler. La jeune fille eut l'impression de transparaître à travers sa phrase. Oui, c'est le portrait de son âme qu'elle venait d'esquisser là, avec des mots. Mais au contraire du portrait de Gill — auquel elle continuait d'en vouloir un peu — qui l'avait dépouillée de toute poésie, son petit article, lui, l'idéalisait. Qu'allait-on dire en lisant cet article ? Qu'allait-on penser de son auteur inconnu ? Elle l'ignorait, pour la plupart. Quant au cercle des connaissances, mon Dieu, elle s'attendait bien à quelques petits compliments... Ils ne lui monteraient pas à la tête; elle l'avait solide en dépit de certaine étourderie native; et puis, l'accoutumance l'avait quelque peu endurcie.

M. Hannett à qui elle remit l'article dès le lendemain, fut le premier à féliciter la

débutante. Il paraissait littéralement enchanté. — Est-ce qu'il s'y connaîtrait ? se demanda son impertinente secrétaire. Et, comme il l'invitait de nouveau à établir ses conditions, elle lui demanda un petit relèvement de salaire qui lui fut immédiatement accordé.

Chez Mme Verdon, ce fut un beau tapage. Georgine était la plus jeune et la plus brillantes des pensionnaires; elle avait bien besoin d'ajouter cette auréole à ses autres avantages... C'était presque un manque de goût. Aussi des figures jaunirent d'envie et, sous les fleurs des congratulations, des épines percèrent. Cependant, l'article passe de main en main. Ceux et celles qui ignoraient l'anglais se faisaient traduire. Emile Verdon savait tout juste le jargonner; cependant lui aussi voulut prendre connaissance d'"Etre seul". Georgine voulut bien lui permettre de l'apporter à son travail.

Et les jours passèrent. On atteignait maintenant décembre. Georgine chroniquait toujours à la *Page des Dames* et, le samedi précédent, le supplément illustré du journal avait reproduit sa photographie—celle qui la représentait souriante—avec cette simple mention : *Faverol, gracieuse collaboratrice de la Page des Dames.*

Cet après-midi-là, la jeune fille se trouvait seule dans le bureau de son patron et elle cherchait justement un nouveau sujet de chronique, son imagination commençant à demander grâce—Soudain. l'on frappe à la porte.

—Entrez ! permit-elle.

Un homme parut qui pouvait avoir une trentaine d'années. Assez replet, déjà un peu chauve, il était si blond que Mlle Favreau n'hésite pas un instant à le croire Anglais. Aussi fut-ce dans la langue du journal qu'elle s'informa, de ce qu'il désirait.

A sa grande surprise, le monsieur répliqua en français et avec un fort accent d'outre-mer :

—C'est bien ici, n'est-ce pas, le bureau de la *Page des Dames* ?

Georgine le détrompa.

—Mrs Munroe occupe le bureau voisin, à gauche.

—Ah ! fit-il.

Et après une seconde d'hésitation, il reprit :

—Je serai donc venu droit au but, sans m'en douter. Car je n'avais demandé la directrice de la *Page* que pour en atteindre une autre, une de ses collaboratrices qui signe : *Faverol...*

Une joie intense saisit Georgine au coeur. Elle sentit le sang affluer à ses joues et ses yeux rayonner d'un plaisir dont elle ne s'expliquait pas bien elle-même la nature.

—Pardonnez mon indiscrétion, poursuivait le visiteur mais d'après certaine photographie venue à ma connaissance, je ne crois pas faire erreur... Enfin, comme je le disais à l'instant, je me serai rendu droit au but, sans même le vouloir.

—Je suis ici dans le bureau de mon patron, M. Hannett, prononça au hasard Georgine.

—...qui peut revenir d'un moment à l'autre, sans doute ? Je serai donc bref. Moi-même, mes minutes sont comptées.

Avec une volubilité dont ceux de sa race et des races-soeurs ont le secret et qui laissait son interlocutrice haletante, il commença aussitôt une histoire enchanteresse. Non, Georgine n'aurait pu prévoir un tel moment.Dès son premier article, elle se résignait à écrire pour des inconnus dont les coeurs et les visages resteraient à jamais pour elle inexistants. Et déjà, l'un deux s'était introduit auprès d'elle et il lui parlait chaleureusement et en toute confiance, comme à une amie de longue date.

Il se nommait Jacques.

Incidemment il put lui dire qu'il comptait vingt-huit ans d'âge. Né en Bretagne, privé tout jeune de sa mère, il était venu au pays avec l'un de ses oncles décédé depuis peu. Son unique soeur restée en France, était aujourd'hui mariée. Lui-même était rédacteur au *Quotidien* et, en septembre, alors qu'il jouait des ciseaux parmi les feuilles d'imprimés, le titre d'un article l'avait frappé. C'était "Etre seul".

—L'égoïsme ne perd jamais ses droits, chez les hommes. J'avoue que c'est le titre qui m'a tout d'abord attiré. Hélas, je savais et très douleureusement ce qu'est *être seul.* Enfin, quelle est au juste ma patrie ? J'ai depuis longtemps opté pour le Canada, mais je n'y suis pas né. Pour ceux d'ici, je serai toujours un *Français.* Retourner à ma terre d'origine ? Je m'y sentirais dépaysé. Mon père est remarié et de graves dissentiments nous séparent, par ailleurs. Je vous le répète, mademoiselle : votre article n'avait pas

à m'apprendre ce qu'on souffre à être seul. Avec le désir morbide de me retrouver dans ce que vous allez dire, je le lus. Ce fut délicieux ! J'eus l'impression d'une jolie main féminine chassant de devant mes yeux les papillons noirs. Qu'il était donc gentiment tourné ce billet, mélancolique juste assez pour s'infiltrer jusqu'aux replis de l'âme.

En ce moment, Georgine méprisait tous les compliments qu'on avait pu lui faire jusqu'ici de son oeuvre, et elle se méprisait elle-même pour y avoir pris plaisir.

—Je cherchai, reprenait le jeune Français à percer l'identité de l'auteur — Faverol... C'était vague, comme renseignement. Des expériences de style me portaient à croire que j'avais affaire à une personne jeune, tout au moins, à une débutante des lettres. D'autre part, certains traits frappés si juste révélaient la maturité du jugement. Bref, je demeurai indécis jusqu'à samedi dernier, alors que le supplément de votre journal m'a apporté un renseignement d'importance. L'ayant vue, ce qui équivalait presque à une présentation, je me sentis désormais plus à l'aise avec Mlle Faverol et je résolus de lui soumettre, à la première occasion, une idée qui m'était venue.

—Puis-je savoir ? s'informa Georgine dont les lèvres tremblaient un peu car toute cette scène lui semblait tenir du merveilleux, de l'irréel.

—C'est que ce sera peut-être un peu long. Si.... Si je pensais que vous fussiez libre, ce soir par exemple, je solliciterais l'honneur d'être reçu par vous, mademoiselle.

—Mais sans doute. Je serai libre et vous pouvez venir, monsieur. Voici mon adresse, acheva-t-elle en inscrivant aussi, sur un bout de papier, ses nom et prénoms.

Enfin, l'aiguille se décide à marquer cinq heures. Georgine ne s'était jamais sentie une telle impatience à quitter le lieu de son travail. C'est que son entretien avec M. X... avait été coupé au moment le plus palpitant. Qu'avait-il donc à lui proposer ? Une hâte terrible la tenait de l'apprendre et aussi de revoir ce jeune homme.

—Il est séduisant comme tous les Français, disait-elle, une petite vanité dans le coeur au souvenir de son aïeul l'émigré. Je l'aurais bien écouté une heure ou deux, encore.

A la porte de sortie, elle se rencontre avec Katie la petite téléphoniste qui sollicite aussitôt la faveur d'accompagner sa grande amie jusqu'au tramway. Katie professait une grand admiration pour Mlle Favreau qu'elle jugeait spirituelle au possible. Mais ce soir-là, la jeune fille resta au-dessous de sa réputation et, déçue, Katie ne cessait de répéter :

—Qu'avez-vous donc, Miss Favreau ? Votre esprit est ailleurs.

—Katie, ma jolie, vous vous faites des imaginations, protestait distraitement Georgine.

Bientôt, elles atteignirent toutes deux le coin de rue où elles avaient coutume de prendre leur tramway respectif.

Observée du coin de l'oeil par sa jeune compagne, Georgine sombra dans un mutisme rêveur.

Soudain la fillette se pencha à son oreille et, sur un ton complice :

—Est-ce quelque chose qui vous préoccupe, demanda-t-elle, ou ... si c'est quelqu'un ?

Georgine s'éveille et son regard redevenu lucide distingua aussitôt de l'autre côté de la rue, parmi un groupe compact qui attendait également le tramway, un homme en habits de travail.

A son tour elle se pencha sur sa compagne :

—Voyez-vous le jeune homme qui est là, en arrière du monsieur à lunettes. Il a ses outils à l'épaule; il est clair que c'est un plombier.

Katie écarquillait les yeux.

—Le maigre dont le visage est sali ?

—Oui. Eh bien, c'est lui qui me préoccupe en ce moment.

La fillette regarda encore une fois l'ouvrier puis l'élégante secrétaire de M. Hannett et elle partit d'un grand éclat de rire. Enfin, Mlle Favreau recouvrait donc sa verve !...

Mais, à sa grande surprise, le plombier se découvrait tout à coup, comme s'il venait de comprendre qu'on s'occupait de lui et, en réponse à son salut, Georgine inclinait la tête en murmurant :

—Bonsoir, Emile.

Katie n'a jamais eu le fin mot de cette aventure.

IV

—Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner avec nous :

Et, en même temps que sa voix, les grands yeux de Charlotte interrogent.

C'est elle qui, ce soir, s'est accrochée au bras de Georgine pour lui faire la reconduite jusqu'au tramway. Ce n'est pas la première fois. Les deux jeunes filles sont les seules françaises employées au journal. Pour cette raison et quelques autres, elles ont tout de suite sympathisé et il n'est pas rare de les voir quitter ensemble le bureau, en causant sans hâte, avec la confiance de bonnes amies.

Mlle Favreau s'accorda le temps de réfléchir puis, elle secoua la tête.

—Pas ce soir, Charlotte. Ne m'en voulez pas....

—Mais vous vous ennuierez; vous n'avez rien à faire.

—Tout d'abord, détrompez-vous. J'ai toujours ma copie, puis, mon journal.

—Oh! ce journal... Si je pouvais seulement y mettre le nez.

Georgine sourit.

—Cela viendra peut-être.

—Entre nous, je n'y compte pas trop. Je parierais que le nom de M. X... s'y lit à chaque page et plusieurs fois par page.

—Quand ce serait, je n'y vois pas de mal.

—Moi non plus. Mais avouez, Georgine chérie, que cette fois, vous êtes bien prise.

—Si j'ai bonne mémoire, Charlotte, vous m'avez déjà dit la même chose, deux fois au moins, dans des circonstances analogues.

—Justement, c'est la troisième fois qui compte, paraît-il. Oui ou non, M. X... vous plaît-il?

—Enormément.... jusqu'à nouvel ordre. Songez que je ne l'ai vu que quatre fois encore, et toujours par affaire.

—Alors, pendant que le héros possède encore vos bonnes grâces, ô princesse, racontez-moi donc votre joli roman. Je n'en sais encore rien, ou si peu.... Je ne vous vois plus depuis que ce monsieur, un compatriote à moi, encore, est entré dans notre vie.

Ses narines frémissantes aspirèrent un peu d'air et, s'emparant du bras de sa compagne, elle se rapprocha d'elle plus étroitement afin de mieux saisir tout ce qu'on allait lui dire.

—Ensuite, je répéterai tout à maman, vous permettez? Elle est si friande de ces aventures sentimentales, ma petite mère...

—A propos, Charlotte. Etes-vous sûre de ne pas connaître M. X...?

—Autant qu'il me semble, non, mais non! Qu'est-ce qui vous fait croire que je pourrais le connaître?

—L'été dernier, lorsque je me suis fait poser par Gill, vous vous rappellez? Je vous ai rencontrée, en revenant, et vous avez retenu l'une de mes photos en me promettant de l'exposer sur votre piano.

—Ce que j'ai fait.

—Dernièrement, vous savez que notre supplément a reproduit précisément cette photographie où je montre mes dents — sans malice, M. X... l'a vue; c'est même ce qui l'a décidé, paraît-il, à venir me trouver. Il était bien près de me croire Française, m'a-t-il dit, car ma photo lui a fait une impression de *déjà vu.* Etant de notre nationalité, j'ai pensé que vous aviez pu le recevoir déjà, ne fût-ce qu'une fois et que.... ma figure souriante l'ait conquis.

—C'est fort bien imaginé mais, encore une fois, je ne sache pas que ce nom de M. X... nous soit familier à ma mère ni à moi. Nous frayons si peu. A moins que.... Attendez donc. Est-ce un grand brun?

—Il est blond comme les blés et à peine si son front dépasse le mien.

—C'est que le cousin Paul est venu à l'improviste, l'autre dimanche, accompagné d'un régiment d'amis. Ils ne sont restés que quelques secondes. Et je suis d'autant plus empêchée de vous dire si M. X... se trouvait parmi eux que je n'étais pas moi-même à la maison. C'est par ma mère que j'ai su. Mais je la questionnerai de nouveau.

—Je vous disais donc, se reprit Georgine, que c'était mon portrait qui avait déclenché l'offensive. Ma première chronique intitulée: "Etre seul" l'avait préparée.

Et, par le menu, que Mlle Lépée fut déjà au courant ou non, elle lui narra toute la délicieuse aventure.

Charlotte buvait ses paroles qu'elle ponctuait de *oui oui*.... comme si elle se sentait vivre à la place de son amie.

—Maintenant, conclut enfin Georgine, vous en savez aussi long que mon journal.

—Merci! fit Charlotte, dans un élan.

Elle voulut ensuite revenir à son invitation du commencement, mais Georgine s'entêta dans son refus, ce qui, toutefois, ne nuisit en rien à la cordialité de leurs adieux.

Après le souper que prenaient à une table commune tous les pensionnaires de Mme Verdon, et qui fut gai, animé, Georgine monta immédiatement à sa chambre. Elle se faisait une sorte de point d'honneur de tenir parole à Charlotte en travaillant ce soir à son journal et surtout à la copie que réclamerait dans quelques jours la *Page des Dames.* Mais un démon malin entreprit la lut-

te avec sa volonté. Lorsqu'elle voulut chercher un sujet de chronique, l'inspiration s'obstina à la fuir. Elle se surprenait à errer, la plume au doigt, dans quelque nuage où se profilait la silhouette de M. X...

—"Oh! qu'il me manque! s'avoua-t-elle tout à coup, avec une grande franchise. Charlotte aurait-elle dit vrai et serais-je, cette fois, prise pour tout de bon?"

Dans ces conditions, elle pensa qu'il lui serait plus facile d'ajouter quelques pages à son journal que de travailler à cette ingrate copie — que M. X... cependant allait lire.

Malheureusement, le fait de s'être si complètement épanchée, tout-à-l'heure, avec Charlotte lui enleva tout le plaisir qu'elle goûtait d'habitude à noircir les pages de son discret confident. Ces redites lui parurent bientôt de la dernière insipidité et, en proie à un énervement croissant, elle ferma brusquement le cahier.

Aller trouver Mme Verdon ou quelque pensionnaire et perdre son temps en leur compagnie ne la tentait guère.

—Je ne me suis jamais ennuyée aussi sottement, s'écria-t-elle, en appuyant son front à la vitre de la fenêtre. D'ailleurs, je ne m'ennuie pas: j'ai hâte. Et le plus beau, c'est que j'ai refusé le moyen le plus agréable, pour moi, de tromper l'absence en n'accompagnant pas Charlotte.

Elle regarda l'heure à son poignet et, brusquement, se décida.

—A peine de passer pour originale, j'y vais.

Dehors, le vent soufflait sans aménité et, autour des réverbères et devant les vitrines illuminées, on voyait tourbillonner la neige scintillante.

Cependant, Georgine réfléchissait à son cas.

—Qu'ai-je à me promener par cette tempête? se demandait-elle. Il est évident que je me complique.

Rue St-Denis, elle prit le tramway qui devait la conduire jusqu'au boulevard Crémazie où demeurait Mlle Lépée.

Le trajet est assez long. D'abord obligée de se tenir debout, la jeune fille bénéficia bientôt d'une place vacante. Les voyageurs entraient en se secouant. La neige restée à leurs vêtements fondait ensuite et le tramway ne sentait pas bon. En filant vers le nord, cependant, il se décongestionnait peu à peu.

Georgine qui employait ses facultés d'observation à détailler les uns après les autres les passagers, ne tarda point à remarquer une femme dont la haute taille ainsi que quelque chose de singulier dans l'allure désignait par ailleurs à l'attention. Ses cheveux châtains se fanaient et grisonnaient. Chargée d'un certain embonpoint, elle avait cependant un visage creusé et marqué par la souffrance et de pauvres yeux que Georgine ne put rencontrer sans les voir aussitôt bouger, vaciller, s'affoler presque. Fréquemment aussi, d'un mouvement auquel elle coupait court par un effort de volonté, la femme agitait sa main devant sa figure comme si elle eût voulu chasser quelque mouche importune. Georgine crut comprendre qu'il s'agissait d'une manie, ou plutôt, d'un véritable tic nerveux; aussi résolut-elle, dans une intention charitable, de ne plus envisager la pitoyable créature dont la séparait seule la largeur de l'allée.

Elle se félicitait de son bon mouvement et, sous ses paupières mi-baissées, prenait à son insu un petit air protecteur, lorsque la femme se leva et vint droit à elle.

Elle s'agriffa lourdement aux poignées de celluloïde, puis, de cette voix sans timbre de ceux qui ne s'entendent pas:

—Vous êtes bien, demanda-t-elle, une demoiselle Favreau?

—En effet, répliqua Georgine, surprise.

La femme s'agita quelques instants, grimaça un sourire et finit par demander:

—N'avez-vous jamais demeuré aux environs de Chicago?

—Je suis née à Chicago même fit Georgine, dont le coeur maintenant, battait un peu.

Gracieuse, elle forçait en même temps l'inconnue à s'asseoir près d'elle. Tout en obéissant, celle-ci protestait que ce n'était pas la peine parce qu'elle allait descendre.

On arrivait au boulevard Crémazie.

Avec précipitation maintenant, la femme finissait de s'expliquer.

—Je vous connais de vue depuis au moins deux ans, dit-elle. Vous venez assez souvent par ici. L'autre jour, vous étiez avec la jeune française qui est votre amie, je suppose, et elle vous a appelée par votre nom de famille. Elle a dû parler assez fort puisque j'ai saisi. Mon mari était aussi un Favreau. Mais si vous êtes née à Chicago même....

Son agitation la reprit. Désespérément, elle faisait aller et venir sa main devant sa figure, tandis qu'elle regardait presque dans son dos.

.....Vous seriez tout au plus ma petite

cousine à moins que ce ne soit ma filleule. Comment se nommait votre père?

—Joseph Favreau. Il était pharmacien.

Le visage tourmenté s'affaissa soudain et c'est d'une voix morne que l'étrange créature prononça:

—Alors, vous n'êtes rien moins que ma filleule. Si.... Si cela vous faisait plaisir d'entendre parler de vos parents, car vous ne les avez pas beaucoup connus? vous pourriez peut-être venir me voir.

—J'irai avec grand plaisir, promit Georgine. Non seulement je n'ai pas connu mes parents mais personne ne m'a jamais renseignée sur eux. A part le métier de mon père, tout ce que je sais, c'est que mon aïeul avait émigré de France.

—Oui, il venait de la France, approuva l'inconnue en se levant et en appuyant sur le bouton avertisseur.

Elle jeta aussi son adresse à Georgine et elle allait se diriger vers la sortie, sous l'oeil paterne du contrôleur rentré dans le char pour se réchauffer, lorsqu'elle crut devoir ajouter, dans un ricanement qui fit mal à entendre:

—Vous voilà avec un beau patron de marraine, n'est-ce pas?

Deux rues plus loin, Georgine quittait à son tour le tramway.

V

—Au téléphone? s'informa Georgine penchée sur la balustrade de l'escalier.

—Non, mademoiselle, réplique une voix d'homme ferme et bien timbrée. Vous êtes attendue au salon.

Le temps de se recueillir et à voix contenue, Georgine annonce:

—Je descends.

Rentrée dans sa chambre, elle s'approche de la glace et passe une sûre et minutieuse revue de sa personne, après quoi, de son pas bien féminin, elle s'achemine vers celui qui l'attend.

Ce ne peut être que Jacques Mailliez qui vient lui soumettre sa traduction. Car le jeune homme a sollicité, comme un grand honneur, le droit de traduire lui-même pour les offrir aux lecteurs du *Quotidien* celles des chroniques de *Faverol* qu'il jugerait particulièrement propres à les intéresser. "Etre seul" a ouvert la série.

Dans le petit salon où reçoivent les pensionnaires de Mme Verdon, M. Mailliez attend. La lampe à abat-jour posée sur la table l'éclaire discrètement. Seul dans la pièce, il a croisé les bras et, à son air absorbé, on croirait qu'il cherche à saisir au-dedans de soi, quelque pensée fuyante, ténue, qui déroulerait son fil de la vierge parmi les méandres du cerveau.

Du passage, où elle s'est une seconde immobilisée, Georgine embrasse tous ces détails et, à s'en pénétrer, elle éprouve une joie particulière, très fine et qui la grise, on dirait.

Elle entre enfin.

Ses joues étaient fraîches comme la rose de juin! ses lèvres entrouvertes paraissaient sourire à quelque bonheur qui s'en venait et ses yeux sombres n'avaient jamais été si beaux.

Emerveillé, Jacques se laissa éblouir, puis, ayant salué la jeune fille, il s'approcha de la table et déroula quelques feuilles de papier sur lesquelles s'étalait sa large écriture.

Alors commença la séance qui se répétait ce soir pour la cinquième fois.

Lorsqu'ils eurent ensemble revu ce dernier billet de *Faverol,* qu'ils eurent discuté, puis transposé, biffé, reconstruit et que Georgine eût reçu les conseils que son expérience perpermettait à M. Mailliez de lui donner, celui-ci remit en rouleau le manuscrit et l'on parla d'autre chose.

Pendant qu'elle causait ainsi avec son visiteur, Georgine entendit qu'Emile Verdon poursuivait lui-même, avec sa mère, une conversation suivie. Ils se trouvaient dans la pièce voisine et si la jeune fille avait prêté l'oreille, elle eût pu ne pas perdre un mot de ce qu'ils disaient. Elle n'en fit rien, trop intéressée par son propre interlocuteur. Bientôt, cependant, son imagination bravant là-dessus, elle se demanda pourquoi ce grand garçon était si sage, jusqu'à passer la majorité de ses soirées à la maison, près de sa mère. Cette question, Mlle Favreau se la posait pour la forme, car enfin, les habitués de la pension se déclaraient fixés là-dessus. Emile ne faisait pas si grand mystère de ses sentiments.

Et Georgine non plus.

—A quoi songez-vous donc? interrogea brusquement M. Mailliez.

La jeune fille tressaillit.

—Mon imagination allait toute seule, fit-elle.

—Et moi?.... Qu'est-ce que je deviens dans tout cela?

La plainte émut curieusement Georgine qui mit toute sa grâce à faire oublier sa distraction intempestive.

—Parlez-moi donc de votre marraine, invita M. Mailliez. La voyez-vous toujours?

—Non, confessa la jeune fille et c'est une vraie confusion pour moi. Je ne l'ai pas revue depuis cette première rencontre. La porte était à clé, lorsque je me suis présentée chez elle. Alors, je lui ai écrit en lui demandant quel jour et à quelle heure elle pourrait me recevoir. Mais je n'ai pas eu de réponse. J'avoue que son silence m'a un peu froissée et j'ai laissé passer le temps. Puis, il m'est venu à l'esprit que ce pouvait bien être sa timidité qui la retenait et j'ai répété ma démarche, pour aboutir au même résultat négatif. Bref, j'ai écrit de nouveau, hier justement, et, mieux avisée, cette fois, je me suis annoncée, en indiquant le jour et l'heure de mon irruption chez elle.

—Irez-vous la voir avant de partir pour les Etats-Unis?

Il s'agissait d'une gracieuseté de M. Hannett qui faisait bénéficier sa secrétaire d'un billet de faveur pour la région des grands Lacs.

—Les Etats-Unis?... répéta Georgine.

Et une expression indéfinissable envahit sa figure.

—A savoir, dit-elle, si j'irai aux Etats-Unis.

Les beaux yeux parlaient trop éloquemment pour que le jeune homme se méprit à leur langage. Une buée monte jusqu'aux siens. Frémissant, il insista, toutefois:

—L'idée de cette excursion vous enthousiasmait, l'autre jour.... Et ne deviez-vous pas profiter de votre passage à Chicago pour prendre des informations sur votre famille?

—Tout cela est vrai, admit Georgine, mais j'ai réfléchi. Miss. Munroc, la directrice de notre *Page des Dames* fait partie du voyage. Elle est complaisante autant qu'intelligente et je sais que je puis m'en remettre à elle pour certaines démarches. Quant au reste, je crois que j'y arriverai au moyen d'une correspondance sérieuse.

—Mais enfin, c'est une aubaine que vous laissez se perdre là. Et pourquoi?.... pourquoi?....

—Je suis plus casanière qu'on ne veut bien le croire, généralement. Ces quinze ou vingt jours à l'étranger, loin de mes chères habitudes, m'effraient, pour tout dire. J'en serais réduite à écrire une nouvelle chronique dans le genre d'"Etre seul".

Non, non, il ne pouvait plus être dupe. En vain tentait-elle une tardive retraite. Son visage se congestionna, comme chaque fois qu'une émotion, de quelques violence l'assaillait.

—Eh bien, prononça-t-il, puisqu'il en est ainsi, permettez-moi de vous dire que je préfère moi-même que vous vous absteniez.

De ses yeux large ouverts, Georgine l'interrogea, mais il lui fut impossible de trouver quel motif le poussait à cette décision. Se soumettre ne lui en parut que plus délicieux. Elle baissa à demi les paupières.

Le monde entier avait disparu pour elle.

Soudain, elle tressaillit. M. Mailliez l'appelait, pour la première fois, par son nom:

—Georgine... murmurait-il. Ce n'était pas....

Il vainquit une dernière fois l'hésitation et il osa achever:

—Ce n'était pas un peu parce que je vous aurais manqué?

D'un geste enfantin, elle plaqua ses mains sur son visage et, délicieusement franche, elle avoua:

—Oui.

—Chérie! s'écria le jeune homme.

Et, prenant dans les siennes les chères jolies mains qui cachaient le visage rougissant, il les broya presque, sans rien dire d'abord, puis, tout bas, tout bas, si bien que ce n'était guère qu'un souffle:

—Je vous aime! fit-il.

Après ce mot, il ne restait plus qu'à se taire.

Ayant prolongé quelque peu l'ineffable silence, les tempes en feu, Jacques se retira.

Georgine s'en revenait, comme lui le cerveau perdu, lorsqu'elle se vit aborder par Emile Verdon.

Il s'excusa:

—Pardon, mademoiselle, ma mère demande....

La jeune fille fronça les sourcils et, en un tel moment, elle le jugea importun jusqu'à la plus impardonnable indiscrétion. Allait-il maintenant l'espionner depuis le commencement jusqu'à la fin de ses entrevues avec tel ou tel de ses visiteurs? C'est lui qui, au début de la soirée, l'avait avertie que M. Mailliez l'attendait. Son admiration de bon chien, elle n'en avait que faire. Ce qu'elle exigeait d'abord, c'était la sauvegarde de son indépendance. La vie de pension comporte assez de petites misères pour qu'on ne dispute pas à ses tenants le privilège de leur état qui s'appelle une relative liberté de mouvements.

Mais depuis quand une femme peut-elle montrer de l'amertume quand on vient de lui dire:

—"Je vous aime"....?

Georgine résolut d'être bonne. Seulement, au moment de répondre à son interlocuteur qui attendait avec patience, en contractant d'un geste rythmique ses joues creuses de *bûcheur,* elle s'aperçut qu'elle n'avait pas saisi un seul mot de ce qu'il venait de lui raconter. Un trou noir dans sa mémoire.

Doucement, elle le pria alors de se répéter.

—Ma mère désire savoir, reprit Emile, quand elle pourra commencer les réparations, dans votre chambre. Elle sait que vous devez vous absenter pour une couple de semaines....

Son voyage aux Etats-Unis! n'était-ce pas à ce propos qu'un double aveu s'était échangé, ce soir?

Et l'inoubliable scène, à peine chose du passé, se déroulant à nouveau, devant ses yeux, elle restait là, souriante, sans répondre.

Emile la regardait.

Cette distraction fut, d'ailleurs, de courte durée; mais, à sa confusion grandissante, Georgine comprit qu'elle avait encore oublié ce qu'on venait de lui dire. La même glissade des mots hors de sa tête.

Relevant alors la tête avec cet air de reine qu'il lui arrivait souvent de prendre, surtout devant Emile:

—Demain, promit-elle, je m'expliquerai avec Mme Verdon. Ce sera assez tôt, n'est-ce pas?

—Sans doute, accorda le jeune homme. Ma mère vient de s'éloigner, reprit-il, mais elle me parlait de cela, tout-à-l'heure, et c'est la raison pour laquelle je me suis permis de vous arrêter. Je pensais qu'il vous serait facile de me répondre tout de suite, et c'aurait été une affaire finie. J'espère que je ne vous ai pas trop retardée, mademoiselle....

Georgine dit *non non,* en secouant sa jolie tête, et, comme une vision de rêve, elle disparut.

Mais l'image d'Emile l'accompagna avec la persistance d'un remords. Pauvre garçon si bon, si droit! Aussi, pourquoi s'engouer d'elle qui était à cent lieues de lui convenir? Georgine se rappelait le rire énorme de Katie lorsqu'elle lui avait dit, certain soir, justement après la visite de M. Mailliez au bureau.

—A qui je pense? A cet homme que vous voyez là, de l'autre côté de la rue.

Plombier de son état, Emile pouvait compter sur de jolis salaires, ce qui ne l'empêchait pas de se tuer à travailler. C'est que sa mère qui réalisait elle-même, aujourd'hui, de jolis profits à tenir pension, n'avait pas toujours été riche. Restée veuve de bonne heure et dans de cruels embarras d'argent, elle avait dû beaucoup peiner pour élever son petit garçon et cette école de la pauvreté, à laquelle il s'était vu sitôt soumis, devait sans doute influencer toute sa vie le jeune Verdon.

Georgine s'impatiente devant cette figure triste qui la poursuit, telle qu'un fantôme des vieux contes anglais, alors qu'elle aimerait s'abandonner toute au souvenir de Jacques Mailiez. Ce garçon qu'on estime et qu'on vante, il n'est même pas bon fils jusqu'à trente ans, il refuse encore d'amener à sa mère la belle-fille, future petite maman, que celle-ci appelle de tous ses voeux.

Après cet arrêt rigoureux, Georgine écarte résolument la fatigante obsession et, les yeux fermés, bien seule dans sa chambre parfumée de jeune fille, elle songe qu'on lui a dit, ce soir:

—"Je vous aime".

DEUXIEME PARTIE

I

Situé au troisième, c'est un appartement de quatre petites pièces qui doit s'ensoleiller, le jour, et qui, pour le moment, est propret, rangé, tel enfin que Georgine n'aurait pu se le représenter d'après l'apparence lourde et, tranchons le mot, vulgaire de celle qui l'habite.

Cette première favorable impression s'accentue maintenant que la jeune fille pénètre dans le salon qui donne sur le Boulevard et que meublent de vieux fauteuils sans style connu et recouverts de velours. Bien plus, il lui semble qu'elle se *reconnaît* ici, tant l'aspect de ce mobilier est honnête et tant l'atmosphère qu'on respire est calme et apaisante.

Dans son cadre familier, désaffublée de ses antiques vêtements de sortie, Mme Favreau elle-même a meilleur air. Elle a dû être très blonde, cette femme, et qui sait? pas plus laide qu'une autre....

Voyant que sa visiteuse s'absorbe, Mme Favreau s'écrie soudain avec une hardiesse feinte et tandis qu'elle regarde presque pardessus son épaule:

—Il ne vous en a pas trop coûté de venir ici?

—Y pensez-vous, marraine?.... proteste Georgine plus touchée qu'elle ne s'était attendue à l'être. Mais c'est la Providence qui vous a mise sur mon chemin. Vous avez

connu mes parents dont j'ignore à peu près tout; vous avez fait pour moi les promesses du baptême et vous croyez que je vous bouderais, après vous avoir trouvée.... Je ne suis pas un monstre.

Un monstre? Elle n'en avait toujours pas le physique cette jolie créature saine, fraîche et si gracieuse en ses mouvements.

Mme Favreau soupira.

Elle eût aimé posséder une fille comme celle-ci qu'elle eût adoptée pour confidente. Mais le ciel ne lui avait donné que des fils dont quatre lui demeuraient, tous plus mauvais sujets les uns que les autres. Ils vivaient, comme elle disait, "épaillés" un peu partout et ils ne reparaissaient à la maison que lorsque, d'aventure, leur bourse se trouvait à sec.

Sur ces pensers dont elle garda pour elle la teneur, Mme Favreau éprouva le besoin d'ajouter sa main devant sa figure. Toujours ces mouches....

—Demeurez-vous seule, ici, marraine? s'informait Georgine.

—Eh oui, lui fut-il répondu, sur un ton résigné.

—Vous n'avez jamais eu d'enfants.

—J'en ai eu cinq et je peux dire que ç'a été cinq de trop.

—Mon Dieu! fait Georgine dont les prunelles agrandies interrogent peureusement:

Devant cette évidente sympathie, la pauvre femme sentit se fondre ses dernières appréhensions. Son coeur se dilata soudain, rejetant ses digues habituelles et la lamentable histoire monta jusqu'à ses lèvres.

Son mari, lorsqu'elle l'avait épousé, était beaucoup plus âgé qu'elle mais encore bel homme et charmant. Cependant, elle ne s'était jamais sentie tout à son aise avec lui, non qu'il fût méchant, mais si différent d'elle: hardi "plein de tours", l'intelligence vive, la parole ingénieuse. Il était parti beaucoup trop tôt, malheureusement. Ses enfants lui ressemblaient comme de fidèles copies et c'est lui qui aurait pû les mâter. Elle n'avait pas su. A dix ans, ils lui faisaient déjà la loi et aujourd'hui, ils se souciaient d'elle comme de leur premier jouet.

L'aîné, de cinq ans plus âgé que les autres, valait mieux qu'eux et encore avait-il trouvé le moyen de broyer le coeur de sa mère en se mariant contre son gré, le jour de ses vingt et un ans. Il avait épousé une fille des Etats, mi-canadienne, mi-irlandaise, et d'une pauvreté crapuleuse.

Afin d'échapper aux reproches ou peut-être, de mieux marquer son indépendance, il avait quitté la ville, en se mariant. C'est par des étrangers et longtemps après que sa mère avait appris le terrible accident de travail qui lui avait coûté la vie, deux mois seulement après son mariage. Elle n'avait jamais su ce qu'était devenue sa jeune femme que ses parents avaient suivie hors de Chicago, lorsqu'elle s'était mariée.

—N'aurait-elle pas eu d'enfants? interroge Georgine. Mme Favreau s'agite, tourne la tête à droite, à gauche pour déclarer enfin:

—Je ne pense pas.

Déjà, cependant, elle éprouvait un remords d'avoir si continument parlé d'elle et des siens. Elle s'imagina que sa filleule devait se faire d'elle une bien piètre opinion et, désireuse de réparer un peu, elle questionna à son tour la jeune fille sur ses souvenirs personnels.

Docile à l'invitation, Georgine raconte ce qu'elle savait, depuis ses premières années jusqu'à ses débuts dans le monde — le monde où l'on travaille, pas celui où l'on s'ennuie.

Tandis qu'elle s'animait à parler de la sorte et devenait encore plus jolie, son interlocutrice sentait sa convoitise du début reprendre possession d'elle. Si donc cette enfant était sienne!.... Pourquoi, du moins, ne réuniraient-elles pas leurs deux vies esseulées? La tentation la travaillait fortement de lui demander là, tout de suite, à cette filleule qui lui paraissait sage autant qu'avenante et sans un soupçon de marque, de venir se pensionner ici, aux conditions qu'elle établirait elle-même.

Seulement, c'était bien coûteux à formuler, cette demande, surtout à une première visite. Mieux vaudrait temporiser.... Attendre de connaître quel était au juste son genre de vie avant que de lui proposer le sacrifice de ses habitudes. Qui sait si, quelque jour, elle ne prendrait pas elle-même les devants? Elle serait ici, proche de cette jeune fille qu'elle accompagne si souvent et pension pour pension....

Comme Georgine se tait, elle interroge:

—Cette française qui demeure tout près d'ici, est-elle votre parente ou seulement votre amie? Je ne voudrais pas pousser la curiosité trop loin....

—Vous me faites plaisir, marraine, en vous intéressant ainsi à ce qui me concerne. Melle Lépée, Charlotte, est ma meilleure amie. Je l'ai connue au journal où elle était entrée avant moi.

—C'est elle, je suppose, qui vous a présenté ce jeune homme dont vous me parliez, en arrivant?

A ce rappel de Jacques, un enchantement paraît dans les beaux yeux de Georgine.

—Pas du tout! s'écrie-t-elle. Il est venu de lui-même, ou si l'on veut par un effet de télépathie.

Comme son hôtesse paraît mal à l'aise devant ce mot savant, Georgine se reprend avec habileté.

—Outre mon travail de secrétaire, dit-elle, je donne un article par semaine au journal où je suis. Malliez travaille aussi à un journal, lequel s'imprime en français. Ayant lu mon premier billet, il désira me connaître et me proposa de le traduire ainsi que d'autres parmi ceux qui suivraient, pour son propre journal....

—On dirait presque un conte.

—Toute ma vie est un conte de fée, proclame Georgine, non sans une pointe de vanité satisfaite. Mon amie Charlotte me le répète sans cesse. Pauvre Charlotte! Pour elle, c'est bien différent: j'ai rarement vu une vie aussi régulière. Mais savez-vous, marraine, que vous ne m'avez encore rien dit de mes parents?

—Ah bien, mon Dieu, que voulez-vous que je vous en dise? s'écrie Mme Favreau avec cette brusquerie désabusée dont, par deux ou trois fois déjà, elle a donné le spectacle à la jeune fille. Je les ai très peu connus, après tout.

Mais, se rappelant à temps que sa filleule s'est rendue ici, ce soir, surtout pour entendre parler de ses parents, elle rougit et sa main doit chasser un essaim formidable de mouches . Enfin, elle reprend:

—Votre maison était à trois portes de la nôtre, mais vous comprenez qu'il n'y avait pas beaucoup de relations entre notre famille et la nôtre. Votre père était pharmacien et mon mari simple machiniste. D'ailleurs, lui qui savait mieux s'exprimer que moi, il adressait assez souvent la parole à votre père ou aux enfants; mais, pour ma part, je les connaissais seulement de vue et par ce que j'en entendais dire. Je peux bien vous dire que vos parents passaient pour un peu hauts. Je ne les blâme pas: j'approuve ceux qui savent tenir leur rang. Un jour, le feu prit chez vous et mon mari qui était d'une générosité folle quand il s'y mettait, risqua sa vie, on peut bien le dire, pour sauver un de vos frères. Il n'y réussit pas, c'est vrai....

—Un de mes frères est mort brûlé? s'écria Georgine avec horreur.

—Il a été asphyxié par la fumée. C'était un petit infirme qui n'avait jamais marché. Votre père était robuste mais votre mère, maladive. Il me semble la voir: une petite femme brune, chétive, toujours si bien mise et distinguée..... On la disait bonne musicienne.

—Est-ce que je lui ressemble?

Mme Favreau pencha la tête et parut se recueillir.

—Non, prononça-t-elle enfin, je vous mettrais plutôt du côté de votre père. Il portait sa barbe, une barbe brune qu'il taillait en pointe, et cela lui cachait une partie de la figure, mais pour les yeux, le nez, vous avez quelque chose de lui, autant que je peux me représenter son image. Il y a si longtemps de cela. Mais qu'est-ce que j'avais donc commencé à raconter?

—Que le feu avait pris....

—Ah bon. Mon mari s'était brûlé les mains. Le docteur — je ne sais pas s'il était médecin, mais tout le monde l'appelait ainsi — lui fit gratuitement tous les pansements jusqu'à ce qu'il fût bien guéri et, quelques mois après, lorsque vous êtes venue au monde, il nous demanda d'être parrain et marraine. Je suis sûre qu'il s'agit de vous parce que les autres étaient tous des garçons et que votre mère est morte très peu de temps après votre naissance.

—Est-ce moi qui a été la cause de sa mort? demande Georgine tout attristée.

—Comme je vous le disais, votre mère n'était pas très forte et votre père a prétendu que cet incendie et surtout la mort de votre petit frère l'avaient trop fortement ébranlée.

—Qui m'a donné les premiers soins, alors?

—Je crois qu'on vous a placé dans un hôpital de maternité. Peu après, votre père a vendu sa pharmacie et il est allé s'établir à Détroit, en sorte que nous n'avons plus entendu parler de lui.

—J'avais combien de frères? interroge Georgine à qui il semble vivre un rêve.

—Trois. Quatre avec le petit infirme.

—Et dire qu'ils vivent très probablement encore. Et mon père aussi! Je ne comprendrai jamais comment j'ai été ainsi séparée des autres. Ah! marraine, pourquoi vous être laissée intimider par mon père et ne m'avoir pas suivie! Tenez, voilà pour votre punition.

Et passant son bras autour du cou de la

vieille femme, Georgine l'embrasse sur chaque joue.

—Mais maintenant que je vous ai trouvée, c'est moi qui ne vous laisserai plus. Pas plus tard que demain, j'écris à Détroit. J'ai déjà tout un programme dans la tête. Non, mais comment suis-je tombée entre les mains de ces vieux Foley....

—Il y a beaucoup de Foley aux Etats-Unis.

—Ce devaient être des serviteurs, continue Georgine qui s'exalte peu à peu. N'avais-je pas raison de prétendre que ma vie ressemble à un conte. Il s'agit maintenant d'en reconstituer la trame. Permettez, marraine, que j'aille quérir, dans ma poche de manteau, certain carnet que j'y ai mis justement en vue des notes que je comptais prendre sous votre dítée, et permettez, aussi, que je vous pose quelques questions très précises. Une employée de notre Journal part à la fin de cette semaine pour Chicago et les environs et elle veut bien m'aider dans mes recherches. Si je réussis, ce sera grâce à vous tout d'abord. D'ailleurs, je ne manquerai pas de vous tenir au courant. Songez quel bonheur immense, extraordinaire, ce serait pour moi si je pouvais retrouver mon père et mes frères. Je croyais mon père mort depuis longtemps et je pensais n'avoir jamais eu de frères. A mes questions enfantines, les vieux Foley répliquaient la plupart du temps qu'ils ne savaient pas.

Mme Favreau se prêta de bonne grâce à l'interrogatoire qu'on lui fit subir. La solitude à laquelle les circonstances l'avaient condamnée n'était pas toujours rose. Ca lui était une vraie douceur de s'épancher, ce soir, avec cette aimable enfant, et de revivre devant elle ses lointains souvenirs de jeune femme.

Il approchait dix heures lorsque Georgine prit congé, sous la promesse formelle de revenir bientôt.

Sûre des habitudes de Charlotte, elle ne voulut pas reprendre le chemin de la ville avant d'avoir été sonner chez elle.

—Amie Georgine, vous êtes épatante! après avoir ouï ce qu'on lui narra. Vous devez avoir eu pour seconde marraine la dernière des fées ou je n'y entends rien.

Qu'en dis-tu, petite mère?

—Il est certain que la destinée de Melle Favreau sort de l'ordinaire. De quelle manière comptez-vous agir, petite, pour retrouver la trace de vos parents?

En quelques mots, Georgine lui fit connaître le programme qu'elle venait d'ébaucher et, tandis qu'elle s'expliquait ainsi avec la bonne dame, son regard rencontrait avec plaisir les bibelots délicats, les gravures artistiques, les mille et un détails de ce temple du goût qu'était le logis des dames Lépée.

Au plus intime d'elle-même et, en demandant bien fort pardon à sa marraine, la jeune fille raffinée qu'elle était s'avouait:

—"C'est ici que je me sens la plus chez moi. Est-ce ma faute si mon ascondance me vaut ces dispositions? Un hasard a voulu que je porte votre nom, marraine; un autre hasard, plus capricieux encore a fait que des liens spirituels se sont établis entre nous; mais que nous sommes loin l'une de l'autre!"

Mais lorsqu'elle eut pris le tramway pour revenir et qu'elle se vit passer sous les fenêtres de la pauvre femme doublement solitaire, de par son isolement et sa surdité, Georgine modifia son monologue.

—"Tout de même, se dit-elle, elle est bien bonne, bien maternelle, et je me sentais heureuse tout à l'heure, dans son salon du bon vieux temps. Grâce à elle, je me retrouverai peut-être une famille, moi! Aussi, je veux lui être secourable, à mon tour. Plaise à Dieu que je réussisse...."

II

—Ouf! s'écria Georgine, en se renversant sur son fauteuil.

Quelques minutes durant, elle s'immobilisa dans cette pose d'un repos bien mérité, puis, elle se dit qu'il ne fallait pas laisser attendre Mme Verdon indéfiniment. Tout à l'heure, en rentrant, elle avait averti qu'elle souperait, comme la veille, un peu tard, à cause d'une besogne à expédier. Or, il approchait sept heures et comme elle venait de cacheter sa dernière lettre, elle allait se rendre immédiatement à la salle à manger.

Depuis lundi, c'est-à-dire depuis sa visite à sa marraine, Georgine pouvait se flatter d'avoir fait diligence. Démarches, sollicitations et, surtout, correspondance avaient dévoré ses habituels loisirs; mais, pour retrouver son père et ses frères, Georgine était prête à de plus grands sacrifices encore. Quand ses économies amassées avec une si constante régularité devraient y passer toutes, elle était résolue à ne plus s'accorder de repos qu'elle ne *sût,* au moins.

Au journal, chacun connaissait sa dernière aventure et les sympathies lui étaient acquises. Jacques Malliez travaillait pour elle, également. Enfin, Miss Munroe était partie pour la République voisine munies d'in-

formations complètes et, bien que ce fût de Détroit qu'elle attendit le mot de la fin, un ferme espoir la rattachait aussi à l'intelligente Miss Munroe.

Dans la salle à manger, Georgine trouva Emile Verdon déjà attablé; sa mère se préparait à prendre place à ses côtés. Elle offrit à sa pensionnaire de se retirer dans la cuisine, avec son fils, mais la jeune fille leur défendit d'en rien faire.

—Je souperai en votre compagnie, décida-t-elle. Ce me sera un avant-goût de la vie de famille.

—Je pensais que vous viendriez un peu plus tard, à peu près comme hier soir, fit Mme Verdon, en manière d'excuse.

Emile se taisait mais ses yeux roux, légèrement exorbités, s'exaltaient de plaisir.

—Ainsi donc, reprit sa mère, vos affaires avancent, Melle Favreau, puisque vous parlez déjà de vie de famille?...

—Ma part est faite, désormais; il ne me reste plus qu'à attendre les résultats.

—Il n'y a pas à dire: vous êtes *d'affaires.*

—Quant à cela, je m'en vante.

—Mais le revers de la médaille, c'est que si tout arrive suivant vos prévisions, nous allons vous perdre.

—Chère madame, fit Georgine de sa voix rieuse, a-t-on jamais rencontré des roses qui fussent sans épines?

—Je vous regretterais. Une pensionnaire modèle comme vous et que je garde depuis trois ans....

Du coin de l'oeil, Georgine observait Emile. Elle vit les muscles bouger, aux joues creuses du pauvre garçon.

—"Mais il m'aime sérieusement, se dit-elle. Quelle folie! Un garçon, à l'ordinaire, si sensé. Il est vraiment temps que je quitte cette maison."

Inconsciemment, croyant obéir à l'enthousiasme qui gonflait ses veines depuis ces sensationnelles révélations de sa marraine, Georgine déployait toutes ses grâces devant le jeune homme que le mutisme paraissait avoir frappé pour toujours.

En vérité, il avait peine à avaler; mais on l'eut payé cher pour qu'il l'avoue. Au lieu de cela, il mastiquait en conscience et il eût voulu que ce repas se prolongeât indéfiniment.. La minute présente le possédait si bien, en sa douceur presque irréelle, qu'il avait seulement tressailli à l'affligeante perspective qu'ouvraient tout à l'heure les paroles de sa mère. Melle Favreau s'en aller?.. Ces mots manquaient de poids, pour lui.

Cependant, il considérait avec ennui ses mains assez fines, mais déformées par le travail et qui s'obstinaient à conserver une teinte noirâtre quoiqu'il eût bien soin, chaque soir, de les enduire de savon mou et de jouer là-dedans avec l'énergie qu'on lui savait.

Celles de sa voisine, blanches, mignonnes à souhait, si douces à l'oeil, planaient à tout moment au-dessus de son assiette, comme des ailes de colombe. Et puis, Melle Favreau n'avait pas, pour manier ses ustensiles, les mêmes gestes que lui ou sa mère.

Ces réflexions réunies faisaient à l'âme d'Emile comme un étau, une sorte de camisole de force qui le gênait mais sans posséder le pouvoir de faire taire la délirante chanson de joie qui, pour l'instant, affolait son coeur.

Gentiment, Georgine prit plaisir à prolonger ce repas qui resterait pour Emile une heure inoubliable de sa vie.

Devant eux, Mme Verdon laissait un sourire relever le coin de ses lèvres minces et, parfois, elle tournait vers son fils des yeux inquiets.

Ce même soir, comme Georgine se préparaît à se mettre au lit, la tête toute pleine des événements de cette semaine féconde, soudain, une idée baroque la saisit.

Le choc fut si formidable qu'elle tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur une chaise et, la main au coeur, la figure exsangue, elle parut se changer en une statue de marbre.

Cette inquiétante immobilité se prolongea longtemps, jusqu'à quinze minutes peut-être, puis, le souffle se fit plus régulier dans la poitrine de la jeune fille, ses yeux perdirent leur fixité et la sueur, à son front moite, s'évapora peu à peu.

—"Quelle secousse! prononça-t-elle tout haut, comme si elle eût eu besoin du son de sa voix pour se rassurer pleinement. C'est la plus grosse émotion de ma vie. Heureusement que c'est fini!"

A peine couchée, elle s'endormit, mais pour s'éveiller bientôt et ne plus pouvoir, cette fois, retrouver le sommeil que par pénibles intervalles; alors, des rêves tumultueux la fatiguaient au point qu'elle se leva, le lendemain, absolument brisée et d'une humeur exécrable.

Elle se fût écoutée qu'elle eût grogné sans cesse et répliqué sur tout. C'eût été parfaitement déraisonnable. Aussi, n'en fit-elle rien. Ce qui n'empêcha pas Mme Verdon de remarquer les traits tirés de la jeune fille, son air chiffonné, regrettable état de choses

qu'elle déplora tout haut sans que sa pensionnaire lui en témoignât de gratitude.

—Seriez-vous souffrante? insista-t-elle.

—Je me porte bien, merci, mais c'est à peine si j'ai fermé l'oeil, cette nuit.

—Comment! vous l'intrépide dormeuse..

—Eh bien oui, moi l'intrépide dormeuse, j'ai fort mal reposé, voilà.

—C'est à mettre dans les annales de la maison, crut devoir renchérir la bonne dame, à son ordinaire plus adroite.

Georgine se mordit les lèvres pour ne pas répliquer par quelque verte impertinence qui, en l'occurence, eût pu porter le nom de méchanceté.

Au bureau où elle se rendait pour la dernière fois de la semaine, puisqu'on était au samedi, son patron lui parut insipide comme jamais et elle eût éprouvé, à le gifler, un contentement rare. Sa voix, sons moëlleux d'Anglo-saxon, ses gestes brefs, toujours les mêmes, sa figure de bellâtre, jusqu'à sa façon d'écraser les talons, en marchant, tout l'exaspérait.

—"Voyons, se gourmandait-elle, voyons!"

Enfin, cette exécrable matinée qu'elle commençait à croire interminable s'acheva et la jeune fille quitta le journal en se répétant sans plaisir que toute l'après-dîner et le lendemain par surcroît lui appartenaient sans partage.

Contre son attente, elle dormit cette nuit-là d'un sommeil de plomb et l'exquise sensation de repos qu'elle éprouva, au réveil, ramena à ses lèvres le sourire absent depuis vingt-quatre heures.

Lorsque Jacques vint la voir, à la fin de la journée, elle se moqua bien haut et en riant jusqu'à creuser à fond ses fossettes de ce qu'il ne lui trouvait pas son air habituel.

—Vous finiriez par me le faire croire, protestait-elle. Et, le mettant au défi de préciser:

—Mais enfin, insistait-elle, qu'ai-je de tellement différent?

—Ce seraît plutôt à vous de me renseigner, riposta-t-il. Vous intervertissez les rôles.

Le soupçon qu'elle pouvait lui cacher quelque chose l'indisposa soudain et quittant le ton de douce intimité dont il ne s'était jamais départi, avec elle, il adopta à sa place un mode d'ironie légère et de badinage qui fit froid au coeur de la jeune fille.

Comme elle lui posait une question, à un certain moment:

—Sans doute, marquise, répondit-il en accentuant d'une profonde inclinaison de la tête.

Cette piquante allusion au titre de marquis que Georgine avait attribué à son aïeul français — par ailleurs de bonne foi et d'après des témoignages qu'elle n'avait nullement sollicités—l'atteignit en plein coeur et elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Un effort désespéré aidé du levier de son orgueil les lui fit refouler mais, du coup, le charme se trouva rompu entre elle et Jacques.

A ce moment tragique, ce fut l'image d'Emile qui, doucement, se profila dans son esprit. Celui-là n'était ni français ni marquis, pas même journaliste, mais c'était un coeur d'une extrême délicatesse, un esprit sans marque, enfin un type de brave canadien façonné des multiples et inappréciables qualités de la race. Heureuse la femme à qui il offrirait pour la vie son bras vaillant.

Jacques perçut très vite qu'il venait de gaffer. Il s'affligea, certes, mais surtout, il se dit que si la légère chiquenaude pouvait profiter à sa chère Georgine, ils y gagneraient tous deux en félicité future. Il n'avait pas été sans discerner, dès le commencement, l'énorme dose d'amour-propre et même de prétention qui gâtait cette riche nature. Et, sérieusement inquiet parfois, alors qu'il rêvait d'elle en lançant au plafond la fumée de sa cigarette, il s'était demandé si cette déformation d'esprit ne leur réservait pas, pour plus tard, de graves mésententes. Aussi, était-il résolu à attendre que son caractère se fût amendé avant de prendre avec elle le moindre engagement.

Un jour, elle s'était montrée si bien elle-même, en ce qu'elle était de meilleure, si aimante et spontanée et simple comme une primitive, qu'un cri lui avait échappé: "Je vous aime!"

Oh! il ne l'avait pas oublié. Il ne désavouait pas, non plus, cet aveu seulement prématuré, mais plutôt que de s'exposer à détester un jour sa Georgine, il préférait temporiser aussi longtemps que ce serait nécessaire. Car il entendait être chez lui le maître, celui à qui sa femme ne se croirait pas trop supérieure.

Il se retira plus tôt que de coutume mais, en dépit de l'agacement qui faisait ses gestes nerveux, une grande satisfaction s'implantait en lui et jamais Georgine ne lui avait été aussi chère.

Deux jours, trois jours passèrent et Georgine commença de recevoir des réponses à ses

lettres. Sa main tremblait en décachetant les enveloppes mais, comme elle s'y était attendue, ces premiers messages hâtifs restaient nuls, comme renseignements. Ceux qui suivraient ne manqueraient pas d'être plus conséquents et surtout, la jeune fille gardait la conviction que c'est de Miss Munroe qu'elle obtiendrait le vrai fil conducteur à l'aide duquel ses recherches deviendraient jeu d'enfant.

Maintenant que sa destinée était près de se prononcer, une angoisse affreuse la tenait. Par moments, elle craignait même de devenir folle et, de toute son énergie tendue, elle appelait le moment de la délivrance, quel que fût le visage qu'il dût lui montrer.

Il arriva enfin comme tout arrive. Ce fut d'une lettre que jaillit l'étincelle révélatrice. Elle était partie de Détroit et la suscription en avait été tracée par une main masculine, ferme et décidée. Georgine la lut lentement, jusqu'au bout, jusqu'à la signature qu'elle n'avait pas cherché à déchiffrer avant le reste.

Tout devenait si clair qu'elle demeura un moment, comme hébêtée, puis, une rage de désespoir la saisit et courant à son lit, elle se jeta dessus et enfouit sa tête dans les oreillers. Longtemps, elle pleura, sanglota, se mordant les poings et articulant des phrases entrecoupées.

La nuit aurait pu la surprendre dans cette posture si le timbre, tout-à-coup, n'avait retenti par trois fois.

Georgine reconnut l'appel. Ramenée au sentiment de sa responsabilité, elle se leva et vint se pencher sur la balustrade de l'escalier en s'informant de ce qu'on lui voulait.

Avec ses menues nuances, la voix d'Emile Verdon parvint jusqu'à elle.

—C'est ma mère qui s'informait de vous, mademoiselle. Le souper achève et elle s'imaginait que vous pouviez être malade.

—En effet, je suis malade, reprend Georgine qui sait à peine ce qu'elle dit. Mais qu'on ne s'inquiète pas de moi: je n'ai besoin que d'une absolue tranquillité.

Et elle retourne à sa chambre y dévorer en paix son épouvantable chagrin.

III

La stupéfaction de M. Hannett fut à son comble, lorsqu'il ouït les paroles de sa secrétaire et s'il avait pu ouvrir plus grands les yeux, il est certain qu'il l'aurait fait.

Méprisante, Georgine attendait qu'il voulut bien reprendre ses esprits.

—Miss Favreau, s'écria enfin le rédacteur en second, vous dites que vous songez à nous quitter?

—C'est bien ce que j'ai dit.

Il s'efforça à sourire.

—Vous vous mariez? demanda-t-il.

—Non, répliqua sèchement Georgine, mais j'ai besoin d'un repos et j'ai résolu de le prendre.

Besoin de repos, cette fraîche jeune fille qui besognait ici sans défaillance depuis plus de trois ans? Le patron jugea l'excuse douteuse. Mais alors, quel pouvait être le mobile de cette absurde décision qu'elle annonçait d'un air furieux? Avec le salaire qu'on lui servait et portée sur la main.... M. Hannett flaira un mystère et, de tout cela, il se sentit marri autant que faire se pouvait.

—Cela coûte cher se reposer, émit-il, lorsqu'on paye pension et qu'on ne gagne plus rien.

Piquée, Georgine lui nomma Mme Favreau et sans trop mesurer ses paroles, elle lui apprit sur le champ que le plus grand bonheur de cette femme serait sans doute de la prendre chez elle.

—Ah! bien, fit-il.

Brusquement, il sortit, mais pour reparaître aussitôt. Il fourragea dans ses papiers, fit quelques pas autour de la pièce et, finalement, revint se planter vis-à-vis de la jeune fille.

—Miss Favreau, demanda-t-il, nous continuerez-vous vos chroniques?

Georgine entendit avec peine cette petite phrase et elle battit un moment des paupières avant de répondre:

—J'abandonne tout.

Il essaya d'obtenir qu'elle continuat au moins ce travail littéraire. Ce n'était qu'un amusement écrire ce petit bout de prose, une fois la semaine. *Faverol* était déjà connue et aimée.

Evidemment troublée, la jeune fille ne s'en montra pas moins décidée à fond.

M. Hannett eut alors un geste nerveux.

—Je regrette, avoua-t-il. Et laissez-moi croire que vous-même, vous vous repentirez, un jour, mais il sera peut-être trop tard. N'étiez-vous pas bien, ici?

—Je crois, dit Georgine, vous avoir prouvé ma satisfaction puisque voilà près de quatre ans que je suis au journal.

Mais alors?.... M. Hannett recommença d'ouvrir de grands yeux. Qu'y avait-il donc

là-dessous? Il se reconnaissait trop peu d'imagination pour déchiffrer ce mystère à base de complication féminine; impossible, il le voyait bien aussi, de fléchir sa secrétare qui, déjà, lui avait donné maintes preuves de l'énergie de ses décisions. Or, rien de plus contrariant ne pouvait lui arriver et il le prouva toute la journée par une nervosité excessive.

A cinq heures, Georgine s'arrangea pour sortir en même temps que Charlotte. Les deux amies devisaient assez gaiement de choses et d'autres lorsque Georgine interrogea tout à coup:

—Vous n'avez pas d'amoureux n'est-ce pas, Charlotte?

—Cette question!

—Dites donc, insista Melle Favreau. Je ne me rappelle plus où vous en êtes, de votre vie sentimentale.

—Eh bien, ma chérie, elle égale zéro. C'est le calme plat, dans mon coeur. La mer d'huile.

Georgine souriait.

—Alors, fit-elle, je ne vous dérangerais pas trop, jeudi, si je vous amenais M. Malliez?

—Vous nous feriez un vrai plaisir, à ma mère et à moi. Mais dites donc à votre tour, Georgine....

Et la petite française riait.

—....Il ne vous en coûterait pas trop de me l'amener, comme cela?.... Seriez-vous à ce point immunisée contre la jalousie?

—Il me déclarerait carrément qu'il vous préfère à moi que je n'en serais ni peinée ni surprise.

Charlotte s'immobilisa et ses prunelles grises dévisagèrent son amie.

—Epatantes ces Canadiennes! s'écria-t-elle enfin. Est-ce froideur? Est-ce générosité, détachement super-humain? Mais en aucun temps, une française ne se résignerait à tenir un pareil langage, étant donnée la nature de vos relations avec M. Mailiez.

—Il y a relations et relations, fit au hasard Georgine.

—Est-ce que vous ne l'aimez plus?

—Qui prétend que je l'aie jamais aimé? J'admets que mon imagination a beaucoup travaillé en sa faveur; mais que le coeur ait été pris, c'est une autre question. S'il vous agrée, Charlotte, et que vous lui plaisiez également, oubliez-moi tous les deux et suivez votre destinée. Surtout, n'allez pas vous amuser à me plaindre car ce serait de la compassion inutile: je vous en donne ma parole.

Charlotte s'empara des mains de sa compagne.

—Qu'avez-vous, Georgine? demanda-t-elle. Il se passe quelque chose?... Mais pourquoi si tôt désespérer?

Georgine se dégagea avec impatience.

—Française! s'écria-t-elle à son tour. Romanesque! Plaise au ciel que nous restions encore longtemps un peuple sans littérature. Nous passerons pour inférieurs, mais la raison y gagnera d'autant!

—Ta ta ta ta.... jeta vivement Charlotte. Vous voilà fâchée? Alors, changeons de sujet, Georgine chérie. Mais, sous leur couche de glace, les Canadiennes sont donc de vrais volcans? Or, moi, j'ai une peur affreuse des volcans. Mais là, affreuse!

. . . .

—Miss Favreau! appela le rédacteur en second.

Georgine se retourna.

Nerveux, M. Hannett mordait ses lèvres qui formaient, dans son visage aux traits un peu ramassés, un si agréable dessin.

—Ne pourriez-vous, demanda-t-il, m'accorder quinze petites minutes? Vous les reprendrez en congé, demain.

Georgine fronça les sourcils. Il n'était rien qui lui déplût comme ces retenues après l'heure. Mais, se rappelant au même instant, qu'elle n'en avait plus que pour trois jours à travailler au journal, elle voulut donner à sa réputation de se montrer gracieuse jusqu'à la fin.

Aussi revint-elle gentiment s'asseoir à son pupitre et là, droite sur son siège, elle attendait une dictée de son patron, quand celui-ci vint se poster en face d'elle.

Il croisa les bras et, souriant:

—Miss Favreau, demanda-t-il, en êtes-vous toujours à votre décision de nous quitter?

—Sans doute, répliqua le plus naturellement du monde, Georgine.

—Bien, moi, je ne peux pas me résigner à vous perdre. Voilà deux ans que nous collaborons: vous imaginez bien qu'il m'est impossible d'accepter vos paroles de gaieté. D'autre part, j'ai entendu dire, enfin . . . Ne m'accusez pas d'indiscrétion, car c'est une simple bonne chance qui a voulu que je sache. Puisque vous êtes libre de vous-même, je vous fais une proposition loyale: consentiriez-vous à devenir ma femme?

En cette minute de résolution, la *froide Georgine,* comme eût dit Charlotte, se croyait à la hauteur de n'importe quelle surpri-

se. Cependant, elle resta bouche bée devant l'offre de l'original anglais.

Celui-ci, l'aveu enfin prononcé, parut retrouver quelque aisance. Il se déraidit et, en prévision des objections qu'on allait lui servir, il commença de plaider lui-même sa cause. Il était protestant, mais sa femme resterait libre de pratiquer la religion catholique qui était la sienne; de même, elle élèverait ses enfants comme bon lui semblerait. Si elle le désirait, il lui servirait une pension régulière, tant pour les frais d'entretien de la maison que pour ses dépenses personnelles. Jamais il ne lui demanderait compte de l'emploi de cet argent. Son unique désir était que la paix régnât, chez lui, ainsi que la confiance mutuelle.

Il devenait presque éloquent et ce qu'il disait là, d'abondance, on devinait qu'il avait dû le ruminer depuis longtemps. Georgine en demeurait touchée. Elle songeait qu'en corroborant à cette offre de M. Hannett, son désir de *disparaître* se trouverait accompli: elle changerait de nom, de qualité, même de race. Le projet comportait vraiment un côté fort attrayant, si attrayant que Georgine pouvait croire que sa bonne étoile lui restait, malgré tout fidèle.

Pour l'instant, une force invincible faisait encore obstacle, cependant. C'est si grave, pour une canadienne, épouser un anglais! Ils sont nos maîtres. En isolant les cas particuliers, on peut dire qu'ils nous méconnaissent. N'avons-nous pas, aussi, un besoin impérieux de toutes nos forces? Se donner à l'autre race n'est rien moins qu'une trahison: une perte du côté français, une gloriole du côté anglais.

Mais à l'extrémité où elle se trouvait réduite, ce mariage devenait pour elle une véritable tentation.

Elle reconnaissait avoir, jusqu'ici, accordé trop peu d'estime à son patron. Il était honnête, travailleur, non sans talent ni culture et puis.... si joli homme! Oui, il était destiné à connaître l'amour, comme elle après tout. Ils formeraient, tous deux, un couple superbe. Il l'aimait donc depuis longtemps pour se déclarer ainsi, à la première velléité de la perdre? Elle ne s'en était jamais doutée. C'est qu'elle avait nourri des préjugés à son égard; elle lui devait une réparation.

Humblement, son embarras revenant à la surface, M. Hannett sollicite une réponse.

—M'accorderiez-vous jusqu'à samedi? sollicite Georgine qui, d'instinct, baisse les yeux. Je vous ferai alors connaître ma décision.

Et, comprenant qu'à cet entretien se borne le travail supplémentaire pour lequel il l'a retenue, elle quitte le bureau.

Sur le chemin du retour, les pensées les plus contradictoires s'entrechoquent dans sa tête; regrets, désirs, craintes, hésitations, font elle ne peut plus se reconnaître dans le dédale de ses sentiments.

—"Mais pourquoi, se demande-t-elle à certains moments, pourquoi cette perturbation dans ma vie? Je deviens folle...."

Alors, son terrible orgueil s'interpose. Non, elle n'est pas folle. Elle fait bien de quitter le journal, de rejeter Jacques et de se préparer, aussi, à laisser Mme Verdon. Que son honneur fût sauf, d'abord; qu'importaient les meurtrissures?

Il se pouvait, toutefois, qu'elle eût eu tort de donner sa démission au journal avant que de s'être trouvé une place ailleurs. En dépit de ses recherches, rien n'avait abouti, encore. Evidemment, un mariage arrangerait tout. Puisqu'elle devait renoncer à Jacques, pourquoi n'épouserait-elle pas le bel homme qui l'adorait et qui le lui avait dit? C'est qu'avant toute considération, l'idée de passer aux vainqueurs la révoltait. Bah! n'était-elle pas déjà brisée aux humiliations, sans compter qu'elle portait dans ses veines une goutte de sang que, pour n'être pas anglais, n'était pas canadien non plus.

En entrant à la pension, elle se croisa avec Emile et, à la vue du jeune homme, un tressaillement inexplicable la secoua. Emile, c'était là l'homme bon par excellence et fiable, et courageux, ignorant du sarcasme et indulgent aux détails qui font le tourment des femmes. Jacques était orgueilleux. Ces derniers temps, surtout, il n'avait pas laissé passer une occasion d'humilier celle qu'il prétendait aimer. Il s'exécutait avec esprit, sans doute, et sous le couvert d'un enjouement fort habile, mais l'intention déplaisante n'en demeurait pas moins et Georgine sentait qu'elle ne pourrait plus, désormais, supporter ces méchants coups d'épingle.

Elle voyait même que, sans trop s'en douter, c'est la vérité qu'elle confiait, l'autre jour, à Charlotte : elle n'avait pas dû *aimer* Jacques Mailiez.

D'ailleurs, sa vraie vie, elle se préparait seulement à la commencer et son premier geste était d'écarter Jacques de son chemin. Cela, c'était décidé. Il restait bien Emile... Mon Dieu, oui. Quoique sûrement sur le

chemin de la fortune, sa situation sociale actuelle n'était pas ce qu'on peut appeler brillante. Mais Georgine avait-elle le droit d'être si difficile?.... Quoi qu'il en fût, Emile possédait du caractère, ce qui ne se rencontre jamais chez le vulgaire. Comme M. Hannett, lui aussi l'adorait....

Georgine était rendue à sa chambre. Accablée, elle retira son chapeau et, comme l'autre soir, elle se jeta sur le divan comme dans un refuge. La tête enfouie dans un mol coussin, elle resta longtemps à laisser ses pensées battre, comme un flot, ses tempes enfiévrées.

Lorsqu'elle se releva, sa dernière résolution était prise:

—"Je les fuirai tous."

IV

—Maintenant, allons chez Charlotte.

—"La perfide! songe Jacques. C'est donc sérieux puisqu'elle a calculé jusqu'aux moindres détails? Elle s'est dit que lorsque la conversation deviendrait trop embarrassante, elle n'aurait qu'à parler de la sortie à faire."

Et, tout haut:

—Eh bien, déclare-t-il, nous n'y allons plus chez Charlotte.

Georgine lève sur lui ce regard chargé qu'il ne lui a jamais vu, encore, et qui l'oppresse.

—Vous avez promis, reproche-t-elle simplement.

—Georgine, qu'avez-vous? Vous *devez* me le dire. Sachez que votre manque de confiance me blesse profondément. Il me semble que je n'ai pas mérité d'être traité avec cette rigueur.

—S'il m'était permis de le faire, croyez-vous que je refuserais de m'ouvrir à vous? A votre tour, ayez confiance. Faites crédit à mes paroles.

—De quoi me punissez-vous, Georgine? C'est après tout ce que je vous ai confié de mes souffrances de sans-patrie que vous me rejetez de la sorte? Vous avez mis le bonheur à ma portée, meilleur encore que je n'eusse pu le pressentir et maintenant, vous jouez ce jeu cruel de me le retirer? Je ne vous connaissais pas ainsi. Non, je n'aurais jamais prévu ce moment.

—Vous êtes assez jeune pour refaire votre vie.

Il eut son rire facilement sarcastique.

—Parlez pour vous, riposta-t-il.

Georgine tressaillit et elle crut que des larmes allaient paraître à ses paupières.

—Ai-je donc l'air, se plaignit-elle, de quelqu'un qui songe à refaire sa vie dans le sens qui nous occupe?

—Alors?....

—Je vous répète que j'ai compris des choses... Quand je le désirerais avec toute mon énergie, je ne pourrais plus faire votre bonheur. Je me trompais et vous aussi, Jacques, vous faites fausse route en vous obstinant de la sorte. Croyez-moi. Il vaut mieux trancher tout de suite la situation.

—C'est cela, gouailla-t-il, décidez vous-même. Vous savez mieux que moi ce qui me convient.

—Pour peu que vous le désiriez, reprenait Georgine, de la même voix lasse, Mme Lépée pourrait vous introduire dans quelques familles de compatriotes. Ses relations sont peu nombreuses mais choisies.

—Et moi je vous dirai que je vous apportais ce soir un mot bien sérieux, un mot qui lie. Ah! je suis bien tombé... Mais supposons que ce mot, je l'aie prononcé et que vous y ayez répondu; supposons que nous ayons prêté serment tous deux, au pied de l'autel. Vous voyez-vous, un beau jour, m'annonçant que vous ne pouvez plus faire mon bonheur, comme vous dites, et vous refusant même à m'expliquer pourquoi et en quoi....?

—Rien ne nous lie encore, heureusement.

Les veines se gonflèrent en V sur le front de Jacques dont la figure prit une teinte rose-vif.

—De mieux en mieux, s'écria-t-il, ma chère, vous êtes délicieuse. Mais moi, je suis bien bon de discuter avec un roc. Je devrais plutôt m'incliner et, après vous avoir remerciée de votre sollicitude pour mon bonheur, me retirer et disparaître à jamais de votre entourage. Admirez ma sottise puisque je ne l'ai pas encore fait. Au moins, c'est bien ce que vous désirez, me voir disparaître?

La réponse arriva, faible comme un souffle, mais ferme tout de même:

—Oui.

Il voulut revenir à la douceur et, ployé dans sa détresse, les doigts joints et les coudes aux genoux:

—Georgine! supplia-t-il. Si vous pensiez un peu à moi dans tout cela.... Il vous suffirait d'un bien petit effort de l'imagination pour vous représenter les souffrances de ma vie brisée. Non, elle ne se recommence pas, la vie, après qu'on s'est donné. Et si quelqu'un a été sincère en vous apportant de l'a-

mour, ce fut bien votre Jacques, ma Georgine. Dites-le moi, ce mot d'éclaircissement que je réclame à genoux et je vous promets que les choses s'arrangeront d'elles-mêmes. Il est impossible qu'un obstacle sérieux nous sépare. Il y a aussi un baromètre des âmes et ce sera pour avoir négligé de le consulter que vous vous serez effrayée à tort. S'il vous semble trop pénible de tout dire, mettez-moi au moins sur la voie et je vous promets de suer sang et eau pour parvenir à la vérité. C'est de cette soirée à Viauville que date votre détermination?

Georgine était en supplice. Depuis près d'une heure qu'ils discutaient de la sorte. Le coeur de la pauvre enfant saignait, bien plus du chagrin qu'elle causait que de sa propre souffrance. Dix fois au moins, depuis le commencement de cette détestable entrevue, elle avait failli cacher ses pauvres yeux honteux et tout avouer. Aurait-elle seulement le courage de résister jusqu'à la fin?

Lorsque Jacques rappela cette soirée d'amis à laquelle ils avaient assisté ensemble, une dizaine de jours auparavant, elle crut avoir trouvé la diversion qui les ferait sortir de ce sujet pénible.

—La soirée de Viauville, affirma-t-elle, n'est pour rien dans cette affaire, mais vous me permettrez de vous laisser voir les instantanés qu'on y a pris. C'est la petite Katie, du journal, qui les a développés.

Sans mot dire, Jacques s'inclina.

Presque en courant, la jeune fille monta à sa chambre. Chose curieuse, c'est là, surtout, qu'elle pensa étouffer de chagrin. Eloignée de Jacques et n'ayant plus, devant les yeux, sa face désolée, elle se sentit triste à mourir. Si elle lui laissait *pressentir* la chose, comme il désirait?.... Pourra-t-elle, seulement, sera-t-elle en mesure de supporter le poids de cette solitude qu'elle se prépare? *Etre seul,* elle l'a écrit elle-même, un jour, en un moment de prescience, c'est l'affreux lot des plus déshérités. A deux, tout se supporte, mais quand on est seul ...?

Cependant, lorsqu'elle reparut au salon avec, aux doigts, les petites images noir et blanc, Georgine portait sur son front la même résolution têtue qu'au début de la soirée.

Jacques ne fut pas sans le remarquer. Il avait saisi, également, son intention de ne plus discuter et s'il acceptait d'examiner les instantanés, c'était dans l'unique but de parfaire ses observations. Ensuite, il déciderait, une fois pour toutes, du parti à adopter.

Aussi prolongea-t-il son examen, en feignant un grand intérêt.

—Très réussi, affirma-t-il enfin, en rendant à sa compagne la dernière petite carte glacée.

Il consulta sa montre et ce fut lui, cette fois, qui invita:

—Allons chez Mlle Lépée.

Son accent était plus dégagé et on eùt juré qu'il avait hâte, maintenant.

Le minuscule logis que Charlotte partageait avec sa mère était un vrai nid coquet où les arrivants se virent reçus comme des amis de vieille date. Pendant que la mère et la fille rivalisaient d'amabilité à leur égard, Jacques considérait avec mélancolie le portrait de Georgine qui souriait, en bonne place, sur le piano. Sa mémoire se raffermissait, maintenant: C'était bien ici qu'il l'avait vue pour la première fois. Se pouvait-il qu'après l'avoir connue de par un aussi heureux concours de circonstances, il la perdit sottement? Cette conviction entrait mal dans son entendement. Il s'accusait d'avoir manqué de doigté dans l'exercice de ce rôle de magister assumé depuis peu. Surprise, froissée, Georgine avait dû se replier sur elle-même et "découvrir des choses", comme elle disait. Il en était sorti cette belle résolution de ne plus le recevoir. Mais, foi de Breton, le dernier mot restait à dire.

Comme il ramenait au tramway sa belle fantasque, il proposa:

—Madame votre marraine, m'avez-vous dit, demeure dans les environs?... N'aimeriez-vous pas lui souhaiter le bonsoir, en passant?

—Y songez-vous? protesta Georgine, avec une sorte d'effroi dans les yeux. Il est beaucoup trop tard, surtout pour elle, et avec votre accent et votre éloquence française, vous l'intimideriez.

Surpris de cette vivacité à refuser son offre, Jacques songea:

—"Serait-ce sa marraine, la cause indirecte de toute cette sotte affaire? Une tache dans la famille.... ?"

Attristé, il se montra dès lors plus miséricordieux et lorsqu'il eût déposé la jeune fille à sa pension, il lui tendit la main, disant:

—Merci, Georgine, du bonheur que vous m'avez donné. A distance, nous resterons de francs amis, voulez-vous?

—Je le veux bien, répondit-elle, d'une voix étouffée.

. . . .

Miss Munroe est enfin revenue de son long

voyage, "chargée d'une mine de renseignements", a-t-elle assuré, au téléphone, et dans une dizaine de minutes, Georgine sera près d'elle.

A cette pensée, et tandis qu'elle achève de s'habiller, la jeune fille sent son coeur qui bat à tout rompre. Elle sait qu'elle aura beaucoup de mal à revoir cet immeuble où chaque matin, depuis quatre ans, elle entrait avec tant de vaillante allégresse.

A cette heure du midi, elle a quelque chance de rencontrer peu de monde et c'est pourquoi elle l'a choisie. Ensuite, elle et Miss Munroe iront ensemble prendre le *lunch* au *cafeteria* le plus proche.

Or, la première personne que croise Melle Favreau, en entrant au journal, c'est son ancien patron, M. Hannett. Il tressaille, à sa vue, et c'est comme une automate qu'elle répond, par une inclinaison de la tête, à son raide salut. Voici *leur* bureau. La porte en est fermée. Ici, c'est chez Miss Munroe. Georgine frappe.

Comme on la reçoit ! Elle serait la mariée du matin que la réception ne serait pas plus émouvante. Mais, surtout, Miss Munroe ne la quitte pas des yeux. Son regard la scrute, la fouille et il se fait plus perçant, derrière le lorgnon aux verres bien clairs.

—Mais c'est assez parler de moi ! interrompt soudain d'autorité la vieille dame. Mon voyage n'est rien. Il devient la chose du monde la plus banale en comparaison des événements qui se sont passés ici, durant mon absence.

Georgine rougit, se sachant visée, mais son regard un peu las reste ferme.

—Je n'en croyais pas mes oreilles, reprend Miss Munroe, lorsqu'on m'a appris la chose. Miss Favreau partie ?... Mais comment ? Pourquoi ?

Et une pause invite la jeune fille à justifier elle-même sa fugue. Tant pis : Mrs Munroe en sera pour ses frais.

—J'ai donné mes raisons à M. Hannett, fait posément Georgine. Je lui ai dit que j'avais absolument besoin de repos.

La directrice de la *Page féminine* se met à rire.

—Il ne l'a pas cru, prononce-t-elle.

Mais aussitôt, ses sourcils se rapprochent, ses lèvres se pincent et elle incline par deux ou trois fois la tête pour énoncer enfin :

—Il est de fait que votre mine est moins fraîche. Vos yeux sont abattus. N'allez pas vous négliger. Mais, reprend-elle, s'il s'agit simplement d'un repos, vous reviendrez ?

Georgine fait un geste vague.

—M. Hannett ne peut se passer d'une secrétaire, dit-elle. Je serai vite remplacée.

—Vous l'êtes déjà.

Chose curieuse, cette nouvelle fort plausible, inévitable même, c'est elle qui venait de le dire, lui arriva comme un grand coup dans la poitrine.

—J'avais proposé Charlotte Lépée...... commença-t-elle.

—M. Hannett a pris une étrangère. Mais, entre nous, je ne crois pas qu'elle reste. A mon humble avis, elle n'a pas du tout le genre qui convient à notre directeur et s'il voulait m'en croire.... Voulez-vous que je vous expose mon projet ou si vous avez trop grande hâte de voir les notes que j'ai rapporté des Etats-Unis ?

—Je vous en prie, Mrs Munroe.... Les notes, j'aurai tout le reste de ma vie pour en prendre connaissance.

—Eh bien, je ferais en effet passer Melle Lépée chez lui. Malgré son accent qui reste terriblement français, elle possède assez bien notre langue pour faire honneur au poste que vous abandonnez. Quant à son français, n'est-ce pas, en dépit de ma propre incompétence, je sais pouvoir affirmer qu'il est de première valeur. Elle pourrait très bien, j'en suis sûre aussi, nous donner les petites chroniques qui avaient si bien pris, sous la signature de *Faverol*.

Encore une fois, le coeur de Georgine se contracta, puis, il se mit à battre la charge.

—Enfin, à la place de Melle Lépée, je mettrais Maud. Je comprends que ce serait tout un *branle-bas,* comme vous dites, en français, mais il était impossible que Miss Favreau disparût sans qu'il ne s'ensuive un petit désarroi.

—Et par qui remplaceriez-vous Maud ?

—Bien, voilà. J'ai une jeune nièce qui termine actuellement ses études au Business College. Il ne me déplairait pas de l'avoir près de moi. Sans compter que lorsque vous reviendrez, Miss Favreau, si les autres ne sont pas en mesure d'abandonner leur position, eh bien, nous sacrifierons ma nièce. Je ferai cela bien volontiers, pour vous. Chacune pourrait ainsi reprendre son poste antérieur, à commencer par Melle Lépée qui est votre amie, et vous auriez l'illusion de n'être jamais partie.

Les yeux perçants continuaient à la fouiller et Melle Favreau se demandait où commençait la complaisance, dans les disposi-

tions de Mrs Munroe et où finissait la diplomatie.

—A moins, reprit la digne *lady,* à moins que vous ne teniez aucunement à retourner chez M. Hannett. On peut avoir ses raisons.

Georgine garda le silence.

—Enfin, si vous aimiez essayer ailleurs, avant de revenir ici — parfois, un changement de milieu constitue un véritable repos — je pourrais vous offrir quelques adresses que je gardais en vue de ma nièce, justement. Tenez, je les ai, ici.

Georgine se garda bien de refuser l'aubaine. Les démarches jusqu'ici tentées par elle n'avaient pas abouti et M. Hannett ne disait que trop vrai en prétendant que cela coûte cher de ne rien gagner et de tout payer.

—Et maintenant, que je vous fasse voir mes notes, auxquelles vous me permettrez d'ajouter quelques explications indispensables. Mais auparavant, dites-moi donc si vos recherches personnelles ont abouti?... Avez-vous pu savoir si votre père vivait encore?

La voix de Georgine s'étrangla en prononçant:

—Il.... est mort.

Et ses traits, d'une pâleur mate, se creusèrent de si tragique façon que Mrs Munroe, abandonnant sa première hypothèse qui avait pour pivot M. Hannett, pensa que le mystère partait plutôt de ce côté.

Elle risqua toutefois une question de plus:

—Et vos frères?

—Je n'ai pas de frères.

—Voici donc mes notes. Retenez-vous toujours, Miss Favreau?

—Plus que jamais. J'aurai le devoir d'en faire part à....

—Votre marraine? Que je vous félicite, tout d'abord; car votre prévision était juste, au sujet de son fils. Mais vous comprendrez sans peine qu'il m'aurait été matériellement impossible de recueillir tous les documents que vous auriez pu désirer . Je n'ai que des noms et des adresses. Mais avec cela et un peu de correspondance, vous parviendrez, sans peine à reconstituer l'histoire qui vous intéresse.

Tout en parlant, elle avait sorti d'un tiroir une liasse de papiers dont elle fit sauter la bande élastique. Durant une dizaine de minutes, Georgine écouta attentivement les explications qu'on voulut bien lui donner, mais son visage restait morne et ses lèvres gardaient, à leur commissure, un pli désabusé. Comme s'il ne s'agissait point là de ce qui, quinze jours plus tôt, la soulevait d'enthousiasme et d'espoir.

Rentrée chez elle, Georgine mit d'abord en sûreté les documents qu'elle apportait, puis, ouvrant la liste d'adresses que lui avait remise Mrs Munroe, elle eut la surprise de voir figurer parmi quelques autres le nom de Gill, le photographe.

Sa propre émotion l'étonna. Qu'était pour elle cet homme, sinon un atôme de ce passé qu'elle reniait, de cet heureux et insouciant passé dont elle s'apprêtait à faire bonne justice....?

Aussi, hésita-t-elle à se présenter chez lui. Il ne manquerait pas de la reconnaître; il l'avait photographiée, moins d'un an auparavant, et elle n'était pas de celles qu'on oublie; et puis, employée chez ce photographe en vogue, elle s'exposait à revoir des connaissances qu'elle était pourtant décidée à fuir. Mais une attraction invincible, l'étreinte désespérée, peut-être, de ce passé qu'elle s'entraînait à haïr, fit qu'elle se rendit en premier lieu chez cet homme.

C'était un beau jour ensoleillé, précurseur du printemps. Georgine n'avait pas accoutumé de promener ainsi sa liberté les jours non fériés. Dans son organisme fatigué, une légère détente se produisait. Elle allait lentement, tant pour se protéger des éclaboussures, car la neige fondante faisait les rues abominables, que pour mieux savourer la douceur de cet instant. Les étalages nouveaux, les vitrines des fleuristes, la foule plus nombreuse dont s'animait la rue, tout parlait du printemps et déjà un espoir, encore bien imprécis germait au coeur de la pauvre désemparée: qui sait ce que l'avenir lui réservait?....

Elle arrivait bientôt chez Gill. Elle se reconnaissait si bien! La porte était ouverte sur l'escalier de fer qu'elle gravit. Dans la salle aux innombrables photographies, la même personne était au pupitre. Son sourire aimable s'en alla de lui-même lorsque Georgine lui dit pourquoi elle venait.

—Si vous voulez attendre? proposa-t-elle. M. Gill est en ce moment occupé.

Ce ne fut pas trop long. Gill parut. Oh! lui aussi, elle le reconnaissait. Sa pâleur mate, son front qu'il ridait, ses cheveux de couleur indécise, cet air d'adolescent bien grave.... Mais, chose étonnante, lui ne parut pas la reconnaître. Il fut très courtois, mais cette absence du souvenir mettait entre eux comme une barrière.

Oui, son employée allait la quitter. Les

références que Georgine exhibait parlait en sa faveur. Quel salaire désirait-elle ? Georgine lui dit alors combien elle avait au journal. Les lèvres minces de Gill se détendirent en un ferme sourire. C'est que le travail, ici, était beaucoup facile que là-bas. Il convenait aussi bien à une débutante et, pour tout dire, on ne pouvait lui offrir qu'un peu moins de la moitié du chiffre qu'elle citait.

Georgine se retira, non seulement désappointée mais si peu fière d'elle-même. Pourquoi était-elle allée là ? Pourquoi, sinon parce qu'elle croyait que Gill allait la reconnaitre ? Elle ne se pardonnerait jamais cette honteuse faiblesse. Avec cela que le photographe pouvait être en relation avec quelqu'un du journal dont le personnel se composait presque uniquement d'anglais. La signature de M. Hannett, au bas de la lettre de références, lui avait paru familière. Qu'allait-on penser d'elle si son aventure s'ébruitait ?

Elle devait se tenir parole. A cinq heures, comme les bureaux se fermaient, elle venait de s'engager avec un notaire canadien de la rue St-Jacques pour un salaire moins élevé qu'au journal, il est vrai, mais encore acceptable. Elle devait commencer le lundi suivant.

—Demain, se promit-elle, je me cherche une pension et la semaine prochaine, je recommence ma vie en neuf. L'ancienne Georgine Favreau aura vécu.

TROISIEME PARTIE

I

Il pleut sans miséricorde. Il pleut et il fait froid. C'est un triste dimanche d'automne.

Seule, dans sa chambrette du troisième, une jeune fille se balance sur sa chaise. Le dégoût a mis comme un masque à son visage. Pour faire quelque chose de ses mains, elle les a nouées derrière le dossier de sa chaise ; mais cette position la fatigue et tire ses doigts. C'est égal : une légère douleur physique vaut encore mieux que l'ennui et tout-à-l'heure, elle aura toujours le plaisir de reposer ses bras. . . .

Mon Dieu, que c'est tranquille, ici ! Tranquille, au plus mauvais sens du mot. La pluie tombe. Ce jour gris embrume jusqu'à l'âme, alourdit le cerveau. *Autrefois,* Georgine trouvait intéressante la pluie. Elle jugeait charmante la petite chanson de l'eau qui choit et lorsque, d'aventure, ce qu'on a convenu d'appeler la maussaderie du temps la forçait, comme aujourd'hui, à l'inaction, combien de fois ne s'était-elle pas bercée sur sa chaise, en souriant au seul rythme de ses pensées.

. . . .Alors, les heures qu'on voit arpenter le cadran des horloges ne lui était pas un supplice.

Autrefois, le monde entier lui appartenait. Elle jouissait de tout avec assurance. Elle se sentait chez elle, sur la terre. Maintenant, elle a partout l'impression d'être une passante, pour ne pas dire une intruse. Une inquiétude, ou plutôt un malaise, la tient sans repos qu'elle ne saurait définir. Car enfin, si certains accidents de sa vie ont changé, elle est toujours la même Georgine Favreau ; elle possède toujours sa santé, son physique intact, son intelligence et les revenus que lui assure son nouveau travail. Pourquoi a-t-elle pris, soudain, cet air de blasée et ces manières originales ?

Voilà une question qu'elle veille à ne s'adresser jamais. Lorsqu'elle la sent qui menace, elle se hâte même à la repousser. Elle est comme une coupable ou comme une maladroite honteuse de sa bévue. Pourtant, ce qu'elle a fait, elle ne l'a accompli qu'après mûre décision et, presque chaque jour, elle se répète sans examen que si c'était à reprendre, elle agirait exactement de même.

Son tourment ne pourrait-il en l'occurrence, porter le nom de remords ? Mais non, encore, puisqu'elle veut bien faire son devoir, tout le devoir qu'on peut raisonnablement exiger d'elle et qu'elle n'attend pour s'exécuter que l'occasion opportune. Nul n'est tenu à l'héroïsme et cette temporisation qu'elle s'accorde, outre qu'elle ne cause de tort réel à personne, lui vaut à elle-même plus qu'on ne saurait dire.

Un autre curieux sentiment possède Melle Favreau : c'est une sorte de rancune qui ne veut pas céder. Elle en veut à quelqu'un ou à quelque chose. Mais à qui ? A quoi ? Elle serait fort malheureuse d'avoir à le préciser.

Parfois, elle évoque l'ombre des très chers vieux Foley et on dirait que c'est surtout à eux qu'elle en veut : Par leurs imprudentes machinations de financiers, ils lui ont gâché jusqu'au souvenir de sa belle jeunesse et tellement compromis son avenir que Georgine se répète avec assurance qu'elle n'a plus rien à espérer.

Elle continuera de vivre aussi petitement, monotonement et, un jour, elle mourra sui-

vant la coutume universelle. Un point et voilà toute son histoire future.

Auparavant, elle se sera desséchée avec l'âge; sa peau se sera noircie; son nez se découpera en fort relief et elle aura enfin l'aspect classique de la vieille demoiselle difficile à vivre, cousue de petites manies et que chacun fuit.

Merci, vieux Foley, et vous aussi chère dame Favreau férue de tous vos titres! Pour du bel ouvrage, c'est du bel ouvrage que vous avez fait.

En attendant d'être possédée par la rage de tracasser tout le monde, Georgine se tient dans une farouche solitude et si certaines phases de ce passé si brusquement clos font encore battre son coeur, il est d'autre part évident qu'elle s'endurcit de jour en jour. Oui ou non, a-t-elle promis d'être à la hauteur de sa situation? Grâce au ciel, sa fierté est sortie indemne du naufrage.

Ses anciennes relations achèvent sans doute de l'oublier. En quittant Mme Verdon, elle a dû donner sa nouvelle adresse et, soit par des visites, on n'a pas manqué de venir la relancer au gîte temporairement choisi. C'est seulement depuis qu'elle est ici, dans ce quartier excentrique qu'elle connaît la solitude désirée. Mais que c'est dur, elle avait négligé de la prévoir; ce genre de vie auquel elle était si peu préparée et qui répond si mal à ses aspirations. Peut-elle espérer, de bonne foi, que sa nature se modifiera suffisamment pour qu'elle puisse s'y adapter?

Cet aveu donné à sa faiblesse, Georgine tente encore une fois de se ressaisir. Elle a une lettre à écrire. Entreprise difficile puisqu'il ne lui sera permis de livrer qu'une part infime de sa pensée. C'est pour cette pauvre Mme Favreau plus solitaire qu'elle, encore, et qu'aucune considération ne pourrait la décider d'abandonner tout à fait. C'est le dernier devoir auquel elle songerait à se soustraire. Elle ne demande qu'un peu de répit à cause de Charlotte, à cause de Jacques Mailiez, parce qu'il faut qu'on l'oublie et que le temps doit faire son oeuvre. A la pensée de l'émotion que vaudra à la pauvre femme ces révélations qu'elle lui réserve, Georgine sent les larmes qui lui montent aux yeux tandis qu'un sanglot convulse son coeur.

Mais il est impossible qu'elle tarde plus longtemps à lui donner de ses nouvelles. Comme la dernière fois, elle s'excusera du mieux qu'elle pourra de son apparent oubli et elle annoncera sa visite, sans déterminer de jour et en oubliant, surtout, d'inscrire son adresse. Voilà le billet qu'il lui faut rédiger.

Georgine s'installe à son secrétaire; elle place devant elle une feuille de papier, prend son stylographe et trace quelques lignes. Mais déjà, les mots lui manquent. Comment dire? Par quoi commencer? Quel travail ingrat. Tout est à la fois malaisé et ennuyeux, aujourd'hui. Si elle remettait à demain de finir cette lettre? Après une journée de travail, elle se sentira indubitablement mieux disposée qu'après une journée d'ennui. Et cependant, non: puisqu'elle n'a rien à faire, pourquoi remettre à plus tard? Est-ce bien l'active, la courageuse Georgine d'autrefois qui en est réduite à ces atermoiements?

Elle revient donc à sa lettre, s'y cramponne et après avoir copieusement raturé et repris, elle a la satisfaction de pouvoir glisser dans son enveloppe la messive terminée. Tout à l'heure, en allant souper, elle la jettera dans la boîte.

Car Melle Favreau n'a ici que sa chambre. Le matin, elle déjeûne d'un croissant et d'une tasse de café, dans un restaurant des environs. Le midi, elle se rend au Killarney, foyer irlandais tenu par les Soeurs Grises qui se trouve à portée de son bureau. Le soir, revenue dans son quartier, elle va à certaine pension pour dames dont elle est bien satisfaite.

Et voilà comment la vie se recommence. Certes, sa nouvelle chambre ne vaut pas l'ancienne de chez Mme Verdon. De proportions plus exigues, moins confortablement meublée, elle serait convenable tout de même si Georgine ne redoutait le froid pour cet hiver. L'automne ne commence à peine et déjà l'on grelotte, ici, Georgine n'a pu quitter sa veste de laine, de tout le jour. Lui faudra-t-il encore, elle casanière déclarée, transporter ailleurs ses pénates?

Son regard erre nonchalamment autour d'elle. Le papier mural, comme disent les annonces, est à fond blanc, moiré d'argent et rayé par des cordons de petites violettes. Une seule fenêtre dont les rideaux de mousseline blanche s'agrémente d'un volant en couleur. La carpette *congoleum* qui recouvre le plancher est grise de fond et semée de grosses fleurs stylisées, bleues. Maladivement, Georgine se met à les comparer les unes aux autres, puis à les compter. Elle compte aussi les violettes du papier. Mais rien d'aussi énervant que cet exercice. Pourquoi ne s'occuperait-elle pas plutôt à regarder les gravures qui, ici comme chez Mme Verdon, ani-

ment si joliment sa chambre? C'est qu'elle les connaît par coeur, sur le bout de ses doigts, comme les leçons bien sues, du temps où elle était élève.

Georgine soupire et ses yeux s'attardent seulement à l'aimable visage de la petite sainte de Lisieux, soeur de Thérèse de l'Enfant-Jésus. La mystique semeuse de roses est ici représentée dans sa pose la plus populaire: en costume de carmélite, ses beaux cheveux impitoyablement cachés sous le voile noir, le manteau blanc agrafé par-dessus sa robe de bure.

—"Que n'ai-je comme vous la vocation, petite Thérèse, déplore Georgine. Avec quelle ardeur je courrais me cacher au fond d'un cloître...."

Que faire, maintenant? Que faire donc?.. O la mortelle journée qui ne veut pas finir! Georgine bénit par avance le lendemain qui lui apportera la salutaire distraction du travail. Son patron d'aujourd'hui est un manufacturier de chaussures pour qui elle fait de la comptabilité de neuf heures du matin à cinq heures du soir. Cette occupation la passionne au point qu'elle s'est toujours étonnée de si peu regretter ses anciennes fonctions de secrétaire, à peine davantage celles de chroniqueuse. Plus tard, lorsque le calme sera définitivement rentré dans son âme, elle rouvrira son journal....

Le souvenir lui revient du notaire pour qui elle a travaillé, en quittant M. Hannett. Ce richard dont un défaut de langue rendait la parole presque incompréhensible ne faisait à l'étude que des apparitions fort irrégulières et c'était toujours pour y tempêter avec un brio inimitable. Georgine l'avait supporté quinze jours, deux longues semaines, puis, certain après-midi qu'il entonnait avec elle une de ces discussions aussi oiseuses qu'humiliantes et insupportables, son ancienne intransigeance lui était montée au cerveau et elle lui avait jeté à la figure sa démission.

De tous ses actes passés, c'était bien celui qu'elle regrettait le moins.

—"Un, deux, trois, quatre"....

Voilà qu'elle allait recommencer à compter les rubans de violettes. Disposition malsaine, et qu'il faut au plus vite réprimer. Puisque l'idée la rebute, en ce moment, d'une lecture suivie, ne pourrait-elle reprendre les journaux achetés la veille? Elle y trouverait bien encore à glaner.

La clarté diminue. Impossible de continuer à déchiffrer ces caractères minuscules. Laissant là les journaux épars, si dégoûtée d'ailleurs qu'elle n'a même pas le courage de les remettre en place, Georgine va s'accouder à l'allège de la fenêtre. La pension où elle se rendra tout-à-l'heure est maintenant ouverte, mais toutes les tables doivent en être occupées. Si Georgine part tout de suite, elle sera obligée de stationner dans la salle d'attente, de causer, en un mot, de se livrer en pâture à la curiosité de ce troupeau féminin. Or, il ne lui sourit plus, comme autrefois, de raconter à tout venant son histoire "pareille à un conte de fées."

Devant le ciel qui pleure toujours, la jeune fille se dit que la vie est surtout une question de chance. Vous pouvez être bien doué, sympathique et ne manquer ni de cette endurance ni de cet esprit d'initiative qui sont indispensables à la réussite dans la lutte pour la vie et cependant, vous voir bientôt acculé à cette extrémité de vous dépouiller vous-même parce qu'un petit ridicule impossible à prévoir vous aura atteint.

Que c'est malheureux! Que c'est regrettable!

Depuis le jour fatal de la révélation, Georgine n'a jamais, autant qu'en cette minute, déploré son sort. D'où lui vient cette vague d'angoisse et d'amertume? Il lui semble qu'elle atteint au point culminant de son étrange épreuve, alors que celle-ci ne fait que commencer, sa raison le lui dit. Et, à la douleur du présent, l'épouvante de l'avenir se joint maintenant pour la broyer sans merci.

Pendant ce temps, le jour gris s'est terni davantage. C'est à peine si l'on peut encore, sans recourir à la lumière artificielle, distinguer sur le cadran l'heure qu'il est. Georgine peut maintenant partir pour la salle à manger où elle est assurée d'avoir une table à son entière disposition.

Au moment de fermer sur elle la porte, la jeune fille se retourne et elle jette à sa chambre un long regard chargé de reproches .

Ce qu'elle s'est ennuyée, ce qu'elle a souffert ici, aujourd'hui!

II

Le lendemain de ce triste dimanche, la pluie tombait encore, aussi fine, aussi grise, mais la semaine de travail recommençait et Melle Favreau s'en réjouit. Mentalement, tandis qu'elle procédait à ses préparatifs de départ, elle fit la somme du labeur à fournir

et elle pensa qu'il lui serait bon de s'absorber dans les chiffres.

Après une avant-midi laborieuse, elle alla dîner au Killarney, puis elle se rendit à l'église St-Patrice qui est située en arrière et en contre-bas. A peu près chaque jour, Georgine venait ainsi y réciter son chapelet, pour demander lumière et courage.

On sait combien est sombre cette église St-Patrice, haute comme un ciel de forêt et à laquelle de longues et étroites verrières apportent seules la clarté du dehors. Par cette pluvieuse journée, les ténèbres y étaient si opaques que Melle Favreau pensa d'abord ne pouvoir se diriger. Pourquoi n'avait-on pas allumé une ou deux lampes, comme de coutume? Peut-être que l'électricité faisait défaut. Tant bien que mal, elle avança de quelques pas, fit une génuflexion et entra dans le premier banc qui s'offrait à elle.

Un léger bruit attirait presqu'aussitôt son attention et ses yeux, déjà accoutumés à l'obscurité, distinguèrent la silhouette d'un homme qui, debout et les bras croisés en une attitude virile, parcourait le Chemin de la Croix. La faible lumière éparse pâlissait sur sa chevelure blonde ou blanche et peignait blafardement son visage et ses mains.

Puis, ses yeux se dessillant de plus en plus, elle commença de mieux distinguer toutes les délicieuses saillies, stalles, sculpture, statues qui font la richesse du temple. Les verrières n'étaient pas éblouissantes comme aux jours de soleil; on pouvait les regarder sans fatigue, les yeux bien ouverts; aussi Georgine caressait-elle du regard, en même temps que ses lèvres murmuraient les *ave* et que ses doigts poussaient les grains du chapelet, les saints et les saintes aux robes somptueuses et aux attitudes éminemment dignes. Baignés de lumière, alors que le temple entier stagnait dans l'ombre, ils semblaient venir tout droit du ciel et, comme le Sauveur ressuscité, ils avaient l'air de traverser sans effort la muraille épaisse.

Une invasion du ciel.... Oh! si c'eût été vrai!

Mais, à cette évocation du surnaturel, Georgine frissonne. Non, elle préfère attendre. Elle reconnaît quelle incommensurable faveur ce serait, cette visite de quelques saints du paradis mais, vraiment, elle préfère attendre, pour en jouir, que son âme ait dépouillé son corps.

Etrangement saisie, elle ferme un moment les yeux, effrayée à la pensée de revoir les verrières suggestives.

Elle les rouvrait d'ailleurs bientôt et, un bruit de pas très lents ayant frappé son oreille, elle se rappela l'homme qui faisait son Chemin de la Croix. Par suite de la mauvaise température, sans doute, personne d'autres ne paraissait être venu à l'église, ce midi-là; elle et l'homme devaient se trouver seuls dans l'immense château d'ombre qu'était en ce moment le temple.

Chassant à mesure les distractions, la jeune fille ramène avec patience son esprit: la prière. Elle y voit toujours de mieux en mieux. Dans la profondeur du sanctuaire, des lampions scintillent et palpitent. Vêtu d'un manteau blanc sur une tunique bleu-ciel, le doux Sacré-Coeur montre, de sa main percée, sa poitrine. A ses pieds, un bouquet de roses de l'arrière saison embaume.

L'homme qui se trouve maintenant assez loin derrière elle se rapproche insensiblement. Georgine distingue ses pas et elle se dit qu'elle le verra bientôt à loisir. Mais, à cette pensée, aussi inexplicablement que la première fois, la peur s'empare d'elle. Elle ferme de nouveau les yeux, mais son oreille, malgré elle attentive, continue de saisir ces pas très discrets qui se rapprochent.

Dans sa nature, par ailleurs si bien équilibrée, Melle Favreau portait en contrastes deux ou trois tendances qu'on avait peine à concevoir pour siennes . Ainsi, elle la femme sans nerfs, au sang froid imperturbable et que rien ne parvenait à démontrer, elle était extraordinairement peureuse. Ces terreurs déprimantes prenaient leur source surtout dans l'imagination de la jeune fille. Georgine, à ces moments d'épreuve, ne criait pas! elle n'appelait ni ne s'enfuyait. Tout au contraire, elle s'immobilisait alors au lieu de son supplice et il semblait qu'une volonté supérieure lui enjoignait de vivre jusqu'à la dernière des secondes l'heure atroce qui lui échéait tout d'un coup.

En cette minute, précisément, Georgine reconnaissait les traits de *sa peur*. Depuis déjà assez longtemps, elle tenait ses yeux fermés. Son chapelet était fini mais avant de se remettre à genoux, puis, de retourner au bureau, elle attendait que l'homme lui-même sortit.

Or, après l'avoir entendu quitter la Table de Communion et revenir par la grande allée, voici qu'elle croyait ouïr maintenant qu'il prenait l'allée de la porte, où elle se trouvait elle-même.

Plus de doute: voici qu'il avance à pas comptés, coupés de courts arrêts.

C'est alors que se précisa son inquiétude latente: si cet homme ne possédait pas toute sa raison?....

Elle évoquait l'image des vieux Foley, très sains d'esprit, mais qui accompagnaient toujours leurs prières de manifestations exaltées. Sans doute le pieux inconnu appartenait-il à la même race que les vieux Foley et, avec les dangereuses dispositions de cette race, s'il portait au cerveau quelque fêlure, à quels excès ne pouvait-il se livrer?

Immobile, couverte d'une sueur glacée, la pauvre enfant attendait, écrasée par son cauchemar.

De ces mêmes pas que l'on eût dits calculés et qu'il interrompait à intervalles définis, l'homme se rapprochait insensiblement. La jeune fille ne peut se retenir d'écouter et elle le fait avec un soin que décuple son actuelle tension nerveuse. Elle discerne que l'homme s'arrête à chaque banc. Dans quel but?

Son imagination lui suggère aussitôt qu'il peut bien être un sacristain chargé de recueillir les objets oubliés dans l'église. Dévot, il aura commencé par faire le Chemin de la Croix. Comme c'est simple!

Trop simple. Après une détente de quelques secondes, Georgine se sent revenir à une terreur plus grande. L'homme n'est plus qu'à trois ou quatre bancs d'elle. Elle le sent dans son dos. S'il est sacristain et chargé de la visite de l'église, pourquoi commence-t-il son inspection justement par l'allée où elle se trouve, alors que le reste du temple est vide? Dans sa détresse affolée, Georgine songe à son parapluie, grâce au ciel, si le fou l'attaque, elle aura toujours cette arme à sa portée.

Enfin, l'homme franchit le court espace qui la séparait encore d'elle et, sans un mot, il s'immobilise à l'entrée du banc. Georgine est encore plus immobile que lui. Sa terreur atteint au paroxysme. Elle n'ose plus souffler et ses yeux qu'elle retient également de bouger lui font mal dans leur orbite.

Tout-à-coup, l'homme avance le bras et sa main blanche paraît désigner quelque objet qui serait au fond du banc. Georgine regarde mais, pour elle, le banc n'est qu'un profond trou d'ombre.

Cependant, comme ce geste qu'il a fait comportait quelque chose de conscient qui chasse aussitôt l'idée de folie dont elle se tourmentait, Georgine qui n'a rien vu dans le banc se retourne vers l'inconnu. Bien plus, elle ose l'interroger du regard.

Mais, ce qu'elle lui voit comme figure fait qu'une exclamation rauque expire sur ses lèvres; il lui semble qu'elle n'a plus de bras, plus de jambes et qu'elle va se fondre comme la cire des cierges.

Lui, comprenant que de toute évidence une explication s'impose, lui dit fort élégamment avec un très pur accent français:

—Je regrette, mademoiselle, de vous déranger; mais auriez-vous l'obligeance de me laisser prendre mon chapeau, que j'ai déposé ici, en entrant?

Il est parti depuis longtemps et Georgine n'a pas encore quitté l'église. La tête dans ses mains, elle attend qu'un peu de force revienne à son corps soudain débilité. Il lui a parlé sur un ton d'indifférence parfaite.... Comme à une étrangère.... Mon Dieu, est-elle désormais autre chose, pour lui? Elle l'aura voulu! elle l'aura voulu!

Melle Favreau qu'on avait vu quitter le bureau avec l'air serein des courageux, rentra ce midi-là en retard et le front assombri. Le pli mal résigné de ses lèvres ne passa point inaperçu et un mouvement de sympathie y répondit, du côté des hommes tandis que du côté des femmes une lueur d'intérêt jaillissait des prunelles curieuses.

Georgine avait été bien accueillie dans ce bureau où dominait l'élément masculin. Sa jeunesse, sa grâce élégante, sa figure franche et plutôt bien, le sérieux de ses manières, enfin, sa compétence vite établie lui avaient valu d'emblée tous les suffrages. Seulement, au lieu de croître avec les jours, son prestige avait insensiblement diminué et son obstinée réserve en était la cause. Les hommes lui conservaient leur estime, leur admiration, même; mais déçues, lorsqu'elles apprirent que cette jolie jeune fille n'avait pas d'amoureux, qu'elle n'en désirait point et lorsqu'elle la virent s'absorber dans sa besogne, comme un vulgaire tâcheron, les femmes firent la moue.

Têtes de perruches, coeurs médiocres, ces désillusionnées étaient au nombre de trois. L'aînée du groupe, la seule qui fut majeure, se montre un peu plus tolérante que ses compagnes. Parce qu'elle détestait faire route seule et que les autres suivaient une direction opposée à la sienne, elle s'imposait très souvent et sans plus de façon à Georgine. Nonchalamment, elle causait seule, si la jeune fille affectait de se taire et si, au contraire, Mlle Favreau laissait percer son impatience, sa mauvaise humeur, l'aimable enfant tournait sur leur meilleu-

re face ces propos trop vifs et ne s'en formalisait pas davantage.

Ce soir-là, encore, et en y mettant même plus d'élan que de coutume, elle ne manque point à s'accrocher au bras de Georgine, lorsqu'elles quittèrent toutes deux le bureau.

La pluie avait enfin cessé mais on devinait qu'elle reprendrait sous peu car l'air restait mort et comme indécis.

—Oh qu'il fait doux ! s'écria, en mettant le nez dehors, la compagne de Georgine. Si vous le vouliez, Mlle Favreau, nous marcherions jusqu'à la rue Guy.

A sa surprise, d'ailleurs, Georgine répondit:

—Je le veux bien.

Revêtues toutes deux de ces imperméables clairs qu'on dirait toujours ruisselants, Georgine en bleu, l'autre en rouge, et leurs parapluies à cordelière suspendus au bras, elles allaient comme de bonnes amies. A l'ordinaire, Georgine se hâtait de prendre le tramway, car elle redoutait toujours, dans ces parages, de tomber sur quelque ancien compagnon de travail, mais ce soir, elle bravait tout avec indifférence. Son parapluie qu'elle passa bientôt du bras droit au bras gauche lui rappela l'idée saugrenue qu'elle avait eue, dans l'église, durant sa crise de frayeur. Mais ce souvenir ne ramène pas l'ombre d'un sourire à ses lèvres. Bien plus, la bouffonnerie de l'inspiration humilia sa fierté.

Sa compagne faisait mine de s'arrêter à chaque vitrine et, voyant Georgine silencieuse, elle se mit en frais de bavarder pour deux.

—Le velours sera très porté, cet hiver. Tant mieux, car voilà longtemps que j'en désire une robe. J'en aurai probablement une pour Noël. C'est nous qui donnons le réveillon, cette année et il faudra bien que je sois à la hauteur des circonstances. Je la veux noire avec une chemisette couleur chair. Croyez-vous que je paraîtrai bien, là-dedans, Mlle Favreau? C'est si chic, le velours, si distingué. Il est vrai que cela s'abîme vite, mais il reste toujours des parties qu'on peut utiliser. Le beau petit feutre, Mlle Favreau ! Regardez donc. J'ai envie d'entrer et de demander le prix. Le malheur, c'est que je n'ai pas d'argent sur moi. Je ne pourrais toujours pas l'acheter aujourd'hui, à moins de l'envoyer porter C. O. D. Est-ce que je marche trop vite, pour vous ? Je crois que j'aurai faim, en arrivant, après tout ce bout à pied. Je ne suis pas près d'arriver... Un accident, Mlle Favreau !

C'était exact. Les tramways s'immobilisaient, à la file. Les autres faisaient de même et, en un instant, tout un rassemblement humain grouillait autour d'un pauvre cheval qui venait de glisser sur le pavé humide, obstruant ainsi la voie ferrée.

Le compagne de Georgine s'affola.

—Qu'est-ce qu'il y a, Mlle Favreau ? Quelqu'un est-il mort ? Moi, je ne peux pas voir ces choses. Non, je ne peux pas...

Tout en disant, que ce fut énervement ou comédie, elle tirait sur le bras de Georgine et cherchait à s'avancer sur le lieu de la tragédie. Georgine brisa son élan et elles se trouvèrent toutes deux immobilisées pour une minute. En tournant la tête, Georgine vit à deux doigts d'elle, sur le bord de la chaussée, un taxi qui attendait, lui aussi, de pouvoir circuler. Le chauffeur était seul à l'avant. A son type brun, à son nez de dimensions respectables, Georgine le prit tout d'abord pour un juif. Mais ceux-ci sont clairs semés, dans la corporation des chauffeurs et Mlle Favreau ne tardait pas à se rendre compte que cet homme était de même nationalité qu'elle.

Soudain, ce fut bien pis : à mieux détailles ses traits, et d'après certaine photographie qu'elle avait eue entre les mains, elle croyait maintenant le reconnaître. Tout le sang se retira de son visage. A n'en pas douter, il était *l'un deux.* Le jeune homme qui paraissait a peine dépasser les trente ans, se rendait compte de l'examen dont il était l'objet, regarda à son tour Georgine, hardi, il esquissa un sourire équivoque et la jeune fille détourna aussitôt la tête, en proie à un grand trouble.

—Vous connaissez ce chauffeur, Mlle Favreau .

—Je le vois pour la première fois, répliqua sèchement Georgine.

L'ordre bientôt rétabli, elles poursuivirent leur route et, à la rue Guy, sur la banale promesse de se retrouver le lendemain, elles se séparaient.

Georgine prit solitairement son repas du soir puis, comme chaque jour encore, elle reintégra sa chambre. L'âme lourde, si lourde, elle se laisse choir, en arrivant, sur le premier siège et elle resta là longtemps, à subir sans bouger, la fuite des minutes.

Cette journée, bien commencée, en somme s'achevait pour elle dans le désarroi et, surtout, lui laissait une tristesse invincible.

III

Il fait une de ces températures idéales qui portent ordinairement les bonnes gens à s'écrier :

—Ce serait un péché de rester à la maison par un temps pareil !

Dans l'air pur et vif de l'automne commençant, le soleil poudroie comme en été. De plus, c'est aujourd'hui samedi et demi-journée de congé, pour la plupart; aussi peut-on se tenir pour assuré que, tout à l'heure, les grandes artères grouilleront de monde, qui se rendant à l'ouest, qui s'en venant à l'est, tandis que d'aucuns grimperont vers le nord où la ville tend incessamment.

Georgine s'est dit comme les autres.

—Ce serait un péché...

Et, se rappelant qu'elle a besoin d'une paire de chaussures, elle décide d'en faire l'emplette en quelque magasin à rayons, ce qui lui permettra d'en visiter plusieurs avant de parfaire son achat.

Depuis ce dimanche où elle s'est si affreusement ennuyée — il y aura de cela une semaine demain — depuis qu'elle a revu Jacques Mailiez et rencontré ce chauffeur, Georgine n'a pu redevenir maîtresse d'elle-même; et il *faut* qu'elle reprenne son équilibre. Souffrir, soit : mais, qu'on ne s'en doute pas trop, autour d'elle, car autrement, les sacrifices déjà consentis pour sauvegarder son honneur deviendraient inutiles. Sa claustration fut peut-être un peu trop absolue, jusqu'ici. Elle devra, petit à petit, revenir à des habitudes normales. Une sauvagerie excessive risquerait, en somme, de devenir une maladresse.

Cet après-midi, Georgine sortira donc, comme une simple mortelle. Elle se baladera par les rues, ses yeux s'égayeront du spectacle du dehors, son esprit rafraîchira, son corps se fatiguera sainement, et elle rentrera chargée d'un impalpable butin, comme les abeilles qui reviennent à la ruche.

Après une longue marche coupée d'arrêts dans les magasins et de visites aux étalages, Georgine décide de fixer son choix. Elle n'a encore rien acheté, sinon tout autre chose que ce dont elle a besoin. La voici d'ailleurs arrivée chez Marchand, le bien nommé. C'est toujours ici qu'elle prend ses chaussures.

Une foule compacte obstrue presque l'entrée. Ce sont des dames, debout autour d'une table chargée de gants de toutes sortes qu'elles se disputent. Ils sont, paraît-il, à un bon marché extraordinaire.

Georgine visite successivement à peu près toutes les tables du rez-de-chaussée, puis, elle se dirige vers l'ascenseur. Il allait s'envoler; on veut bien lui permettre de prendre sa petite place.

—Deuxième planchers : chaussures, bonnetterie, confection pour dames et enfants, etc., etc., annonce le garçon de service, en faisant glisser dans sa rainure, la porte de fer forgé.

Georgine franchit le seuil et elle se trouve, du coup, dans le royaume de la chaussure. L'odeur caractéristique du cuir aux narines, elle commence une lente tournée d'inspection; mais, autour d'elle, les fins souliers multiplient à l'envie leur forme et leur couleur, et la jeune fille ne sait plus trop quelle orientation donner à son choix.

Comme elle laissait un étalage pour en visiter un autre, elle vit venir à sa rencontre une élégante dont elle passa instinctivement une revue sommaire : taille moyenne, démarche aisée, mise sobre et de bon goût, figure sérieuse, un peu pâle...

Mais soudain, Georgine arrêta net son inspection et, après un moment de léger saisissement, le fou-rire lui monte à la gorge.

Tombe-t-elle de la lune ? Qui a jamais entendu parler d'une histoire pareille ? Cette étonnante personne qui marche sans se déplacer n'est autre qu'elle-même réfléchie par la place de la colonne.

Toutefois, la supercherie découverte, Georgine s'approche délibérément et, en ayant l'air de replacer son chapeau, elle s'examine sans parti-pris. Elle n'a pas eu, depuis assez longtemps, l'occasion de s'étudier ainsi à loisir et au grand jour. Elle ne dort pas aussi bien qu'autrefois et, le matin, la paresse la retient tard au lit, ensuite elle doit se presser, n'est-ce pas ? Puis, sa chambre est si mal éclairée...

Franchement, elle n'a pas de compliments à se faire. Elle en a incontestablement perdu. Où est sa fraîcheur d'antan ?

Est-ce le froid qui la pâlit de la sorte ? Mais il fait bon, dans le magasin. La fatigue de la matinée, peut-être ? de ces derniers jours, plutôt pénibles ? Et cet air abattu de vieille femme... En somme, elle est fort excusable de s'être prise pour une autre et l'aventure est plus attristante que risible.

Vexée, d'ailleurs, Georgine se dirige vers le comptoir voisin où une employée lui offre aussitôt services.

—Quelque chose pour vous, madame ?

—Je voudrais, dit Georgine, des *oxfords* noirs...

—Comme ceci, madame ?

A ce moment précis, une exclamation de joyeux étonnement se fait entendre derrière la jeune fille.

—Georgine ! ! ...

Prompte, l'acheteuse se détourna et c'est pour voir Charlotte Lépée qui rit et qui lui tend ses deux mains à la fois.

—Faut-il en croire mes yeux ? reprend la petite française. Quelle surprise ! J'en bénis le ciel ! Mais pourquoi cet air offensé, amie ? Vous me jugez indiscrète ?

—Quelle idée ! fait, au hasard, Georgine.

Au dedans d'elle, c'est bien de cette épithète, pourtant, qu'elle flétrit son ancienne amie. Une véritable fureur la soulève, un moment, contre cette française de malheur. L'après-midi s'achevait si bien...

Et il a fallu que ce soit elle, encore elle ! ! !

—Me direz-vous, gazouillait Charlotte, ce que vous êtes devenue, depuis le temps... Personne ne vous a plus revue, au journal, et l'on se perd en conjectures, à votre sujet. Mais là, qu'est-ce que je dis ? Un mensonge, amie, un mensonge tout innocent, puisque je ne l'aurai pas voulu. Maud et Katie vous ont aperçue, l'autre soir, simultanément. Comme vous étiez accompagnée, elles n'ont pas trop cherché à vous approcher. Mais vous imaginez que l'affaire a été rapporté au journal où elle a crée toute une sensation. Pourquoi vous cachez-vous, dîtes ?

—Je demeure maintenant si loin, fait Georgine, du bout des lèvres.

—Bien loin, vraiment ?

Pour toute précision, Georgine indique, de la main, que c'est par là.

Après le chaleureux enthousiasme de son abord, Mlle Lépée se refroidissait sensiblement. Elle parut vouloir s'éloigner, puis, revenir sur cette décision première. De son côté, Georgine qui examinait les chaussures qu'on lui avait remises, n'en glissa pas moins, entre ces cils, de fréquents regards vers sa visiteuse intempestive; elle relevait, dans l'apparence générale de la jeune fille, un grand progrès. Ce qu'elle constatait, à l'instant, avoir perdu, on eut juré que par quelque savant sortilège, Charlotte s'en était appropriée. Cette constatation lui entra comme un dard empoisonné, dans le coeur.

—Allons, reprenait avec gentillesse Charlotte, je ne veux pas vous imposer plus longtemps ma présence. Mais je m'en irais plus contente, Georgine chérie, si je vous entendais dire, auparavant, que vous ne m'en voulez aucunement et pour quelque motif que ce soit ? ...

Les lèvres de Georgine frémissent, mais il n'y parut pas car la jeune fille relevait en même temps la tête et disait d'un ton ferme :

—Pourquoi vous en voudrais-je ? M'auriez-vous donc causé quelque tort ?

—Justement, je ne le crois pas, s'exclama en riant Charlotte, déjà rassérénée. Mais, voyez-vous les françaises sont si romanesques; elles se mettent martel en tête pour bien peu de chose, parfois...

Cette boutade lancée, Charlotte ramena sous son bras ses menus paquets et elle allait s'éloigner lorsque Georgine la retint. A quel sentiment obéissait la jeune fille ? Elle-même eût été fort embarrassée de la définir. Ce fut, pour ainsi dire, inconsciemment qu'elle prononce.

—Si rien ne vous presse, Charlotte, attendez-moi donc. J'achève et nous pourrions prendre ensemble quelque chose, au buffet.

Les prunelles grises de Mlle Lépée irradièrent de bonheur.

Ce fut là toute la réponse de la jeune fille, mais Georgine en goûta, jusqu'à l'amertume l'éloquent langage.

Descendues au premier, elles s'attablaient l'une près de l'autre, devant l'étroit comptoir de marbre gris où on allait leur servir du café brûlant avec des petits fours.

Candidement, Charlotte s'était imaginé qu'en la retenant avec cette spontanéité, Georgine obéissait au besoin de décharger le trop plein de son coeur et que de douces

et tristes confidences allaient enfin les rapprocher. Il n'en fut rien. Alors, discrète et sentant le terrain brûler sous ses pieds, la jeune fille française s'en tint aux plus banals lieux-communs.

Georgine l'interrogea sur les choses du journal : ce fut tout. Elle aussi restait sur la défensive, babillant avec lenteur, entre deux gorgées de café, son regard vaguant au loin, dans quelque brume familière ou se retournant avec une pointe soudaine de sévérité ou de défiance vers Charlotte perplexe.

—Je vous reverrai, Georgine ? supplia Charlotte, au moment où elles se quittaient.

—Je l'espère. Vous demeurez toujours au Boulevard... ?

—Mais oui, chère. C'est tout comme si la maison nous appartenait.

—Dans ce cas, il se peut que je vous arrive, un jour ou l'autre.

Ce fut le lendemain, dans la déprimante inactivité du dimanche, que Georgine commença à reconnaître les fruits de sa rencontre avec son ancienne compagne de travail.

Après Jacques, Charlotte. Cette seconde brusque irruption, dans sa vie présente, du doux passé, achevait en elle une conviction déjà bien près d'aboutir : à n'en plus douter elle aimait Jacques et il était perdu, pour elle ! Elle ne mentait peut-être pas à son amie ce jour où elle lui disait que son imagination pouvait bien avoir fait tous les frais de son enthousiasme pour M. Mailiez. Mais, si elle ne mentait pas à Charlotte, elle avait bien pu, sans le vouloir, se déguiser à elle-même la vérité. La crise qu'elle traversait alors troublait ses facultés et faisait d'elle, en quelque sorte, une irresponsable.

Mais le temps avait coulé, depuis.

Il semblait même à la jeune fille qu'il y avait de cela des années qu'elle donnait son congé à Jacques frémissant. Malheureuse, qui avait fermé de ses propres mains un avenir de douce sécurité ! Pourtant, dans la gravité même du moment, son orgeuil parlait encore plus fort que tout et la jeune fille se répétait la simpiternelle petite phrase que si c'était à recommencer... Tout plutôt que de s'exposer à la pitié railleuse de Jacques Mailiez.

Avec quelle superbe liberté il lui avait adressé la parole, à St-Patrice ! On dit des hommes qu'ils sont changeants. Ne seraient-ils pas plutôt inconstants que changeants ? Ils oublieront une affection, mais pour une autre. Après la rencontre du magasin, Georgine sentait un frisson la secouer à cette pensée qu'en l'occurence, l'autre affection pouvait porter le nom de *Charlotte*.

Des considérations de ce genre devraient désormais rouler nuit et jour, dans la pauvre tête de Georgine. La santé de la jeune fille ne manque point de s'en ressentir; son caractère également. Elle devenait de plus en plus triste et, ayant fait le vide, autour d'elle, elle ne savait plus à quoi se raccrocher.

En dépit d'une attraction violente, elle s'était défendu de retourner trop tôt à St-Patrice car il pouvait y reparaître, le *Quotidien* ayant ses bureaux dans les environs.

Ces obscurs regrets que Georgine portaient en elle s'enfiévrèrent et, bientôt, la jalousie dominait tous les autres sentiments. Oui ou non, avait-il cessé de l'aimer ? Etait-ce Charlotte qui possédait désormais son coeur ? A tout prix, il faudrait qu'elle l'apprenne. Qu'y gagnerait-elle ? Peut-être une souffrance de plus... N'importe elle voulait savoir.

Le moyen sûr et rapide de se renseigner, il était d'ailleurs à sa portée, mais si coûteux, que Georgine chercha longtemps ailleurs avant de lui revenir.

Voici : il s'agirait de mettre à demi Mme Favreau dans le complot puis, un jeudi par exemple, — jour consacré par l'usage — de se poster à l'une des fenêtres de la maison. Mme Lépée habitait tout près, de l'autre côté de la rue. Si Georgine surprenait Jacques allant dans cette direction, elle comprendrait que son malheur est consommé. Si elle ne le voyait pas, elle pourrait, au contraire, espérer.

Espérer quoi ?

Avec un rictus pénible à voir, sur ce visage charmant, Georgine se répondit à elle-même :

—Rien.

IV

Engoncée dans ses fourrures, car le froid est très vif, Georgine escalade d'un pas sûr le marchepied du tramway.

Au-dedans d'elle, c'est un tiraillement de sentiments contradictoires et son malai-

se s'aggrave à mesure qu'elle approche du but.

Il est fort possible que Mme Favreau soit absente ; alors, quel soulagement ! Soulagement momentané puisqu'alors la partie serait à reprendre. Sans doute ne ménagerait-elle pas l'expression de son mécontentement et combien sera-t-elle dans son droit. Depuis ce soir où, toute joyeuse, Georgine lui rendait sa première visite, l'embrassant et l'appelant à plein coeur sa chère marraine, elle n'avait plus reparu, chez elle. Certes, les remords ne lui manquaient pas, car elle savait mieux que quiconque combien était dépouillée la vie de la malheureuse femme. Mais sa rancune fortifiant sa résolution de briser avec tout ce qui lui rappellerait son heureux passé, elle n'était plus retournée Boulevard Crémazie.

Aussi, le sacrifice était-il énorme pour elle de forfaire si tôt à ses résolutions.

Et puis, elle se demande comment elle s'y prendra pour n'en pas trop dire et parvenir quand même au but. Car il *faut* qu'elle sache. Elle ne peut plus rester dans cette incertitude qui la tue.

Voici que le tramway oblique. N'est-ce pas la rue Isabeau qu'il va prendre ? Et Georgine qui ne parvient pas à coordonner son plan d'action...

—Boulevard Crémazie, annonce le contrôleur. Changez de char pour le Sault.

Il faut donc descendre. A pas lents, la gorge un peu sèche et sa volonté se réveillant soudain, en un sursaut, Georgine se dirige vers le logis qu'elle reconnait sans peine. Trouvera-t-elle, au moins, celle qui lui est malheureusement indispensable ?

Mme Favreau était bien chez elle. Elle veillait, solitaire, et pour tromper la monotonie des heures, elle se tricotait des bas. Le coup de sonnette de Georgine vint l'arracher à son occupation.

De son pas lourd, elle se rendit à la porte et lorsque sa silhouette massive apparut à la jeune fille, celle-ci retrouva sans effort sa grâce enjôleuse et espiègle d'avant la crise.

—Marraine, s'écriait-elle en jetant ses bras autour du cou de Mme Favreau, vous n'avez pas peur des revenants, au moins ?

—Vous pouvez bien parler de revenants.

Le ton était plutôt amer. Dans son trouble, Mme Favreau ne trouvait d'ailleurs rien de mieux adapté aux circonstances que d'agiter sa main devant sa figure.

—Votre santé est bonne, marraine ? reprenait Georgine de plus en plus aimable.

—Oh ! moi ça ne compte pas, mais vous ? Il me semble que vous avez pâli. Votre visage est changé. Auriez-vous été malade ?

—Que c'est ennuyeux ! s'exclama en elle-même l'arrivante. Ces vieilles femmes solitaires voient tout. Et, tout haut :

—Je me porte bien, en dépit des apparences, assura-t-elle. Mais il est vrai que je me suis surmenée, ces derniers temps. J'ai changé de position ; vous l'avez su, sans doute ?

—Comment l'aurais-je su, puisque vous n'êtes pas revenue ici ?

Ce reproche résigné qui était bien plutôt une plainte aggrava les remords dont Georgine se tourmentait déjà.

—Mais, marraine, se défendit-elle toutefois, sur un ton enjoué, c'était à vous de venir puisque je vous avais déjà rendu une longue visite. Je suis bien bonne, ajouta-t-elle, en riant tout à fait, de me déplacer de nouveau quand vous n'avez pas fait vous-même un seul pas pour me revoir.

—Vous savez bien que je ne sors pour ainsi dire jamais.

Tout en parlant, Mme Favreau guidait sa visiteuse vers le salon. Georgine avait garde de protester. Cette pièce qui donnait sur la rue étant précisément celle qu'elle avait choisie comme poste d'observation.

—Vous allez dire que ce n'est pas de mes affaires, fit Mme Favreau qui renforça cette excuse obligée d'un sourire, mais je trouve curieux que vous ayez laissé votre position. Vous paraissiez si bien vous y plaire...

—Marraine, reprit Georgine, je vais tout vous conter. Cela tient d'ailleurs en peu de mots. Mais il faut que vous m'accordiez deux faveurs : en premier lieu, je vous demenderai de ne pas faire de lumière, ici ; nous y voyons suffisamment et cela me reposera les yeux, car je m'en suis beaucoup servie, aujourd'hui ; ensuite, il faudra me dire que vous me pardonnez de vous avoir négligée si longtemps. J'ai eu toutes sortes de tracas, toutes sortes d'ennuis, depuis que je vous ai vue ; en changeant de position, je me suis trouvée à bouleverser toutes mes habitudes.

Déjà, l'excellente femme regrettait son ostracisme et, repentante :

—Vous savez bien, fit-elle, que je ne parlais pas sérieusement. Je comprends que les jeunes n'aient pas tout leur temps à eux comme les vieux. Mais je n'imagine tout de même pas pourquoi vous avez laissé une si bonne place...

Georgine approchait de la fenêtre son fauteuil; s'y étant glissée, elle comprit qu'elle occupait le poste idéal pour surveiller la rue. A cette pensée, son coeur battit très vite et l'angoisse remonta à son cerveau. Mais le rôle à tenir auprès de sa marraine la distrayait forcément de ses préoccupations.

Ses fossettes se creusèrent gaiement.

—C'est, commença-t-elle, mon patron qui m'a insultée.

—Insultée?... répéta avec effarement Mme Favreau.

—Oui, assura Georgine. Imaginez-vous qu'un soir, comme j'allais partir, il me dit: —"Restez donc, Mlle Favreau, j'ai besoin de vous." Moi, employée modèle, je reviens aussitôt à ma place. Alors, il se croise les bras et il me demande : "Voulez-vous devenir ma femme? Je vous laisserai pratiquer votre religion. J'ai tant d'argent, telles opinions, telles habitudes..." Sur le même ton, je lui ai répondu : "Voulez-vous bien me laisser tranquille? Si je ne veux pas, moi, épouser un anglais..."

C'était bien la Georgine d'*avant* qui parlait, celle dont on avait raffolé, au journal. Pendant ce petit conte qu'elle avait débité de sa voix gouailleuse de gavroche, sa mimique avait été irrésistible.

Mme Favreau qui n'avait pu se retenir de sourire protesta cependant :

—Vous ne me ferez pas croire que vous lui avez répondu de cette façon?

—A peu de chose près, marraine. Mais j'avais d'abord obtenu quelques jours pour réfléchir et vous vous imaginez bien que, durant ce temps, je m'étais cherché une autre position. Je me souciais assez peu de passer ma vie sous la tutelle de ce mari manqué.

Tout en bavardant, Georgine surveillait avec soin la rue. Celui qu'elle redoutait de voir apparaître ne s'était pas encore montré et elle patientait anxieusement.

Il faisait presque froid dans cette pièce éloignée du foyer; aussi, Mme Favreau ayant offert à sa visiteuse de lui préparer une tasse de chocolat, celle-ci accepta avec empressement et en protestant de sa gratitude. Elle eût adhéré à n'importe quelle proposition ne tendant pas à s'éloigner de cette fenêtre d'où elle allait voir s'écrire le dernier mot de son destin.

Ce fut précisément durant cette absence de Mme Favreau que Jacques passa. Georgine le reconnut avec un épouvantable serrement de coeur et elle se dit qu'elle n'avait plus rien à faire dans cette maison.

Toutefois, tant pour ne pas se singulariser que parce que les instances de sa marraine la touchèrent, elle prolongea sa visite de près de deux heures encore. La pauvre enfant se sentait brisée, lasse à mourir et si Mme Favreau avait su par quel miracle d'énergie elle parvenait à maintenir le joyeux entrain de sa verve, nul doute qu'elle ne lui eût conseillé elle-même de se retirer au plus tôt.

Au lieu de cela, lorsque Georgine annonça son départ, la vieille femme se désola. Elle avait, du premier coup, sympathisé avec cette grande fille en qui revivait son passé et, dans les circonstances présentes, elle eût consenti n'importe quel sacrifice pour la décider à venir cohabiter avec elle. C'était là son idée fixe qu'elle se retenait d'exprimer par pure discrétion.

—Puisque vous ne voulez pas rester à coucher, lui dit-elle, je vais toujours vous reconduire à la station.

Georgine accepta l'offre, passivement.

A l'endroit où elle était descendue, trois heures plus tôt, un grand nombre de personnes attendaient le tramway en frissonnant et en battant de la semelle. Rapide et se dandinant, le bon véhicule ne tarda pas trop à paraître. Mlle Favreau fut l'une des premières à le prendre d'assaut. Auparavant, elle avait crié dans l'oreille de sa compagne :

—Bonsoir, marraine! A bientôt.

Et puis, elle était allée s'échouer sur l'un des premiers bancs. Là, retirant tout au dedans d'elles sa pensée, elle s'absorba en de bien douloureuses réflexions.

Pendant ce temps, le tramway filait. Une jeune fille maquillée, à la pose hiératique, vint réclamer à Georgine une part de la banquette que celle-ci avait d'abord occupée seule. Et le tramway court toujours vers la ville.

Bien des regards effleurent Georgine qui n'est pas désagréable à voir et dont l'évi-

dente préoccupation intrigue ces citadins toujours en quête d'émotion à fleur de peau. Mais la jeune fille ne se rend compte de rien car maintenant un tumulte fou emplit son âme et son cerveau et son coeur lui fait l'effet d'être "lourd comme l'Asie et ses palais de marbre."

En y mettant une énergie surhumaine, elle parvient encore à retenir ses larmes, mais il lui est impossible de dégager son esprit. Toujours, il revient à la malheureuse vision de tout à l'heure — ce passant cheminant dans la rue solitaire — et autour de cette apparition, comme des mouches vénéneuses, volète tout un essaim de perspectives sombres et même affolantes.

C'en est fait : une larme a réussi à pousser plus loin que les autres et Georgine la sent qui va choir. Cette fois, la jeune fille prend contact avec la foule curieuse qui l'entoure et, sa fierté s'insurgeant, elle ne veut pas que la larme tombe. Elle en tentera plutôt l'escamotage. Si ce soin pouvait, en la distrayant momentanément de son chagrin, lui rendre un peu de sang-froid.

Usant d'un subterfuge, Georgine porte plusieurs fois sa main à son visage ; elle replace une mèche de cheveux, effleure du doigt son front, puis, d'un geste qu'elle veut tout aussi naturel, elle touche enfin le bord de sa paupière. La larme s'écrase sur son doigt.

L'honneur est sauf ! D'un coup d'oeil jeté au dehors, Georgine réalise qu'on approche de la rue Ste-Catherine. L'attente, dans l'air froid, du second tramway à prendre, achèvera de la remettre et, dans quelques minutes, elle pourra pleurer sans honte, entre les quatre murs de sa chambre.

Sans que Georgine s'en doûtat, Jacques Mailiez avait pris le tramway en même temps qu'elle. Il avait entendu la phrase d'adieu à la marraine et, fort troublé, il s'était placé un peu en arrière de sa *Faverol* d'autrefois. Il n'avait plus, ensuite, quitté des yeux la silhouette élégante. A l'irrésistible compassion de son coeur, il s'était vite tenu pour assuré que la jeune fille souffrait et que c'était à cause de lui.

L'incident de la larme survenant en final avait mis le comble à son émotion.

—Morbleu ! avait-il fait, à voix presque haute et en tiraillant sa petite moustache, morbleu !

Et tout un plan s'était échafaudé dans sa tête.

QUATRIEME PARTIE

I

Ce soir, Georgine soupe au Killarney, avec deux compagnes de travail, car l'ouvrage presse, au bureau, et on a prié ces demoiselles de prolonger leur journée jusqu'à neuf heures.

A côté de ses infortunées camarades, lesquelles ne peuvent déplorer assez haut leur sort, Mlle Favreau garde toute sa sérénité. Pour elle, le travail est un philtre qui verse l'oubli.

—Prenez-vous du potage, mesdemoiselles ?

—Sûrement, fait Georgine.

—Merci, boudent les deux autres.

—Pour moi, reprend l'une d'elles, manger ailleurs, c'est ma mort.

—Vous devez me trouver bien à plaindre, dans ce cas, relève Georgine ; depuis que je me connais que je mange ailleurs.

—Oh! vous, c'est différent, vous n'avez pas de famille. Mais moi, Dieu merci, j'ai la mienne et je préfère perdre quarante minutes en tramway, chaque midi, plutôt que de rester à dîner au restaurant.

—Ce qui me fâche, moi, reprend la seconde, ce n'est pas tant de souper en ville que de travailler jusqu'à neuf heures. Comsi ce n'était pas suffisant de la journée pour nous éreinter...

Pendant que chacune dévoile ainsi ses sentiments, on apporte à Georgine son bol de soupe dans lequel elle plonge une cuiller avide. Elle se sent une faim de loup.

La petite servante a, du même coup, déposé en face de chacune le carré de beurre dans sa coquille d'argent et les tasses de grosse faïence dans lesquelles embaume le thé noir cher aux Irlandais. Quant au menu, la variété ne le caractérise pas, aujourd'hui : il se compose, pour tout le monde, d'une galantine de poulet.

—Oui, grommolle l'une des mécontentes, du poulet à quatre pattes.

Galantine, pommes de terre pilées, petits pois verts. Sur la table, il y avait déjà le sucre, le poivre et le sel, du pain de blé entier pour les mal portantes, du pain de blé

entier pour les robustes, et un grand broc d'eau fraîche.

Bientôt apparaît sur le seuil ma soeur O'Mara, une des religieuses de l'établissement. Après un arrêt, elle traverse dans toute sa longueur, la salle à manger qui est minuscule. Dans l'encombrement de ses jupes grises et de sa coiffe noire, elle se penche vers l'une ou l'autre des pensionnaires, leur chuchotant on ne sait quoi.

Claires et laconiques, les réponses seules se font entendre, à peu près toutes les mêmes :

—Yes, Sister.

—No, Sister. Thanks...

Revenue sur ses pas, ma soeur O'Mara jette aussi aux trois étrangères un regard appuyé, mais en s'abstenant, cette fois, de leur adresser la parole.

Georgine est déjà revenue, par la pensée, à un cher projet né de la veille, lequel, s'il aboutit, transformera à nouveau sa vie et pour le mieux, cette fois. En attendant, il fait la plus heureuse diversion à la sécheresse ordinaire de ses pensées.

Quand elle reconnaîtrait, avec son facétieux patron, qu'elle possède du côté de la tête "tout ce qu'il lui faut pour devenir un homme", Georgine, pour son bonheur ou pour son malheur, garde un coeur bien féminin. Et ce coeur, outrageusement négligé après avoir connu l'enivrement de vivre, commence à réclamer. Aussi Georgine a-t-elle décidé et de rompre avec sa trop entière solitude et de se lancer dans les affaires.

Certes, elle ne songe aucunement à quitter le bureau qui lui plaît, qui lui est en quelque sorte indispensable, mais elle aimerait, lorsqu'elle revient le soir, trouver autre chose que sa chambre placide.

Elle ne veut pas de n'importe qui dans son intimité... Non, cent fois non! Moins que jamais. Mais qui donc l'empêcherait de recueillir cette épave morale qu'est sa marraine?

Affinée qu'elle est désormais par la souffrance, Georgine a compris, lors de sa dernière visite Boulevard Crémazie, quel trésor de dévouement et d'abnégation est sa vieille mère. Oui, un véritable trésor perfectionné d'année en année, et que personne ne s'avisait de désirer. La jeune fille se juge maintenant digne d'y porter une première atteinte.

Dans la vie civile, pareillement, Mme Favreau représente une richesse inemployée et la pratique Georgine s'en froisse. Il est évident que la chère femme ne changera rien à ses actuelles façons de vivre, si on ne lui démontre qu'elle aurait quelque intérêt à le faire. Georgine se réserve de donner le coup de pouce libérateur.

Elle ne sait pas encore, toutefois, si elle lui conseillera d'ouvrir un magasin de bonbons, ce qui donne toujours d'appréciables bénéfices, lorsque c'est bien tenu, ou si elle lui suggérera plutôt de déménager dans une maison plus spacieuse afin de pouvoir mettre en location quelques-unes des chambres. Georgine en retiendrait une, pour son compte, et elle se constituerait l'appui et le directeur de sa timide marraine, en même temps qu'elle prendrait la douce habitude de se confier à elle.

Ce serait très bon... Qui sait si, après les premiers aveux qu'exigerait sa loyauté, elle ne lui avouerait pas, quelque jour, le vrai motif du renvoi de Jacques?

A vrai dire, ce jour problématique, la jeune fille ne le distingue pas encore très bien, mais il lui plaît de l'évoquer pendant qu'elle en est à arranger l'avenir. En ce moment, elle se concède d'ailleurs qu'elle est une vraie privilégiée du sort. Qui peut se vanter d'avoir été aimée comme elle, adulée et admirée comme elle? Des vieux Foley, elle a reçu une telle surabondance d'affection qu'elle a pu en vivre jusqu'à l'arrivée — par une voie d'ailleurs extraordinaire — de Jacques. Et au couvent, au journal, à la pension de Mme Verdon, partout où elle a passé, elle s'est vue estimée, recherchée, traitée avec sympathie. Il lui a suffi d'approcher sa marraine, même de se montrer à elle sans se faire connaître, pour gagner aussitôt son coeur. Encore maintenant, elle ne se connaît point d'ennemis. Elle doit être née dans un sourire...

Sans doute a-t-elle eu, comme tout le monde, des moments un peu durs à passer et, parmi ceux-là, le gâchis de son passé, la perte de Jacques surtout, resteront sans parallèle. Elle s'en guérira, pourtant, car il n'est pas dans sa nature de rester une vaincue du sort. Elle est plutôt une recommenceuse, une femme pratique qui, voyant qu'il n'y a plus rien à faire d'un côté se dit : "Allons de l'autre..."

—C'est votre tour, Mlle Favreau. Avez-vous objection à ce qu'on vous tire au thé?

—Si cela vous amuse, répond simplement la jeune fille en préparant sa tasse.

Car il faut d'abord la débarrasser du liquide qu'elle peut contenir, puis on la renverse dans la soucoupe et, enfin, on donne trois petites tapes sur le fond.

Georgine a d'ailleurs cru saisir une lueur de malice dans le regard qu'ont échangé entre elles ses compagnes. N'ayant jamais d'elle l'ombre d'une confidence, elles ne seraient pas fâchées, sans doute, de sonder ce qu'elle peut bien cacher sous sa grande liberté d'allures.

Et la sybille improvisée commence :

—Vous recevrez bientôt une lettre qui ne vous causera aucun plaisir. Ensuite, vous entendrez parler de mortalité par une femme brune. Défiez-vous de cette femme car elle cherche à vous faire du tort. Il y a une autre femme moins brune, presque blonde, qui vous veut du bien, celle-là, mais on dirait que vous la fuyez. Un homme brun, que vous n'avez pas vu depuis longtemps mais à qui vous pensez souvent, cherche à se rapprocher de vous; il a une nouvelle à vous apprendre. Quant à vos dispositions d'esprit, elles sont excellentes; elles vont même jusqu'à la joie car... vous n'avez pas laissé fondre tout votre sucre.

—Ce n'est pas si mal, fait Georgine, gardant à dessein son air de sphinx. Maintenant, si ça vous le chante, petites amies, allons travailler!

Cependant, durant le trajet de la pension au bureau, elle eut elle-même grand'peine à articuler quelques mots. Un émoi puissant la tenait et cette dénégation emplissait tout son esprit :

—"Ce n'est pas un brun, c'est un blond et il est impossible qu'il songe à se rapprocher de moi. Impossible, vous dis-je, car depuis longtemps, tout est fini entre nous."

A peine Georgine refermait-elle sur elle la porte du vestibule, ce soir-là, que la maîtresse de céans montrait son museau fureteur.

Il est venu quelqu'un pour vous, dit-elle.

Le coeur de Georgine battit de surprise; elle n'attendait personne. Qui pouvait-elle attendre?

—Une dame. Elle est bien restée vingt minutes et puis, elle s'est découragée et elle est partie.

—Mais vous saviez que je travaillais, ce soir, et que je rentrerais tard?...

L'autre eut son rire désagréable.

—Pensez-vous, demanda-t-elle, que je peux retenir à quelle heure rentre celle-ci et celui-là. J'ai onze chambres.

—S'est-elle nommée? questionna encore Georgine.

—Elle a dit qu'elle se nommait Mme Favreau et qu'elle vous connaissait bien sans être votre parente. Elle a ajouté que ça lui ferait plaisir que vous alliez la voir mais de rester bien tranquille si ça devait vous déranger.

Georgine resta songeuse.

Que se passait-il donc? Sa marraine ne pouvait être malade, au moins grièvement, puisqu'elle était venue elle-même...

Certes, elle irait, et pas plus tard que le lendemain; ce soir, il était trop tard. Elle en profiterait pour pousser la petite enquête préparatoire à ses desseins. Mon Dieu, est-ce que ce serait la résurrection enfin!...

Et tout haut, à sa logeuse :

—C'est bien, dit-elle. Je me rendrai chez elle demain, en quittant le bureau. Si donc quelqu'un d'autre me demandait, vous saurez à quoi vous en tenir.

II

Il est huit heures. Georgine n'attend pas qu'on le lui fasse remarquer. De cet air sérieux qui imprime bien quelque souffrance à son visage mais qui est quand même un charme, chez elle, elle couvre sa machine, remet en ordre ses affaires, s'habille et s'en va.

Elle n'arrivera pas Boulevard Crémazie avant trois quarts d'heure. Quel motif peut bien avoir porté Mme Favreau à se rendre jusque chez elle? Elle se creuserait vainement la tête pour le trouver. Une crainte d'ailleurs, fatigue Georgine : c'est que sa marraine pourrait bien s'être une seconde fois présentée à la pension et qu'on aurait pu l'y renseigner tout de travers. Il est fort sage ce proverbe qui dit qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Pour en éprouver toute la vertu, il faut avoir comme Georgine Favreau passé sa vie chez les autres.

Voici que le tramway tourne à la rue Isabeau. Avant peu, ce sera le Boulevard.

L'arrêt, la descente du tramway, quelques pas dans la rue mi-obscure de ce quartier excentrique, pourtant bien familier à Georgine, si familier hélas, qu'à s'y retrou-

ver de nouveau, la jeune fille sent un soupir gonfler sa poitrine; puis, l'escalier gravi, c'est le coup de sonnette prolongé, à la porte de chez sa marraine.

Mme Favreau a levé les yeux, et, de son pas lourd qui fait tressaillir les meubles, elle s'en va tirer le verrou. Ah! mais c'est une si belle visite...

—Bonsoir, marraine!

Avant de pouvoir même s'y attendre, Mme Favreau reçoit un chaud baiser.

—Bonsoir, bredouille-t-elle. C'est-il à cause...

—C'est à cause de votre invitation, oui, mais c'est aussi parce que j'ai du plaisir à venir vous voir. Je l'aime, moi, ma marraine. Est-ce ma faute? Est-ce qu'on peut s'empêcher d'aimer quelqu'un qui vous est sympathique...

Mme Favreau reste là, déconcertée. La retrouvera-t-elle autre à chaque rencontre, cette filleule étonnante? Après lui être apparue éblouissante de jeunesse heureuse, elle s'éclipse sans raison puis réapparait, la mine longue, et, sur la réflexion qui lui en est faite, se met à rire — trop on dirait — prolonge sa visite, se retire, toujours très gaie et enfin, la voilà qui vous apporte un air sérieux et calme et rassis de femme d'âge.

Et cette protestation d'affection... On la dirait sincère!

—Vous avez eu votre lettre, au moins! s'informe-t-elle.

—Ma lettre?

—Votre lettre d'hier?... Quand j'ai vu que vous ne veniez pas, j'ai changé l'adresse et je l'ai jetée dans la boîte.

—C'est que j'arrive directement du bureau, explique Georgine. J'ai travaillé jusqu'à huit heures; hier jusqu'à neuf; vous m'avez écrit, marraine?

—Ce n'est pas moi. Je parle d'une lettre qui est arrivée ici, pour vous. J'étais allée vous la porter et j'ai eu, un moment, l'idée de la laisser à cette femme chez qui vous demeurez. Mais elle ne m'a pas paru bien discrète, toujours à me questionner... Alors, j'ai rapporté la lettre parce que je croyais que vous viendriez hier soir.

D'emblée, Georgine approuve :

—Vous avez bien fait, marraine.

Et s'étant installée dans son fauteuil de prédilection, elle invite :

—A présent, causons si vous le voulez bien.

—Comme vous voudrez, fait Mme Favreau, enchantée.

Si sa filleule la déconcerte, elle juge en tous cas difficile d'échapper à la séduction qui émane d'elle. Le sourire de Georgine l'encourage même si fort qu'elle se résout à parler. Oui, cette fois, il faut qu'elle trouve le moyen de lui dire : "Est-ce que vous ne vous ennuyez pas à vivre comme cela, seule au milieu d'étrangers? Moi aussi, je suis bien seule. Si pe vous offrais une chambre, gratuitement, dans ma maison, l'accepteriez-vous?"

C'est pourtant très simple à dire et il y a des moments où il lui semble que, dans cette offre, c'est surtout elle qui donnera. Qu'est-ce donc qui lui en rend l'aveu si coûteux?

—Marraine, commence Georgine, vous ne pouvez croire combien j'ai pensé à vous, depuis hier!

—Vous m'en direz tant...

—J'ai échafaudé des projets magnifiques où vous entrez pour une grande part.

Plus expéditive que celle qui tendait en ce moment vers elle son oreille ingrate, la jeune fille se mit en devoir de développer ses plans, en poussant dans les moindres détails.

—Est-ce curieux? intercala soudain Mme Favreau. Je voulais justement vous faire une proposition de ce genre, mais qui ne concernait que vous. Je pensais à vous offrir une chambre... ici... Et même les repas, si vous aviez voulu. Il y a de meilleure fricoteuse que moi, mais enfin, en me disant vos goûts... Il est bien entendu que je n'ai jamais eu l'intention de peser sur votre volonté. A votre âge, on aime être son maître et vous voyez que si je vous en parle aujourd'hui, c'est après que vous-même...

—Après que j'ai fait la moitié du chemin, aide complaisamment Georgine. Marraine, allons-nous bien nous entendre, puisque nous télépathisons de la sorte! Mais vous me permettrez de continuer, car je n'ai pas tout dit.

Il y avait longtemps que Georgine ne s'était exprimée avec cette allégresse, alors que sa feconde endiablée d'autrefois lui valait tous les succès. Elle ne s'était donc pas trompée : un instant abattue par l'orage, elle allait se relever, plus forte que jamais.

Toutefois, Mme Favreau restait plus ef-

frayée que conquise et pendant qu'on déployait devant elle de si merveilleuses perspectives, elle ne cessait de soupirer et d'agiter, devant sa figure, une main énervée.

Toutes ces machinations, cela était, à distance, fort bien, mais cela comportait aussi le bouleversement à fond de son existence. Devait-elle trembler ou se réjouir? Sans doute se réjouir car Georgine ne manquerait pas de l'ordonner.

Par exemple, elle ne comprenait pas ce qui prenait à sa filleule de lui imposer toutes ces besognes. S'était-elle jamais plainte de n'avoir pas de quoi vivre? M. Favreau, indépendamment des torts à lui imputer, avait été un habile homme. Durant les dernières annés de sa vie, déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter, et qu'il nommait lui-même une punition, il avait travaillé avec une telle constance et ensuite si bien réglé ses affaires qu'aujourd'hui sa veuve jouissait d'une pension inaliénable qui, pour toujours, la mettait à l'abri du cruel souci de gagner sa place au soleil.

—Ouvrir un restaurant?... Mes beaux gars seraient capables de venir me dévaliser.

Rêveuse, Georgine se tut un moment. Son imagination la reportant à quelques semaines en arrière, elle se vit, revenant du bureau avec une compagne, puis, s'immobilisant, rue Ste-Catherine, à cause de cet accident. Un taxi était venu raser le trottoir et le chauffeur dont elle revoyait distinctement le profil brun, les traits réguliers, se retournant, l'avait dévisagée. A n'en pas douter, il ignorait tout d'elle, mais comment elle-même eût-elle pu ne pas le reconnaître? Elle avait longuement considéré son portrait, ici même. C'était le plus jeune fils de Mme Favreau.

Mon Dieu oui, il y avait ces charmants personnages, à la réputation non moins charmante, qu'elle oubliait de faire entrer en ligne de compte. L'obstacle valait pourtant la peine qu'on s'y arrêtât. Même si Mme Favreau louait des chambres, au lieu de détailler des bonbons, les visites débraillées de ses fils ne seraient pas sans lui causer un considérable tort.

Elle réfléchit une seconde encore, puis, élevant la voix :

—Préféreriez-vous, offrit-elle, que je vous achète une machine à coudre les gants? Je me chargerais de la transaction et je vous remettrais ensuite l'affaire en mains, à des conditions très avantageuses. Il en est qui disent beaucoup de mal de ces petites machines mais d'autres, au contraire, chantent leurs louanges. Cela vient de l'Ontario, le royaume de la camelote. C'est égal, moi, je trouve que les Anglais sont pratiques et que souvent leur exemple vaut d'être suivi. Vous verriez, marraine, comme les heures vous paraîtraient courtes à travailler et comme c'est encourageant de se gagner des piastres. Naturellement, je partagerais toutes vos émotions puisque je vivrais désormais près de vous et que vous penseriez tout haut, avec moi. Mais on dirait que mes projets ne vous sourient pas beaucoup?

—Ah bien, voyez-vous, je ne les désapprouve pas... Vous êtes bien bonne de vous occuper ainsi de moi. Quant à l'affaire, j'y penserai...

—C'est cela, approuva Georgine. Je crois, marraine, que vous ne me connaissiez pas ces dispositions de brasseuse d'affaires?... Au lieu de vous étonner, songez que je travaille depuis ma sortie du couvent et que je n'ai personne pour pourvoir à ma subsistance présente et future. Dans le temps, mes bonnes maîtresses m'ont même donné à crédit mes deux dernières années d'instruction; je les ai remboursées, ensuite. Dans ces conditions, il faut bien que je me remue... J'admets, d'ailleurs, que les dispositions pratiques ne me font pas défaut et mon patron me dit souvent qu'il finira par faire de moi un homme.

—Faire de vous un homme? répéta Mme Favreau en levant un menton scandalisé.

Riant de tout son coeur, Georgine la quitta là-dessus et, sur le chemin du retour, elle songea à cette lettre qui l'attendait à la maison. Qui pouvait bien lui avoir écrit? Elle ne savait que Charlotte et que Jacques qui connussent l'adresse de sa marraine. Alors, ce devait être Charlotte ou quelqu'un renseigné par elle car elle n'allait pas supposer que Jacques... Que lui voulait son ancienne amie? Peut-être... lui annoncer ses fiançailles?...

En entrant, Georgine prit, sans l'examiner, la lettre qu'on lui remettait. Mais en entrant dans sa chambre, une impatience subite, un peu angoissée, lui fit tourner le commutateur et, avant même de se dévêtir, les mains prises dans ses gants, elle exposait à la lumière la lettre mystérieuse.

Un frisson la parcourut aussitôt.

Non seulement l'écriture de Jacques s'étalait en suscription mais, comme pour prévenir tout doute, le jeune homme avait encore mis, avec son adresse, les initiales de son nom, au coin gauche de l'enveloppe.

D'une main fébrile, la gorge sèche, Georgine décacheta cette enveloppe et, déployant le feuillet qui y était contenu, elle lut :

—"Georgine, je dois prendre la grande décision de ma vie, elle est même aux trois quarts arrêtée. Ne me feriez-vous pas l'honneur de l'entendre? J'ai toute confiance en votre sagesse. Vous savez que je ne compris rien à votre décision d'il y a quelques mois et qu'en prenant congé de vous, je jurai de rester votre ami, ce que vous acceptâtes. En m'indiquant où et quand je pourrai vous voir, pour cet ultime entretien, prouvez-moi, amie, que cette confiance que vous me témoigniez, vous me la conservez."

Suivait la signature.

Dans l'âme de Georgine, un sentiment domine tous les autres : c'est une colère froide qui tend ses nerfs et pâlit sa face.

—On n'a pas idée... On n'a pas idée... halète-t-elle. Pousser jusque-là la suffisance... Il m'annonce qu'il prend *la grande décision de sa vie* et il voudrait voir, sur ma figure, l'effet que me produira cette révélation du nom de l'élue. Il n'est pas seulement fat, il est dégoûtant. A moins qu'il n'ait la niaiserie de croire que j'aurai du plaisir à apprendre qu'il s'agit de Charlotte. Triple sot. Je ne vaux donc pas mieux que lui, puisque je l'ai regretté...

D'un geste brusque, elle se débarrasse de son manteau qui la gêne, tire ses gants et, saisissant une plume, elle écrit sur le premier papier qui tombe sous sa main une demi-feuille tachée d'un minuscule pâté d'encre :

—"Monsieur, mon temps est malheureusement trop précieux pour que je le gaspille à donner des audiences. J'approuve, d'ailleurs, les yeux fermés votre projet qui ne peut être que le summum de la perfection.

Georgine Favreau".

Après cela, elle s'agenouilla par habitude, pour une courte prière, puis elle se glissa dans son lit, sûre de ne pas dormir d'ici de longues heures parce que, de révolte, son coeur battait trop fort.

III

Dans l'air saisi, condensé et d'un calme impressionnant, des petites choses volètent avec une légèreté de rêve. Il est émouvant de voir comme elles semblent hésiter à atterrir; après qu'elles ont descendu jusqu'au ras du sol, elles remontent, tournent sur elles-mêmes, se pâment on dirait et, enfin, en un vol plané, lent, lent, elles parviennent à l'asphalte glacé. Il en est, cependant, qui rencontrant l'obstacle sauveur s'y cramponnent.

Ainsi, Georgine en porte, sur ses vêtements, toute une constellation tandis que d'autres chatouillent son visage. O les mutins petits flocons! Ce sont les premiers de la saison.

La jeune fille éprouve du regret à les laisser pour entrer dans l'église. C'est régulièrement que, désormais, elle vient réciter son chapelet à l'église. Cela donne un but à sa sortie du midi et, surtout, cette visite pieuse procure à son âme une grande paix.

Une grande paix... Mon Dieu, oui, quoique cette sorte d'apaisement s'édifie sur un désespoir affreux. Depuis sa lettre, Georgine n'aime plus Jacques. Elle n'en a plus le droit puisqu'il appartient à une autre. Indépendamment de cette considération, le fait d'avoir écrit cette sotte lettre a brutalement éteint, dans son coeur, la petite flamme qui y brûlait encore, douloureuse, mais si ardente!

Maintenant, c'est tout à fait fini. Jacques lui reviendrait, par impossible, il se jetterait à ses genoux et la supplierait de lui rendre son amour qu'elle ne *pourrait* pas le faire. On ne ressuscite pas ce qui est mort. La source de joie enchantée est tarie, en elle.

Heureuse est-elle encore de pouvoir vouer à d'autres tâches les forces de sa jeunesse. Son projet de se rapprocher de sa tante mûrit et s'accuse. Il est le grand ressort de son activité d'esprit. Qui sait si, bientôt, elle ne se sentira pas plus heureuse qu'il y a quelques mois, alors qu'elle se voyait partout adulée et ensencée?

Après avoir égrené son chapelet, avec l'impression que la grâce pleuvait sur elle, Georgine se signe, elle fait une génuflexion et elle se retire.

Dehors, considérablement grossis les jolis flocons accourent à sa rencontre; sans

lui en demander la permission, ils l'enveloppent même d'un magnifique voile de mariée.

Quels lutins! La jeune fille ne peut se défendre de leurs indiscrètes caresses. Ils l'aveuglent et elle est, à tout moment, obligée d'abaisser les paupières parce qu'ils lui entreraient dans les yeux. Malgré tout, elle sourit. C'est la première neige! Tient-on rigueur à l'enfant qui, même en temps importun, vous balbutie son premier mot, ou, debout pour la première fois sur ses petites jambes malhabiles, s'en vient à vous?

Pendant qu'elle traverse le petit parc à l'anglaise qui avoisine l'église, Georgine remarque, en dépit du brouillard mouvant des flocons, un homme qui vient en sens inverse.

Mais soudain, la jeune fille s'arrête presque, saisie. D'ailleurs, l'homme s'est immobilisé le premier. Et le nom qui s'échappe de ses lèvres est une imploration désolée, d'une douceur infinie :

—Georgine ! ! !

Et, il a mis dans ce simple appel un tel poids de gravité que l'interpellée n'ose suivre son impulsion et passer outre.

—Pourquoi vous être montrée si cruelle? reprend Jacques, avec cet accent charmeur qui broie les entrailles de Georgine. Me répondre de la sorte... Ce que je vous demandait était pourtant si simple, si naturel. Enfin, qu'avez-vous contre moi?

—Monsieur! suffoqua-t-elle. Et, abolissant le décor, son imagination, lui montrait, en une vision haïssable, Jacques et Charlotte échangeant le serment de fidélité.

—Voyez donc, fait encore le jeune homme qui se tient tête nue sous le déluge des flocons, il m'a fallu tout ce temps pour préparer la présente rencontre qui n'a rien de fortuite, je vous en donne ma parole. Il *faut* que je vous parle. Vous avez bien voulu approuver ma décision; il me reste à vous l'exposer. C'est indispensable. Où pourrai-je vous voir, puisque vous avez quitté Mme Verdon?

—Permettez-moi de vous dire que je vous trouve un peu ridicule, lance enfin Georgine avec un dédain irrité.

D'ailleurs, elle ne sait plus trop quelles paroles vont lui échapper.

—Veuillez donc vous couvrir, reprend-elle et passer votre chemin. J'ai le droit, je suppose, de circuler à mon gré par la ville et, telle que vous me voyez, je suis déjà en retard pour mon travail.

Elle allait exécuter une courbe à côté de Jacques qui prenait à dessein tout l'étroit trottoir; mais le jeune homme prévint son geste.

—Georgine! redit-il, du même accent suppliant.

Par prudence, il avait déployé à demi les bras.

—Ecoutez-moi, en grâce! Vous êtes chrétienne et même, vous sortez justement de l'église. Je vous y vois prier, depuis une semaine...

—Que pouvez-vous me vouloir, puisque nous sommes de parfaits étrangers l'un pour l'autre?

—Oh! reproche-t-il, moi qui croyais emporter au moins votre confiance lorsque je vous quittai, sur votre ordre... Enfin, à quelque titre que ce soit, accordez-moi cette entrevue que je sollicite. Si vous l'exigez, ce sera la dernière; je ne me retrouverai plus sur votre route. Mais, par charité, donnez-moi l'occasion de vous dire ce qu'à tout prix il faut que je vous communique.

—Eh bien, faites vite, proposa-t-elle sans aménité

—Comme cela? en pleine nature? Je vous préviens que ce sera assez long; du moins le pensé-je. S'il vous est impossible de me recevoir chez vous, ne le pourriez-vous faire, par exemple, chez cette excellente parente du Boulevard Crémazie, laquelle vous a déjà fidèlement remis ma lettre?

—Enfin, dit Georgine, mon travail me réclame pour l'instant et...

—Bah! une après-midi se ratrappe.

—Pas à cette saison-ci, pour nous.

—Alors, remettons à ce soir. Moi-même, je le préfèrerais.

—Ce soir, je travaille.

—Vraiment? Mais pas tous les autres soirs de la semaine, je suppose? Ce serait inhumain.

—Eh bien, jeta-t-elle, dans une exaspération, venez demain soir, à huit heures.

..... Maintenant, elle se hâtait vers le bureau, étourdie, mal contente, ne sachant au juste pourquoi elle avait cédé et son coeur battant la charge dans sa poitrine.

Qu'est-ce que Jacques pouvait bien lui vouloir?

—Je m'y perds, murmura-t-elle, en sonnant l'ascenseur.

Quelle pouvait bien être cette décision aux trois quarts prise dont il s'obstinait à vouloir lui imposer la teneur? D'après sa lettre, elle avait cru qu'il s'agissait de son mariage avec Charlotte; à présent, on dirait autre chose. Peut-être comptait-il essayer de l'épouvantail du nom de Charlotte pour rentrer dans son titre de prétendant? Cela, jamais. C'était fini, sciemment fini. S'il hésitait entre Charlotte et elle, il pourrait, demain soir, la quitter le coeur à l'aise.

—"Que me veut-il?"

Cette inquiétante interrogation venait, à tout moment, se jeter à la traverse des occupations professionnelles de Georgine. Elle passait la main sur son front, cherchait cinq minutes une gomme placée devant elle...

—"Que peut-il bien me vouloir? Depuis au-delà d'un an que tous rapports ont cessé, entre nous..."

Cette perspective d'une dernière entrevue avec lui finit toutefois par lui procurer une étrange satisfaction. Satisfaction tout austère. Depuis trop longtemps, l'histoire de ses relations avec Jacques restait pendante, au point que Mlle Lépée s'était fait un scrupule de savoir si, oui ou non, son ancienne compagne de bureau lui en voulait "pour quelque raison que ce fût."

Il était vraiment temps de remettre les choses au point. Alors que, justement, elle se reprenait à vivre et à escompter l'avenir, mieux valait que les derniers copeaux du passé fussent balayés net de sa route.

IV

Lorsque Georgine se présenta chez sa marraine, M. Mailliez y était déjà et il avait mis la bonne dame au courant.

Au coup de sonnette de la jeune fille, Mme Favreau vint lui ouvrir avec un air si solennel que Georgine s'en égaya malgré tout. En dépit d'un petit serrement de coeur assez compréhensible, elle apportait d'ailleurs un visage plus avenant que celui de l'autre jour. Jacques lui ayant rappelé, pour la seconde fois, qu'ils s'étaient quittés bons amis, un an auparavant, elle eût jugé maladroit de lui témoigner une rigueur trop grande.

Le jeune français paraissait lui-même assez nerveux. Pourtant, ce fut d'un geste en apparence presque indifférent qu'il tira de son portefeuille une lettre. La présentant à sa compagne, il lui demanda si elle reconnaissait avoir elle-même rédigé et écrit ce billet.

—Sans doute, admit Georgine qui retrouvait la demi-feuille, le pâté, les lignes rageuses.

Elle ajouta :

—Si j'avais eu l'intention de le renier, quelque jour, je n'aurais pas signé.

—Bien. Alors, vous admettez avoir déclaré que cette décision dont je vous faisais part, sans vous en donner les détails si on veut, "ne pouvait être que le summum de la perfection?"

Un ennui mêlé d'inquiétude saisit Georgine et, sur son expressive physionomie, il en parut quelque chose. L'assurance de Jacques la déconcertait.

—C'était de l'ironie, trancha-t-elle.

—Evidemment. Mais, sous la forme d'une exagération voulue, ai-je eu tort de voir tout de même une approbation?

—Comment aurais-je pu approuver une chose dont je ne connaissais pas le premier mot?

—Tout juste, dit Jacques, qui paraissait satisfait de la tournure que prenait l'entretien. Eh bien, voici : je songe à me marier.

—Croyez-vous que je ne m'en suis pas doutée?

—N'est-ce pas?

Georgine se mordit aussitôt les lèvres.

—Dès lors, reprit Jacques, parions que vous avez eu, au moins une seconde, le pressentiment du nom de celle que je veux faire mienne.

C'était si bien le même Jacques *qu'autrefois,* un peu congestionné, dès qu'il s'animait, les veines du front saillantes, sous la parure d'or des cheveux, ses yeux gris rayonnant de vitalité intérieure... Georgine eut un éblouissement du bonheur perdu qui lui fit là, dans la poitrine, un mal affreux.

Jacques se pressait de parler. Son but était de provoquer quelque cri de l'âme qui achèverait une conviction déjà bien près d'être parfaite.

Mais il vit Georgine reprendre son sang-froid.

—Je la connais? demanda-t-elle avec lenteur.

—Et même depuis longtemps.

D'un air détaché, elle laissa alors tomber :

—Ce ne peut-être que Charlotte.

—Charlotte qui?

Un tel cynisme fouetta la jeune fille qui jeta étourdiment :

—Mais Charlotte Lépée, votre compatriote, celle que vous visitez le jeudi.

—Pourquoi ne mentionnez-vous que le jeudi?... Vous m'étonnez, d'ailleurs : je croyais que vous ne voyiez plus Mlle Lépée.

—Je n'ai rien contre elle. Il est vrai, se reprit Georgine, que je ne l'ai pas vue depuis assez longtemps, mais je suppose qu'elle demeure toujours Boulevard Crémazie, et comme je vous ai vu passer, l'autre jeudi, j'ai tout bonnement pensé que vous vous rendiez chez elle.

Elle avait l'impression de patauger horriblement.

—Ce devrait être, approuva simplement Jacques. Jeudi dernier, j'ai encore revu votre charmante amie et je lui ai dit un mot des projets d'avenir dont je vous cause, en ce moment. Mais, vrai, vous ne vous doutez pas du nom de celle qu'avec grande audace je nommerai *l'élue?*

Il souriait, beaucoup des yeux, plus légèrement des lèvres. Alors, comme une coupable qui ment, Georgine battit des paupières en assurant, d'une voix faussée :

—Je ne devine pas.

—Naïve enfant! s'écria Jacques, en riant un peu plus. Eh bien, je vais vous le dire puisqu'aussi bien, c'est pour cela que je suis ici. L'*élue,* c'est celle qui a été mon premier et qui restera mon unique amour. C'est une jeune fille légèrement fantasque, changeante, compliquée. Mais ces dispositions mobiles que je vous dis n'étant qu'une doublure, un accessoire à sa vraie nature, je ne les redoute pas et l'avenir m'apparait non seulement solide, mais brillant. Seulement, ma guigne veut que ma bien-aimée passe justement par une crise de complication et moi, je me sens tout impatient d'arriver au but. Voilà pourquoi je suis très malheureux. Si vous pouviez me donner quelque conseil...

Par la suite, Georgine ne se pardonna jamais la sotte exclamation qui courut à ses lèvres :

—Et Charlotte?

—Ne nous occupons pas de Charlotte, ce soir, conseilla Jacques, un éclair de triomphe dans les yeux. C'est une charmante enfant mais qui ne vous va pas à la cheville. Elle vous aime bien et vous admire pour le moins autant. Ne parlons plus d'elle.

Mais Georgine se ressaisissait et, une rancune affreuse au coeur :

—A quoi bon, fit-elle, revenir sur ce qui a été dit? Ne vous ai-je pas assuré que je ne *pouvais* plus vous épouser? Douteriez-vous de ma parole?

—Justement, ce n'est pas là votre parole. Je le nie. Il est impossible que vous ayez parlé selon votre coeur. Non, non, non. On ne change pas ainsi sans raison. J'ai pu me laisser abuser un temps, mais qu'on m'y reprenne! Si vous me confiiez seulement quel est ce motif mystérieux...

—N'y comptez pas! éclata Georgine.

—Se peut-il? releva Jacques, sur le même ton. Vous avez aussi peu que cela confiance en moi qui vous place tellement haut dans mon estime? Moi qui vous ai dit, un jour, *je vous aime* et qui vous le répéterais d'un tel coeur, si vous le permettiez..... Quoi, Georgine, vous allez briser votre avenir et le mien par caprice? Vous si intelligente et si sérieuse, vous, délicate et fraîche d'âme comme la plupart de vos compatriotes et croyante convaincue, vous allez agir avec cette légèreté si grosse de conséquences? Eh bien non. Je vous le défends. Puisqu'une passion quelconque vous aveugle, je veux vous montrer du doigt votre devoir : vous devez tout me dire, Georgine, et il est entendu que votre secret périra avec moi. Et si je le demande, si je l'exige avec cette hardiesse, c'est que je porte en moi la conviction qu'il n'est pas aussi... désespéré que cela. Allons vite, ma bien-aimée, fit-il en lui prenant d'autorité les deux mains. Vous verrez comme, à deux, il sera bien moins lourd à porter.

Une sorte de courant magnétique électrise Georgine et, pour ainsi dire malgré elle, lui arracha l'aveu :

—Je ne suis pas celle que je croyais, balbutia-t-elle. On m'a fait jouer une comédie... Je suis vieille... Je suis du bas peuple... Je n'ai jamais été précoce...

—Je ne saisis pas bien, murmura Jacques.

Pour l'encourager, il continuait cependant de sourire avec tendresse.

Frémissant, il pria :

—Contez-moi cela par le menu, Georgine.

Elle hésitait, au supplice. Pourquoi, alors, ne poussait-il pas la bonté jusqu'à deviner, sans autres explications?

Lui attendait toujours et avec tant d'amoureuse anxiété, le corps ployé, tout son visage l'interrogeant que Georgine n'y tint plus. Baissant les yeux, la gorge nouée à lui faire mal et le rouge au front, elle lui conta l'absurde erreur dont elle avait vécu.

Elle n'était pas l'enfant du pharmacien de Chicago, descendant de nobles français, mais bien la petite-fille de celle qu'elle nommait encore sa marraine. Le vieux Foley, son grand-père maternel; la sordide Maggy, sa grand'tante. A Hull, on l'avait rajeunie pour la garder le plus longtemps possible à la maison, en sorte qu'elle comptait trois ans de plus que ce qu'elle avait toujours cru. Elle possédait donc qu'une intelligence fort ordinaire au lieu de la précocité qui avait fait l'émerveillement de tous. En peu de mots, c'était tout, mais que c'était énorme!

Lorsqu'elle eût cessé d'entendre le son de sa voix, Georgine s'affaissa sur elle-même et, la honte au front, elle n'eût jamais osé relever les yeux si des propos inespérés n'avaient soudain frappé son oreille.

—Quoi! raillait Jacques avec un accent d'indicible douceur, c'est pour cette misère, Georgine, que vous vous prépariez à consommer le malheur de deux vies... Eh bien, moi j'en conclus que vous avez évidemment besoin d'un tuteur et qu'il est grand temps de vous l'imposer...

Il continua ainsi longtemps. Georgine avait enfin levé les yeux. Elle buvait ses paroles. Une joie s'épanouissait en elle qui pénétrait les moindres fibres de son être et si complète que les mauvais jours passés lui faisaient l'effet d'une rêve menteur. Elle avait pu se séparer de Jacques... Vivre sans lui... Douter de leur indestructible amour... Etait-ce bien elle qui avait souffert à crier, à désespérer et pour qui l'avenir était fermé comme avec un mur de fer... Ses terreurs passées, elle avait maintenant envie d'en rire. Surtout, elle avait peine à se les représenter comme des réalités. Le présent effaçait tout.

Soudain, Georgine détacha ses yeux de ceux de Jacques qui la fascinaient et, regardant autour d'elle, elle chercha celle qui, en ce moment, leur donnait l'hospitalité. Sa surdité l'avait tenue à l'écart de leur entretien et elle ignorait encore ce qui allait transformer sa vie, à elle aussi.

La jeune fille se leva, fit quelques pas vers elle et, lui tendant les bras :

—Grand'mère! fit-elle.

Mme Favreau entendit. Eut-elle, à cette minute seulement, l'intuition de la vérité ou si un long pressentiment l'avait déjà orientée en ce sens?... Elle ne dit rien mais sa main chercha un meuble pour s'y appuyer et sa pauvre figure prit une teinte de blancheur immatérielle.

Georgine ne put, de sang-froid, supporter ce spectacle et, se tournant vers Jacques :

—Je vous en prie, demanda-t-elle, expliquez-lui les choses. Elle ne sait rien. Moi je suis sans forces...

Et incapable de contenir plus longtemps les sanglots qui montaient à sa gorge, elle se laissa tomber sur une chaise et enfouit son visage dans ses mains.

V

Un dimanche après-midi sous les frais ombrages du parc Lafontaine. Bien près l'un de l'autre, à l'extrême bout du banc qu'ils ont élu — les places sont rares et précieuses — deux jeunes époux conversent à voix retenue. Si visible est leur entente qu'on s'étonne presque de les voir astreints à prononcer des mots pour se révéler leur pensée; il semblerait qu'une simple pression de mains, un regard échangé dussent suffire. Rien ne prouve, d'ailleurs, qu'il n'en est pas ainsi lorsqu'ils ne vivent que d'eux-mêmes. Mais en ce moment, ils s'oublient, dans l'ivresse de se posséder et, fort gentiment, s'occupent de leur prochain.

—Aucune nouvelle ne pouvait m'être plus agréable, affirme pour la quatrième fois au moins et avec une chaleur qui ne laisse pas de doutes sur sa sincérité, la jeune femme.

C'est une brune jolie à en être remarquable et dont la radieuse fraîcheur proclame qu'elle atteint à l'épanouissement de sa saine jeunesse.

—Est-il né au pays, ajoute-t-elle, ou s'il est français de France?

—Français de France et même tout juste débarqué, répond le mari, un homme

très blond, français lui-même mais qu'à première vue on prendrait aussi bien pour un insulaire d'Outre-Manche.

—Un Français fraîchement débarqué, disait Jacques, et un débrouillard. Dès que je sus qu'il était d'Orléans, comme les dames Lépée, je pensai à toi, chérie. Je mûris ensuite mon projet dans l'ombre, avec l'intention de tout te communiquer au moindre espoir. Or, cet espoir existe. L'autre soir, j'ai amené mon homme boulevard Crémazie et, quoique je ne me sois guère attardé, comme tu sais, j'ai bien cru voir que *cela prenait.*

—Alors, Charlotte...

—Je te certifie qu'elle paraissait conquise. Elle était tout nerfs et, aux petits regards sournois qu'elle me jettait, par-ci par-là, j'en ai conclu qu'il n'était pas impossible qu'elle eût deviné mes intentions. Enfin, ils ont paru sympathiser et il ne me reste plus qu'à ajouter : *la suite au prochain numéro.*

La jeune femme éprouve encore le besoin de revenir sur son contentement.

—Tu n'imagines pas, fait-elle, quel poids ta révélation m'enlève de dessus le coeur. J'avais gardé un remords au sujet de Charlotte. Le grand chagrin de sa mère, je le savais, était de penser qu'elle pouvait disparaître en laissant sa fille ''non pourvue'', comme elle disait. Elle ferait une petite épouse si gentille, Charlotte.

—Très gentille. Elle n'a rien de transcendant; c'est un genre tout simple, mais, justement à cause de cela, elle est capable de donner beaucoup de bonheur. Toutefois, garde-toi d'exagérer tes remords, amie. Suis-je la cause? Oui? Alors, calme-toi. Il est impossible que Mlle Lépée se soit jamais fait illusion sur mes sentiments. Elle est bien trop fine pour s'être méprise...

Il s'interrompit. La main sur sa bouche, geste qui lui est familier, Georgine venait d'étouffer une exclamation.

—Mme Verdon! murmurait-elle. Je donnerais bien la moitié de ma fortune matérielle pour qu'elle se rapproche de nous.

—Quelle sentimentalité, ma chère!

Georgine suivait toujours des yeux, intensément, la silhouette fuyante de la femme qui, parmi les autres promeneurs, venait d'attirer son attention.

—C'est à cause d'Emile, avoua-t-elle, comme dans un rêve. Il y avait Charlotte, mais il y avait aussi Emile...

—Je ne comprends pas, fit la voix brève de Jacques.

Les joues de Georgine se colorèrent.

—C'est vrai, dit-elle, je ne t'ai jamais raconté que ce pauvre garçon perdait un temps précieux à se montrer aimable pour la plus ingrate des femmes. Je puis dire que je l'ai rebuté à plaisir. Que j'étais vilaine, alors! Le jour où M. Hannett me demanda en mariage, j'étais si désemparée que je m'interrogeais sérieusement pour savoir si cette fin n'en valait pas une autre; mais le sentiment patriotique me tenait trop fort, à défaut de l'antipathie qui pour un moment s'était tue, et je refusai. Mais tu sais tout cela. Il me reste à ajouter qu'en rentrant à la maison, je me trouvai soudain en face d'Emile et la tentation me ressaisit d'en finir avec Georgine Favreau. En cette minute, je jugeai Emile fort bien, sous tous les rapports et, un peu plus, je crois que je me serais déclarée là, sur le palier. Je n'en fis rien, est-il besoin de le dire? Mais lui, Emile, à qui mon air troublé et radouci n'a pas été sans faire impression?... Qu'on se moque si on le veut, mais j'aurais du plaisir à apprendre qu'il est marié ou en voie de l'être.

—Georgine, conseilla Jacques, visitez bien votre mémoire, dès là que vous y êtes, et finissons-en une fois pour toutes : combien d'autres furent encore sur les rangs?

La jeune femme glissa sa main dans celle de son mari.

—Mon coeur, affirma-t-elle, n'a jamais accueilli qu'un nom, un seul.

Ils devisaient toujours quand soudain, la double silhouette désirée par Georgine se profila au bout de l'allée. Après un geste d'avertissement à son mari, la jeune femme se leva et, promptement, se porta à la rencontre de son ancienne logeuse.

En la reconnaissant, Mme Verdon esquissa un mouvement de surprise, puis, un sourire embusqué dans chacune de ses rides :

—Comme on se retrouve! fit-elle. Mais j'ai tort, se reprenait-elle déjà, de faire des façons à une déserteuse.

—Je vous en prie, s'écria Georgine avec sa grâce ingénieuse, ne me gardez pas rancune. Si vous saviez quels bons sentiments j'ai conservés, non seulement de vous, Mme Verdon, mais... de toute la maisonnée! Et puis, chère madame, donnez-moi donc de vos nouvelles. Ou plutôt, laissez-moi

d'abord vous présenter mon mari, car moi aussi, je suis *madame*, maintenant.

La petite cérémonie des présentations se déroula aussitôt, sous l'oeil intéressé des badauds d'alentour. La compagne de Mme Verdon se nommait elle-même Mme Terrou; c'était une voisine.

Durant la conversation animée et toute cordiale qui suivit, Georgine, au comble de ses voeux, apprit ce qu'elle désirait si fort s'entendre dire : Emile était marié. L'événement datait de trois mois et l'héroïne en était une petite cousine de la campagne dont on disait merveille. On l'avait découverte par hasard. Mme Verdon ayant commencé une mauvaise période de fatigue, puis de maladie, s'était vue dans l'obligation de s'adjoindre une aide. On sait combien rare est l'article. Mme Verdon s'était rappelé à temps qu'une cousine à elle demeurait à La Tuque; mais elle n'était pas bien sûre qu'elle eût des enfants... Ah! bien oui, elle n'en avait que dix et, sans faire de difficultés, elle avait dépêché en ville la cadette, une vraie perle, gaie, modeste, travailleuse. Cette fois, Mme Verdon avait parlé d'autorité et, en fils soumis, Emile s'était enfin laissé convaincre.

Ces dames parties, Jacques et Georgine se reprirent à causer, coupant leur dialogue de longs silences qui ne nuisaient en rien à l'intimité de leur âme.

Cependant, l'aspect des choses se modifiait autour d'eux. Les jeux de lumière se faisaient plus doux, plus chargés de couleur. On sentait que le soleil s'inclinait à l'horizon. Un fléchissement semblable paraissait opérer chez les promeneurs. Les bancs se dégarnissaient. Une sensation de satiété flottait dans l'air chaud.

—Grand'maman qui apparait, fit tout à coup Georgine. Je pense, reprit-elle en promenant ses regards autour du lieu qu'ils occupaient, je pense que Mlle Charlotte et consort nous ont oubliés. Ils ne viendront pas.

—C'en a tout à fait l'air, appuya son mari. Ces amoureux, quels égoïstes! Vois donc, reprit-il, les yeux humides soudain, comme c'est admirable une fleur humaine...

Dans sa voiture douillettement capitonnée, un charmant bébé repose et l'on eût dit, en effet, un bouton de rose tant il est frais et beau. C'était Mme Favreau qui le promenait. Fréquemment, elle se penchait sur lui et, devant la petite figure poupine, elle agitait sa main, sans doute pour chasser quelque mouche visible à ses seuls yeux.

Il était clair que, cette fonction de promeneuse, elle s'en acquittait comme d'un rite. A peine fut-elle à portée de la voix qu'elle commença le récit des impressions supposés de l'enfant, durant sa longue randonnée sous les arbres. Il avait fait des joies à un affreux toutou, il avait, au contraire, failli pleurer parce qu'une dame, qui le trouvait mignon, s'était permis d'effleurer sa joue d'une caresse, il avait poussé des exclamations intraduisibles à la vue des cygnes glissant sur le lac, etc., etc.

Elle s'exhalait à son propre récit; l'orgueil brillait à son front et, à un certain moment, peut-être eût-elle l'illusion que leur bébé, à tous trois, devenait son sien uniquement. Si le dévouement est un titre à la possession, nul n'eut pu, d'ailleurs, s'opposer à ses prétentions émouvantes. Mais il y a toujours les rivaux...

Elle parlait encore que Jacques posait sur le bord du berceau roulant une main tranquille de possesseur tandis que la mère avait un geste plus significatif encore.

Elle enlevait tout simplement son fils dans ses bras et le couvrant de baisers fous, en lui donnant les noms les plus tendres :

—Que je suis heureuse! répéta-t-elle, que je suis heureuse !

FIN.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 27 **NOVEMBRE**

Antoine Brabant

AUTOBIOGRAPHIE

Né à St-François de Sales, Ile Jésus, le 1er janvier 1897, du mariage de Joseph Brabant, instituteur, et de Anna Charette. Descendant de Louis Hébert et du Général Charette.

Etudes au collège Ste-Marie et à l'Ecole Normale Jacques-Cartier. Suivi les cours des littérateurs Casgrain, l'abbé Verner et du poête Charles Gill.

Professeur aux écoles "de Salaberry" et "Champlain".

Collaborateur au "Semons", journal local de l'A.C.J.C.

Enquêteur pour la Cité de Montréal.

Secrétaire de la section Crémazie de la Saint Jean-Baptiste.

LETTRE

Sans doute vous rirez de ma pauvre missive
Qui s'envole vers vous, effrayée et craintive,
Ainsi qu'un papillon, effleurant chaque fleur,
Qui n'ose se poser, comme s'il avait peur.
Riez si vous voulez, mon angoisse est trop forte,
Il me faut malgré tout frapper à votre porte
Et vous dire tout bas, d'un regard inquiet,
Que je vous aime.... Enfin, c'est là tout mon secret.
Répondrez-vous jamais à ma tendre prière?
Je veux de votre bouche un mot divin: espère....
Ah! que je recevrais ce mot avec bonheur;
Qu'il réjouirait ma vie et calmerait mon coeur!
Mais voyons, je suis fou, je suis pris de démence.
Pourquoi donc me forger cette vaine espérance?
Peut-être que vos yeux se sont fixés sur moi
Par pure fantaisie et sans savoir pourquoi,
Et que vous n'avez pas compris cette folie,
Dont je faisais mon rêve en ma mélancolie,
De toujours savourer ce regard caressant
Que vous possédez seule et qui me trouble tant.
Ainsi j'aurais passé près de vous sur la terre
Comme passe le vent, sans même vous distraire....
C'est impossible, allons, je vais toujours douter
Tant que vous ne direz la triste vérité.
Et j'irais jusqu'à croire en ce petit caprice
De vos yeux si charmants, si exempts de malice,
Et si pleins de candeur qu'ils me jouaient un tour
Et que ce n'était pas vraiment un peu d'amour.
Ah! Non, je ne puis croire à ce troublant problème,
A le résoudre, en vain mon front deviendrait blème
Et mon âme et mon coeur seraient tout déroutés
Car ils avaient rêvé des choses... Ecoutez...
Je fis un rêve, un jour, que je gardai secret
Comme un trésor qu'on cache à des yeux indiscrets.
C'était un rêve pur, tout rempli d'espérance,
Pour plus de sûreté j'avais mis la souffrance
En un sombre cachot, scellé d'un sceau d'airain
Car tout y devait être idéal et serein.
Je rêvais un foyer où la voix d'une femme
Murmurait, caressante et semblable à la flamme
Qui pétille dans l'âtre et nous fait oublier
Ce que le sort parfois semble nous dédier.
Je rêvais qu'une femme, épouse séduisante,
Me disait le secret de sa flamme innocente.
Je rêvais que, vos bras m'enlaçant doucement,

Vous me disiez rêveuse: appelle-moi maman. . . .
Alors je découvrais entre vos mains serrées
Une robe d'enfant, par vos mains mesurée.
Et puis vous me fixiez de vos yeux en émoi
Qui semblaient dire: enfin, j'ai tout dit, parlez-moi? . . . .
Alors je vous disais mille petites choses;
Je vous parlais des fleurs: des oeillets et des roses;
Je vous parlais d'aurore et d'espoir en demain,
Vous souriiez rêveuse en me serrant la main.
Soudain tout a sombré. Ce n'était qu'un beau songe.
Je m'aperçus bientôt du terrible mensonge.
Ce rêve était trop beau pour qu'il devint réel,
Car le vrai paradis n'existe plus qu'au ciel.
Pourquoi donc se forger une espérance vaine?
Est-ce le fait de l'homme ou de l'idée humaine,
De rêver sans compter les bonheurs les plus beaux
Et de voir tout-à-coup s'entr'ouvrir des tombeaux?. . .
Non, il n'est qu'un bonheur qui seul vraiment existe
Et que l'on peut rêver, car toujours il subsiste:
C'est votre ciel, mon Dieu; je ne puis hésiter,
Celui-ci n'est pas faux, je n'en pourrais douter.
Mais pourquoi me croiser au détour de la route
Quand malheurs et malheurs sur ma tête s'ajoutent
Et pourquoi simuler un amour qui n'est pas
Car on oublie un piège en regardant l'appas.
Pourquoi faire cela si c'était inutile,
C'eût été beaucoup mieux de me laisser tranquille
Et de ne pas troubler un coeur si malheureux
Par un semblant d'amour, par l'attrait de vos yeux. . .
Mais cela n'est pas vrai, vous n'êtes pas cruelle,
Mon âme me le dit car vous êtes trop belle.
J'implore à vos genoux un consolant aveu. . .
Me direz-vous, bonsoir. . . ou simplement. . . Adieu. . .

ENVOI

Acceptez cette fleur d'amour
Que pour vous seule j'ai cueillie.
Comme d'autres, elle est fleurie
Mais son parfum dure toujours. . .

Impuissance

J'écoute quelquefois, le soir, le vent qui pleure
Et qui mêle sa plainte à celle des oiseaux.
Je remarque parfois les arbres qui se meurent,
Dont la tête se penche et je pense aux tombeaux.

Je regarde le ciel pendant de longues heures,
Mon âme s'illumine à ses divins flambeaux.
Je retourne, pensif, à ma chère demeure,
Et j'y retrouve unis, une femme, un berceau.

Je sens alors en moi comme un divin délire.
Je me retire seul et tâche de décrire
Les tableaux qui sont là, flottant dans mon esprit.

Mais soudain je constate en mon âme chagrine
Que j'ai, pour exprimer des choses si divines,
Quelques mots trop humains, trop bornés, trop petits.

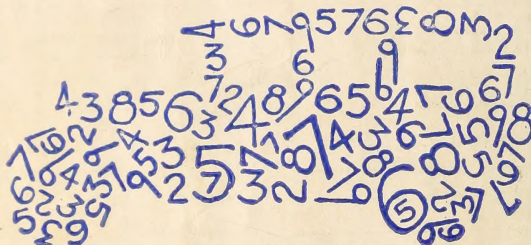
20 mai 1922.

AUTO GRATIS *ou* $3000.00 *en* ARGENT

Quelqu'un parmi ceux qui répondront à cette annonce gagnera, absolument gratis, un Sedan Whippet, Star ou Chrysler 6 cylindres ou $1,000.00 en argent. Nous donnerons aussi un manteau en Seal, un piano, un ameublement de chambre à coucher, un ameublement de salle à manger, un radio sans batterie Rogers, un Orthophonic, un Chesterfield, un service d'argenterie, une balayeuse électrique, un service de vaisselle, une lampe électrique sur pied, un bycicle, une montre en or pour dame, une montre en or pour monsieur et plusieurs autres prix dispendieux et des centaines de dollars en argent. Nous avons donné dans le passé des milliers de dollars en argent et des prix de grande valeur, pour faire connaître nos ROMANS CANADIENS, mais voici l'offre la plus généreuse que nous n'avons jamais offerte.

RESOLVEZ CE CASSE-TETE

Voici une vignette représentant un auto entièrement composé de chiffres. Pour le résoudre il faut additionner les uns aux autres tous les chiffres, du 2 au 9. La queue des 6 est recourbée et celle des 9 est droite. Lorsque vous aurez trouvé la solution enregistrez votre réponse sur le coupon ci-joint et mallez-le nous avec votre nom et adresse. C'est peut-être vous que la Providence a choisi pour gagner le 1er prix ou le $1,000.00 si vous nous envoyez votre réponse immédiatement.



$500.00 pour la Promptitude

En plus de ces prix dispendieux et de ces centaines de dollars en argent, nous donnerons un Prix Spécial de $500 en argent pour la promptitude. Rappelez-vous que chaque concurrent gagnera un prix. Il n'y aura pas de perdants dans ce concours et si vous apportez du soin à la solution de ce travail, il n'y a absolument rien pour vous empêcher de gagner le 1er Grand Prix ou le $1,000 en argent à votre choix. Pas un seul sou de votre argent ne vous est demandé aujourd'hui ni plus tard. Nous avons 100 Grands Prix en tout. Mettez-vous à l'oeuvre immédiatement; vous n'en aurez aucun regret à la fermeture de ce concours. Quelqu'un parmi ceux qui répondront à cette annonce gagnera sûrement le $1,000 Pourquoi pas vous? Commencez immédiatement, demain il sera trop tard. Mallez votre réponse aujourd'hui même

QUELQUES GAGNANTS DE NOTRE DERNIER CONCOURS

	Valeur
Mme M. Léridant, 1153 Sanguinet, Montréal.	$1,090.00
Mlle G. Létourneau, 21 St-Joseph, Trois-Rivières.	600.00
Mme J. R. Laberge, 3763 Berri, Montréal.	400.00
Mlle J. Leclerc, 7636 Berri, Montréal	250.00
Mme A. Gélineau, 802 Logan, Montréal	150.00
Mlle E. Barré, St-Hubert, P. Q.	100.00
Mlle P. Boivin, 2265 Champlain, Montréal.	70.00
M. G. Pambrun, 535 Langevin, Saint-Boniface, Man.	50.00
et 91 autres gagnants	

Vite! Vite! dépêchez-vous! !

M. le Gérant du Concours
LE ROMAN CANADIEN
1425 Ste-Elisabeth, Montréal.

Ma réponse au problème est. . . . . .
et veuillez me dire si elle est correcte.

Nom. . - . . . .

Adresse. . . . .

. . . .